

John Diamond

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ.

TOME SIXIÈME,

Contenant la suite des LETTRES A MADAME DE GRIGNAN, sa fille.

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un Précis de la Vie de cette Femme célèbre, de Réflexions sur ses Lettres, par *S. J.* B. DE VAUXCELLES, et ornée de Portraits gravés d'après les meilleurs modèles.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE DXV.

A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 3 Juillet 1680.

Je vous plains, ma très-chère, des compagnies contraignantes que vous avez eues. Les hommes n'incommodent pas tant que la Princesse que vous attendiez. La nôtre (1) est arrivée dès lundi; mais je la laisse reposer jusqu'à demain. Quand je considère votre château rempli de toute votre grande famille, et de tous les survenans, et de toute la musique, et des plaisirs qu'y attire M. de Grignan, je ne comprends pas que vous puissiez éviter d'y faire une fort grande dépense, ni que ce soit un lieu de rafraîchissement pour vous.

(1) Madame de Tarente.



Je reçois toujours des lettres fort noires de mon fils, appelant ses chaînes et son esclavage ce qu'un autre appeleroit sa joie et sa fortune. Si j'avois voulu faire un homme exprès, et par l'esprit, et par l'humeur, pour être énivré de ces pays-là, et même pour être assez propre à y plaire, j'aurois fait à plaisir M. de Sévigné : il se trouve que c'est précisément le contraire ; ce n'est pas la première fois qu'on se trompe. Ce seroit à moi à crier miséricorde, si je n'avois du courage : c'est moi que cette charge accable, sur-tout depuis qu'il a pris ici de tous les côtés tout ce qu'il a pu (2) ; mais je me tais, et je voudrois au moins que, pour prix de tout le dérangement qu'il me fait, il fût content dans la place où il est. Son chagrin m'en donne plus que tout le reste ; n'en parlons plus. Je l'attends ici incessamment ; car s'il peut se contenter de paroître à la tête de la compagnie quand le Roi le verra, il volera ici avec une soif nonpareille de revoir son cher pays, *dulcis amor patriæ :* voilà ce que les Romains souhaitoient à leurs citoyens. Vous avez très-bien deviné : Montgobert ne me dit point qu'elle soit mal avec vous ; vous m'en dites la raison, on ne se vante point d'avoir tort. Elle me dit mille folies comme

(2) Voyez la Lettre du 27 Mai, *Tome V, page* 371.

à l'ordinaire sur les trains et les plaisirs que vous avez. Je suis fâchée que ce vieux carrosse où il faut toujours refaire quelque chose se trouve dans l'amitié et dans les anciens attachemens; je croyois au contraire que le passé répondoit de l'avenir, et que c'étoit pour *l'autre* que ces *dégingandemens* étoient réservés : l'amour-propre fait quelquefois de plaisans effets. La pensée qu'on préfère quelqu'un, la crainte de n'être pas aimée, l'envie de surmonter, tout cela forme un mêlange de diverses passions qui fait grand mal à la pauvre raison. Je vous conjure, ma fille, de me mander pourquoi ce beau chapelet (3) vous a tout d'un coup plus incommodée qu'à l'ordinaire, et par quelle impatience vous avez voulu l'envoyer devant vous à Paris. Que vouliez-vous qu'il y devînt sans vous et sans moi? On a fort bien fait de me l'envoyer ici, j'en serai moins long-tems ingrate, car je vous en remercie comme d'un présent digne de la Reine, et comme l'ayant toujours souhaité pour quand vous n'en voudriez plus.

Vos terrasses sont bien différentes des extravagantes figures de nos bois (4). Si vos promenades étoient à la main comme les

(3) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V*, *page* 415.
(4) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *page* 399.

nôtres, vous en feriez le même usage: Livry doit vous le persuader; vous y profitiez si bien de ces beaux jardins qui s'offroient sans cesse à vous, et que vous ne refusiez point. Je comprends le plaisir que vous avez eu de causer avec M. de Vins; il en fait autant, comme vous dites, que ceux qui ne veulent pas dire ce qu'ils savent. Son aimable femme m'a écrit une grande lettre toute pleine des amitiés de M. de Pomponne et des siennes. Elle a été voir votre bâtiment dont elle est satisfaite : je crois qu'il faudra songer à soutenir un peu plus solidement la cheminée de la salle : cela est plaisant que Bruan n'y ait pas pensé, et que votre réflexion de Provence l'ait redressé. Cette pauvre de Vins est accablée de procès, et toujours affligée de n'être point à Pomponne. Il seroit difficile de trouver dans tout le monde une personne plus sage et plus raisonnable. Elle se défend fort d'apprendre la philosophie, par la seule raison qu'elle n'en a pas le loisir, car elle est bien loin d'estimer l'ignorance. Vous vous vantez de ne rien faire dans votre cabinet: il me semble pourtant que vous êtes une substance qui pensez beaucoup; que ce soit du moins d'une couleur à ne point vous noircir l'imagination. Pour moi, j'essaie d'éclaircir *mes entre-chiens et loups* autant qu'il

m'est possible. Ce que vous dites de Madame de Mouci (5) est admirable ; son étoile est d'être utile à M. de Lavardin ; et son étoile à lui, c'est que tout se tourne à bien pour le faire riche, comme tout réussit aux élus. Je vous envoie un billet de Madame de Lavardin ; peut-être qu'elle se trouvera mieux qu'elle ne pense de la société de ces jeunes gens : les choses n'arrivent quasi jamais comme on se les imagine. C'est en badinant que je vous ai parlé des frayeurs que me donnoit l'accident de Madame de Saint-Pouanges (6) : je ne suis pas pis que j'étois ; n'est-ce pas assez pour en être honteuse ? J'essaie plutôt de m'en corriger que de les établir, et je me fais toujours de nouvelles leçons de la Providence : mais c'est quelquefois aussi par ces prévoyances qu'on est garanti des malheurs où les autres tombent par leur imprudence. Enfin, vous ne me jeterez point mes livres à la tête, car je ne suis que comme j'étois. Je comprends fort bien *ces conversations Cartésiennes*; il me semble que je vous entends tous. Il y a un endroit *de la recherche de la vérité*, contre lequel

(5) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *pages* 396 et 397.

(6) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *pages* 400 et et 401.

Corbinelli a écrit; on y dit » que Dieu nous » donne une impulsion à l'aimer, que nous » arrêtons et détournons par notre volonté «. Cela paroît bien rude qu'un Être très-parfait, et par conséquent tout-puissant, soit ainsi arrêté au milieu de sa course. Il y a bien de l'esprit dans *ces conversations;* je mêle cette lecture de cent autres; mon cabinet seroit digne de vous, je ne puis le louer davantage. Adieu, ma très-belle, j'embrasse toute votre aimable compagnie, et vous, ma fille, très-tendrement et très-*cordialement:* c'est un mot de ma grand'mère.

LETTRE DXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 7 Juillet 1680.

LE petit Coulanges s'en va à Lyon avec sa femme, et de là à Grignan: il me promet de faire une description exacte de toute votre personne. Il m'écrit fort plaisamment sur la vie triste, réglée et saine de Bourbon, dont il a pensé mourir; il tâche un peu de s'en remettre à Paris par les veilles, les ragoûts et les indigestions qu'il cherche avec soin: il est étonné d'avoir pu résister à l'exactitude de cette vie; du reste, le pauvre petit

homme est assez chagrin, il vous en contera beaucoup. Je vous envoie en original un morceau de la lettre de sa femme; il me semble que ce qu'elle mande est curieux. Je vous prie qu'elle ne sache point que je vous envoie ses lettres; elle vous en écriroit autant, mais on n'aime point que cela tourne. Il y a long-tems que je vous aurois repris cette humeur de retraite si admirable, si j'avois été à Paris; cependant on m'en dit trop pour ne pas vous faire voir au moins que j'ai changé de sentimens comme vous. Il est certain qu'il falloit jeter des vivres dans cette place qui ne pouvoit plus subsister. L'amie (1) de mon amie (2) est la machine qui conduit tout. Mais croyoit-on qu'on pût toujours ignorer le premier tome de sa vie? Et quel sujet auroit-elle de se plaindre, à moins qu'on ne l'eût conté avec malice? Vous verrez pourtant cette lettre. Celle de Madame de la Troche m'assure que la tiédeur est extrême pour celle qui va quatre pas derrière (3); la jalousie de celle qui va quatre pas devant (4) est plus vive sur la confiance et sur l'amitié qu'on a pour *l'autre*, que pour

(1) Madame de Maintenon.
(2) Madame de Coulanges.
(3) Madame de Fontanges.
(4) Madame de Montespan.

cet éclair de passion qui fait voir un mérite et un esprit fort médiocre : on triompheroit de cela ; mais sur l'esprit, sur la conversation, il faut mourir de chagrin ; on a beaucoup de rudesse pour *elle* (5).

Mais que dites-vous de ce mariage de la Princesse de Conti, sur qui toutes les fées avoient soufflé? J'ai vu ma voisine (6), je ne lui donnerai point d'autre titre. Elle me fit beaucoup d'amitiés, et me montra d'abord votre lettre ; elle entend fort bien un petit endroit où vous parlez de son cœur, comme si vous l'aviez vu : elle dit qu'elle est venue ici pour vous faire réponse. Sa fille est transportée de joie ; elle est en Allemagne, ravie d'avoir quitté le Danemarck, charmée de son mari et de ses richesses. Elle s'est un peu précipitée de se marier avant les signatures de toute sa famille : la mère est en colère, mais je me moque d'elle. Au reste, elle m'a conté qu'on avoit choisi un homme de la Cour (7) pour danser avec la bru (8). Cet homme de la Cour dansoit si

(5) Cet endroit n'est intelligible que pour ceux qui sont instruits des anecdotes de la Cour de Louis XIV.

(6) Madame la Princesse de Tarente étoit de retour à Vitré, où elle résidoit ordinairement. Les Rochers ne sont qu'à une lieue de Vitré.

(7) M. le Duc, depuis Maréchal de Villeroi.

(8) Madame la Dauphine.

bien, on le trouvoit si bien fait, on en parloit si souvent, il étoit habillé de couleurs si convenables, qu'un jour le père dit en le rencontrant : » Je pense que vous voulez » donner de la jalousie à mon fils, je ne vous » le conseille pas «. C'en est assez, on ne danse plus : il y a mille bagatelles encore qu'on ne peut écrire. Cette voisine parle fort plaisamment de sa nièce (9), qui a une violente inclination pour le frère aîné de son époux, et ne sait ce que c'est : la tante le sait bien; nous rîmes de ce mal qu'elle ne connoît point du tout, et qui se fait sentir si vivement. C'est un patron rude et qui se tourne selon son caractère ; c'est la fièvre qu'elle a; comme quand le petit de la Fayette disoit qu'il étoit tout je ne sais comment, et faisoit des visites, c'est qu'il avoit un accès furieux. Elle n'a de sentiment de joie ou de chagrin que par rapport à la manière dont elle est bien ou mal dans ce lieu-là : elle se soucie peu de ce qui se passe chez elle, et s'en sert pour avoir du commerce, et pour se plaindre à cet aîné. Je ne puis vous dire combien cette voisine conta tout cela d'original, et confidemment, et plaisamment. On parle de la guerre; voilà ce qui me dé-

(9) Feue MADAME, (*Élisabeth-Charlotte Palatine du Rhin*).

plaît. M. le Prince va à Lille; il ne marche pas pour rien. On croit pourtant que le Roi ne sera pas plutôt en chemin, que le Roi d'Espagne abandonnera la qualité de Duc de Bourgogne, et que tout fléchira le genou. Voilà bien des choses, ma pauvre enfant, dont nous n'avons que faire; mais on cause. Ce n'est point le livre *de la recherche de la vérité* que je lis; bon Dieu! je ne l'entendrois pas; ce sont de petites *conversations* qui en sont tirées, et qui en sont très-bien expliquées. Je suis toujours choquée de cette impulsion que nous arrêtons tout court: mais si le Père Mallebranche a besoin de cette liberté de choix qu'il nous donne, comme à Adam, pour justifier la justice de Dieu envers les adultes, que fera-t-il pour les petits enfans? Il faudra revenir à l'*altitudo*. J'aimerois mieux m'en servir pour tout, comme Saint Thomas, *ma basta*. Vos beaux-frères sont en bon chemin, je sens tous les jours cette joie. Je crois que vous aurez bientôt les Évêques, l'assemblée du Clergé est finie. On sacrera M. d'Évreux à Arles, du moins il le disoit ainsi. Le Chevalier m'a fait une fort honnête réponse. Mademoiselle de Méri dit que je lui ai écrit sèchement; c'est peut-être en elle qu'est la sécheresse, comme la piqûre n'est pas dans l'épine. Je viens de lui écrire

encore un petit billet pour l'assurer que je ne suis point sèche, et qu'il eût été plus sec de ne point se soucier de ses plaintes, que de vouloir lui ôter bonnement ces impressions.

Nous mourons de chaud : je crains vos tonnerres, ils sont plus éclatans que les nôtres : je songe à votre petite fille qui en fut brûlée ; il y en eut une aussi à Livry. A propos de Livry, on y étoit, l'année passée, assassiné de chenilles ; celle-ci, ce sont des voleurs qui assassinent les passans dans la forêt. Le Père Païen fut volé l'autre jour, et battu outrageusement; on ne croit pas qu'il en réchappe. Si je vous revoyois encore une fois aux Rochers, il me semble que le goût que je vous connois pour la solitude, vous feroit aimer les deux cellules admirables que j'ai faites dans ces bois (10). Le bon Abbé fait bâtir, sans oser élever son bâtiment, pour des raisons solides, mais enfin, il a de toutes sortes d'ouvriers. Mon fils a eu un accès de fièvre; il espère qu'elle sera, comme l'année passée, dans la règle de vingt-quatre heures. On me mande qu'il est toujours avec la Duchesse de V*** (11). Vous savez comme on aime cette conduite en ces pays-là, et combien elle est ridiculisée. Ce qui est de

(10) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V, page* 413.
(11) Voyez la page 418.

vrai, c'est que votre frère n'aime point du tout la Duchesse, et que c'est pour rien qu'il prend un air si nuisible. J'embrasse M. de Grignan et Mesdemoiselles de Grignan que j'aime et honore : je baise les petits marmots ; et pour vous, ma très-belle, que vous dirai-je ? car voilà toutes les paroles employées ; c'est que les sentimens que j'ai pour vous sont au-dessus : il me semble que vous le savez.

LETTRE DXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 10 Juillet 1680.

Je n'avois point encore tâté du dégoût et du chagrin de n'avoir point vos lettres ; j'admirois comme depuis mon départ je n'avois passé aucun ordinaire sans en avoir ; cette douceur me paroissoit bien grande, je la sentois, et j'en parlois souvent : mais j'en suis encore plus persuadée que jamais par le chagrin que cette privation me fait souffrir. Le bon du But qui prend plaisir et qui se vante tous les jours de poste de me donner cette joie, ne m'a point écrit du tout, n'osant faire son paquet sans ces nouvelles de Provence si nécessaires à mon repos. Je n'ai donc reçu

que des lettres de traverse; il faut, ma chère enfant, que votre poste de Lyon ne m'en ait point apporté, car j'ai un commis fort soigneux, et du But qui ne l'est pas moins. Je tâche à me faire entendre ce que je vous disois en pareille occasion; je sais tout ce qui peut causer ce retardement: je compte que j'aurai vendredi deux de vos paquets ensemble; mais ce vendredi est long-tems à venir: depuis le lundi matin jusqu'au vendredi, ce sont cinq jours d'une excessive longueur; et vous savez mieux que personne comme on est peu maîtresse de ses craintes et de ses imaginations; elles ont ici toute leur étendue; rien ne brouille, ni ne démêle ces émotions: on ne peut s'amuser à envoyer savoir chez tous ceux qui sont dans votre commerce, s'ils ont reçu leurs lettres: on pense à la grande chaleur du pays où vous êtes, à la fièvre qui peut survenir dans le moment qu'on y pense le moins: enfin, ma chère belle, on a beaucoup de peine à gouverner son imagination; et le moyen de se mettre au dessus de cette sorte de peine?

Madame la Princesse de Tarente fut ici lundi toute l'après-dînée: elle m'avoit fait une collation en viande; je lui rendis; c'est une sotte mode: c'est la longueur des jours qui nous jette dans cet embarras; je pense

que cela ne durera pas. Elle me conta cent choses de sa fille, et de toutes les parties du monde ; mais ce sera pour une autre fois, je ne saurois tant discourir aujourd'hui : je suis fâchée de n'avoir point de lettres de ma fille. Le bon Abbé vous assure de ses services, et se porte très-bien : pour moi, ma petite, dès que j'aurai de vos nouvelles, je me porterai parfaitement bien ; je n'ai aucun mal que celui de n'avoir point de vos lettres ; mais je le trouve bien grand : j'espère qu'en recevant ceci, vous vous moquerez de môi, comme je prends quelquefois la liberté de me moquer de vous ; il faut nous excuser à la pareille, ma chère enfant, et souffrir cette peine attachée à notre amitié.

LETTRE DXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 14 Juillet 1680.

J'AI reçu, enfin, vos deux lettres à la fois; ne m'accoutumerai-je jamais à ces petites manières de peindre de la poste? et faudra-t-il que je sois toujours gourmandée par mon imagination? La pensée du moment, où je saurai le oui ou le non, d'avoir ou de n'avoir pas de vos nouvelles, me donne une émo-

tion dont je ne suis point du tont la maîtresse ; ma pauvre machine en est toute ébranlée ; et puis, je me moque de moi. C'étoit la poste de Bretagne qui s'étoit fourvoyée pour le paquet de du But uniquement ; car j'avois reçu toutes les lettres dont je ne me soucie point. Voilà un trop grand article : ce même fond me fait craindre mon ombre toutes les fois que votre amitié est cachée sous votre tempérament ; c'est la poste qui n'est pas arrivée ; je me trouble, je m'inquiète, et puis j'en ris, voyant bien que j'ai eu tort. M. de Grignan, qui est l'exemple de la tranquillité qui vous plaît, seroit fort bon à suivre, si nos esprits avoient le même cours, et que nous fussions jumeaux. Mais il me semble que je me suis déjà corrigée de ces sottes vivacités ; et je suis persuadée que j'avancerai encore dans ce chemin où vous me conduisez, en m'assurant, comme vous faites, que le fond de votre amitié pour moi est invariable. Si je réussis à mettre en œuvre toutes mes résolutions, je deviendrai parfaite sur la fin de ma vie : ce qui me console du passé, ma très-chère, c'est que vous devez me connoître un cœur trop sensible, un tempérament trop vif, et une sagesse fort médiocre. Vous me jetez tant de louanges au travers de mes imperfections,

que c'est bien moi qui ne sais qu'en faire; je voudrois qu'elles fussent vraies et prises ailleurs que dans votre amitié. Enfin, ma fille, il faut se souffrir; et l'on peut quasi toujours dire, en comparaison de l'éternité: *vous n'avez plus guère à souffrir*, comme dit la chanson. Je suis effrayée de voir comme la vie passe: depuis lundi j'ai trouvé les jours infinis à cause de cette folie de lettres: je regardois ma pendule, et prenois plaisir à penser: voilà comme on est, quand on souhaite que cette aiguille marche; et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive. J'ai reçu un dernier billet de Mademoiselle de Méri; elle me fait une pitié étrange de sa mauvaise santé; elle a bien vu qu'elle n'avoit pas toute la raison, c'est assez. Je ne comprends pas que mes lettres puissent divertir ce Grignan: il y trouve si souvent des chapitres d'affaires, des réflexions tristes; que fait-il de tout cela? Il est obligé de sauter pardessus, pour trouver un endroit qui lui plaise; cela s'appelle *des landes* en ce pays-ci; il y en a beaucoup dans mes lettres avant que de trouver *la prairie*. Vous avez ri de cette personne blessée dans le service (1); elle l'est au point qu'on la croit *invalide*. Elle ne fait point de voyage, et s'en

(1) Madames de Fontanges.

va

va bien tristement dans notre voisinage de Livry. A propos, le bon Païen est mort des blessures que lui firent ces voleurs (2). Nous avions toujours cru que c'étoit une moquerie; quoi, dans cette forêt si belle, si traitable, où nous nous promenons si familièrement! voilà pourtant qui doit nous la faire respecter. On me mande qu'il y a eu quelque chose entre le Roi et Monsieur; que Madame la Dauphine et Madame de Maintenon y sont mêlées; mais qu'on ne sait encore ce que c'est. Là-dessus je fais l'entendue dans ces bois, et je trouve plaisant que cette nouvelle me soit venue tout droit, et que je vous l'aie envoyée: ne l'avez-vous point sue d'ailleurs? Madame de Coulanges vous écrira volontiers tout ce qu'elle saura; mais elle ne sera pas si bien instruite. M. le Prince est du voyage; et cette jeune Princesse de Conti qui est méchante comme un petit aspic pour son mari, demeure à Chantilly auprès de Madame la Duchesse (3): cette école est excellente, et l'esprit de Madame de Langeron doit avoir l'honneur de ce changement. Vous aurez bientôt vos deux Prélats, et le petit Coulanges qui veut aller à Rome avec le Cardinal d'Estrées. Vous

(2) Voyez la page 11.
(3) Anne de Bavière.

êtes une si bonne compagnie à Grignan ; vous y avez une si bonne chère, une si bonne musique, un si bon petit cabinet, que dans cette belle saison, ce n'est pas une solitude, c'est une république fort agréable : mais je n'y puis comprendre la bise et les horreurs de l'hiver. Vous me dites des merveilles de votre santé, c'est-à-dire, que vous êtes belle ; car votre beauté et votre santé tiennent ensemble. Je suis trop loin pour entrer dans un plus grand détail ; mais je ne puis manquer en vous conjurant de ne point abuser de cette santé, qui est toujours bien délicate. Montgobert ne me mande point qu'elle soit mal avec vous ; elle me conte la jolie vie que vous faites, et me dit des folies sur ce chapelet (4) : mes filles ont été ravies de votre approbation, elles trembloient de peur ; mais voyant que vous êtes fort aise qu'elles se moquent de moi ; Bon, bon, dit *Marie*, nous allons bien tromper Madame. Il est vrai que jamais il n'y eut une telle sottise. Vous pouvez croire, après cela, que si quelqu'un entreprenoit de me prouver que vous n'êtes point ma fille, il ne seroit pas trop impossible de me le persuader.

Vous lisez donc Saint Paul et Saint Augustin ; voilà les bons ouvriers pour établir

(4) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *page* 400.

la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures, comme le potier; il en choisit, il en rejette; ils ne sont point en peine de faire des complimens pour sauver sa justice; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté; c'est la justice même; c'est la règle; et après tout, que doit-il aux hommes? que leur appartient-il? rien du tout. Il leur fait donc justice, quand il les laisse à cause du péché originel, qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son fils. JESUS-CHRIST le dit lui-même : » Je connois mes brebis, » je les menerai paître moi-même, je n'en » perdrai aucune; je les connois, elles me » connoissent. Je vous ai choisis, *dit-il à* » *ses Apôtres*, ce n'est pas vous qui m'avez » choisi «. Je trouve mille passages sur ce ton, je les entends tous; et quand je vois le contraire, je dis, c'est qu'ils ont voulu parler communément; c'est comme quand on dit que *Dieu s'est repenti, qu'il est en furie*; c'est qu'ils parlent aux hommes; et je me tiens à cette première et grande vérité, qui est toute divine, qui me représente Dieu comme Dieu, comme un maître, comme un souverain créateur et auteur de l'univers, et comme un être enfin très-parfait,

selon la réflexion de *votre père*. Voilà mes petites pensées respectueuses, dont je ne tire point de conséquences ridicules, et qui ne m'ôtent point l'espérance d'être du nombre choisi, après tant de graces qui sont des préjugés et des fondemens de cette confiance. Je hais mortellement à vous parler de tout cela; pourquoi m'en parlez-vous? ma plume va comme une étourdie. Je vous envoie la lettre du Pape (5); seroit-il possible que vous ne l'eussiez point? Je le voudrois. Vous verrez un étrange Pape: comment! il parle en maître, plutôt qu'en père des Chrétiens; il ne tremble point, il ne flatte point, il menace; on croit voir qu'il sous-entend quelque blâme contre M. de Paris (6). Est-ce donc ainsi qu'il prétend se raccommoder avec les Jésuites? et ne devoit-il pas plutôt filer doux, après avoir condamné soixante-cinq propositions? J'ai encore dans la tête le Pape Sixte: je voudrois bien que quelque jour vous voulussiez lire cette vie, je crois qu'elle vous arrêteroit. Je lis l'Arianisme, je n'en aime ni l'Auteur (7), ni le style; mais l'histoire est admirable, c'est celle de

(5) Innocent XI.

(6) François de Harlai, Archevêque de Paris.

(7) Louis Maimbourg, célèbre Jésuite, Auteur de plusieurs livres d'histoire.

tout l'univers; elle tient à tout; elle a des ressorts qui font agir toutes les puissances. L'esprit d'Arius est une chose surprenante, et de voir cette hérésie s'étendre par tout le monde; quasi tous les Évêques embrassent l'erreur, et Saint Athanase soutient seul la divinité de J. C. Ces grands évènemens sont dignes d'admiration. Quand je veux nourrir mon esprit et mon ame, j'entre dans mon cabinet, et j'écoute *nos frères*, et leur belle morale qui nous fait si bien connoître notre pauvre cœur. Je me promène beaucoup, je me sers fort souvent de mes petits cabinets (8); rien n'est si nécessaire en ce pays, il y pleut continuellement: je ne sais comme nous faisions autrefois; les feuilles étoient plus fortes, ou la pluie plus foible; enfin, je n'y suis plus attrapée.

Vous dites mille fois mieux que M. de la Rochefoucauld, et vous en sentez la preuve: *Nous n'avons pas assez de raison, pour employer toute notre force* (9). Il auroit été bien surpris de voir qu'il n'y avoit qu'à retourner sa maxime, pour la faire beaucoup plus vraie. Langlade n'est pas plus avancé qu'il étoit dans le pays de la fortune; il a

(8) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V, page* 413.

(9) M. de la Rochefoucauld a dit: *Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.*

fait la révérence au pied de la lettre, et puis c'est tout (10) : cet article étoit bien malin dans la gazette. Langlade est toujours fort bien avec M. de Marsillac.

Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre la Fare et Madame de la Sablière (11) : c'est la bassette : l'eussiez-vous cru ? c'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée ; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration : le moment étoit venu que cette passion devoit cesser, et passer même à un autre objet : croiroit-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un, que la bassette ? Ah ! c'est bien dit, il y a cinq cents mille routes qui nous y mènent. Madame de la Sablière regarda d'abord cette distraction, cette désertion ; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint Germain, les ennuis, elle ne savoit plus que dire ; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu

(10) Voyez les lettres du 24 Novembre et du premier Décembre 1679, *Tome V*.

(11) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V, page* 417.

tout cet amour si brillant, elle prit sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même; et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonceroit à tout, elle se trouve si bien aux Incurables qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas comme celui des malades qu'elle sert. Les supérieurs de la maison sont charmés de son esprit, elle les gouverne tous : ses amis vont la voir, elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette : voilà la fin de cette grande affaire, qui attiroit l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme; elle n'a point dit les bras croisés, *j'attends la grace* : mon Dieu, que ce discours me fatigue ! hé, mort de ma vie, la grace saura bien vous préparer les chemins, les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît Comme j'espère que vous ne ferez pas imprimer mes lettres, je

ne me servirai point de la ruse *de nos frères* pour les faire passer. Ma fille, cette lettre devient infinie; c'est un torrent retenu que je ne puis arrêter : répondez-y trois mots, conservez-vous, reposez-vous; et que je puisse vous recevoir et vous embrasser de tout mon cœur, c'est le but de mes désirs. Je ne comprends pas le changement de goût pour l'amitié solide, sage et bien fondée; mais pour l'amour, ah! oui; c'est une fièvre trop violente pour durer. Adieu, ma très-chère et très-*loyale*, j'aime fort ce mot : ne vous ai-je pas donné *du cordialement?* nous épuisons tous les mots. Je vous parlerai une autre fois de votre hérésie.

LETTRE DXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 17 Juillet 1680.

Je souhaite plus que jamais de vous revoir; tout ce qui est trouble maintenant, s'éclaircira : vous aurez toute votre famille dans le mois de Septembre. Mademoiselle de Grignan donnera un branle à vos résolutions; mon Dieu, que j'honore sa vertu! je vois avec chagrin que les ombres sont encore répandues sur le procédé de Montgobert; que

je

je la plains! ne sauriez-vous parler ensemble? il me paroît que c'est le dénouement ordinaire de ces sortes d'embarras. Quand vous vous possédez, vos paroles ont une force extrême, j'en ai vu et senti l'effet; essayez de ce remède, ma très-chère, prenez-vous en bonne humeur, attaquez tout cela, moquez-vous-en, réchauffez un cœur glacé sous la jalousie, remuez toutes les fausses imaginations qui la dévorent, divertissez-vous à détruire la prévention, exercez votre pouvoir, rendez la paix à une pauvre personne, qui assurément n'est troublée que parce qu'elle vous aime, et ne lui laissez point penser tout cruement qu'on la sacrifie à une autre. Il n'y a que des momens à prendre pour faire réussir le conseil que je vous donne: on est quelquefois empêtré dans son orgueil; c'est une belle charité que d'en tirer une créature, qui ne sent peut-être pas son tort. On est quelquefois si aveugle, qu'on ne voit goutte; c'est une vérité bien surprenante que les aveugles ne voient pas clair, cependant vous m'entendez. Ce que vous disiez l'autre jour sur l'humeur et sur la mémoire, étoit parfaitement bon; il est vrai que ce sont deux choses que l'on n'honore point assez. J'ai dessein aussi de vous convaincre d'être hérétique: non, ma fille, quand vous

devriez en enrager, la mort de JESUS-CHRIST ne suffit point sans le Baptême : il le faut d'eau, de désir ou de sang : c'est à cette condition qu'il a mis l'utilité que nous devons en retirer : rien de vieil homme n'entrera dans le ciel que par la régénération en J. C. Si vous me demandez pourquoi? je vous dirai, comme Saint Augustin, que je n'en sais rien; et pourquoi encore, étant venu pour sauver tous les hommes, il en sauve si peu, et se cache pendant sa vie, et ne veut pas qu'on le connoisse, ni qu'on le suive! je n'en sais encore rien du tout; mais ce qui est certain, c'est que, puisqu'il l'a voulu ainsi, cela est fort bien, et rien ne pouvoit être mieux, sa volonté étant assurément la règle et la justice : mais je ne veux pas en dire plus qu'à ma huguenote (1). Parlons de Rochecourbières : vous avez fait une jolie débauche avec ce M. de Sebville que je connois; le Chevalier *de la Croustille* seroit assez digne d'être Breton : vous me le dépeignez après votre vin de Jusclan, comme j'en vois ici après le vin de Grave. Je voudrois bien le remercier d'avoir bu ma santé; la vôtre fut bue avant-hier chez la Princesse de Tarente : c'étoit dans son parc, il y avoit bien du monde; ce fut encore de ces grandes

(1) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V*, *page* 420.

collations de viandes, qui me mettent au désespoir à cause des conséquences. Je lui demandai à qui elle en avoit donc de vouloir se ruiner, et moi aussi en fricassées, au lieu de penser à retourner à Paris? nous rìmes fort. Elle dit toujours qu'elle va vous écrire, elle taille ses plumes : car son écriture de cérémonie est une broderie qui ne se fait pas en courant : nous aurions bien des affaires, si nous nous mettions à faire des lacs d'amour à tous nos D. et à toutes nos L.

Madame de Coulanges m'écrit au retour de Saint-Germain; elle est toujours surprise de la sorte de faveur de Madame de Maintenon. Enfin, nul autre ami n'a tant de soin et d'attention que le Roi en a pour elle; et ce que j'ai dit bien des fois, elle lui fait connoître un pays tout nouveau, je veux dire, le commerce de l'amitié et de la conversation sans chicane et sans contrainte: il en paroît charmé. Mon amie (2) est toujours enchantée de Madame la Dauphine : elle a eu de grandes distinctions d'agrément et de familiarité; mais elle est dégoûtée du monde, cela ne la touche point, elle s'en va à Lyon : il y a comme cela des tems dans la vie, où l'on ne trouve rien de bon. Madame de Fontanges est partie

(2) Madame de Coulanges.

pour Chelles : assurément je l'irois voir si j'étois à Livry. Elle avoit quatre carrosses à six chevaux, le sien à huit : toutes ses sœurs y étoient avec elle : mais tout cela si triste qu'on en avoit pitié; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse; méprisant quarante mille écus de rente, et un tabouret qu'elle a, et voulant la santé et le cœur du Roi, qu'elle n'a pas : votre Prieur de Cabrières a fait là une belle cure. Je ne pense pas qu'il y ait un exemple d'une si heureuse et si malheureuse personne. Mon amie vit prendre le tabouret à Mademoiselle de Brancas (3). Madame la Dauphine n'est point aise du voyage : elle dit qu'on ne peut pas devenir grosse en marchant toujours.

On parle du siége de Strasbourg; quelques-uns croient qu'il n'y aura point de guerre.

Il est vrai que votre Clergé est séparé : ce seroit à vous à me le dire. Ils ont tous écrit une lettre au Pape, où ils disent que, bien loin que les Évêques se plaignent du Roi, ils le regardent comme le protecteur de l'Église : cette réponse en l'air contentera bien le Pape. Il parle de la régale de M. de Pamiers et de M. d'Alet, qu'on réponde aux priviléges de ces deux diocèses. Je crois bien que

(3) Marie de Brancas, mariée le 5 Juillet 1680 à Louis de Brancas, Duc de Villars, son cousin.

ce petit freluquet d'Alet (4) ne se se plaint de rien : mais l'ombre de son saint prédécesseur, et M. de Pamiers (5) ont-ils signé cette flatteuse lettre ? nous en verrons la réponse. J'espère que j'aurai été la première à vous envoyer la lettre du Pape (6), et que vos Prélats n'auront pas eu cette attention. On me mande encore que cette Heud.... est à la Cour, laide comme un démon, avec un bâton dont elle se soutient à profit ; elle relève d'une maladie ; il n'y en a guère que l'on ne dût préférer à celle qu'elle a d'aimer ce pays-là : quelle folie, en l'état où elle est ! Le Roi alla l'autre jour à Versailles avec Madame de Montespan, Madame de Thianges et Madame de Nevers, toute parée de fleurs. Madame de Coulanges dit que Flore étoit la bête de ressemblance de cette dernière. Mon Dieu ! que cette promenade me paroîtroit dangereuse pour un homme qui prendroit goût à la liberté !

Vous m'avez bien décriée auprès de Mesdemoiselles de Grignan ; j'admire que l'aînée ait été assez généreuse pour m'écrire,

(4) Louis Alphonse de Valbelle succéda à Nicolas Pavillon, Évêque d'Alet, célèbre par son savoir, ses vertus et sa piété, mort le 8 Décembre 1677.

(5) François-Étienne de Caulet, un des plus grands Prélats de ce tems-là, mort le 7 Août 1680.

(6) Voyez la lettre précédente, *page* 20.

sitôt après la connoissance d'une telle sottise : il est vrai, ma fille, qu'il n'y a rien d'égal, et que la première chose qui saisit mon imagination, la mène si loin, que cela compose souvent une loge des petites-maisons ; et quand je reviens à moi, comme d'un sommeil, j'en suis plus étonnée que les autres. M. de Marsillac a été dire adieu à Madame de la Fayette, ils se remirent à pleurer comme le premier jour : il n'y a rien de faux à ces deux personnes. L'homme se tourne à Dieu, et fait crier les petites-maîtresses ; ce sont des chemins, comme nous disions l'autre jour. Adieu, mon enfant, adieu, ma très-belle, car vous l'êtes, si vous vous portez aussi bien que vous dites. Vous voulez donc que je reçoive dans mon cœur cette espérance de vous retrouver avec un visage, avec de la force, sans douleur, sans chaleur, sans pesanteur ; quoi ! toutes ces incommodités auront eu leur cours et leur fin? je dirois comme le petit Coulanges : *Il faut que j'y touche, vrai Dieu ! c'est sa bouche et son teint de lys*, etc. mais prenez garde de ne pas mettre tout cela dans les neiges et les glaces de l'hiver ; vous savez ce qu'il vous en a coûté, et que c'est le commencement de tous vos maux.

Il est vrai que je hais plus la contrainte

que vous ne la haïssez. Je fais venir à mon goût, si je puis ; sinon, j'échappe à la cérémonie. Cette Madame, qui n'aimoit pas à marcher, je la quittois fort bien deux ou trois heures ; je la retrouvois pâmée de rire avec mes femmes-de chambre ; il ne lui en falloit pas davantage : c'est une sotte belle femme, qui ne sait point deux choses : son adieu me fut agréable.

Madame de Coulanges perce à jour votre pauvre frère par ses épigrammes ; elle dit qu'il auroit grand besoin d'une ingrate pour se remettre un peu ; mais il sait si bien les choisir qu'il n'en trouve jamais. Il a le don, comme vous dites, de rendre mauvaises les meilleures choses. Son séjour de Fontainebleau ne lui a pas servi ; au contraire.

LETTRE DXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 21 Juillet 1680.

Je n'aime point que vous disiez que vos lettres sont insipides et sottes : voilà deux mots qui n'ont jamais été faits pour vous ; vous n'avez qu'à penser et à dire, je vous défie de ne pas bien faire ; tout est nouveau, tout est brillant, et d'un tour noble et agréable.

Reprenez sur moi le trop de louanges que vous me donnez, mettez-les de votre côté, si vous voulez être juste: mais si vous avez envie de me plaire, continuez à me faire écrire par *la Pythie* ou par une autre, et donnez-moi toujours la joie de vous imaginer bien couchée et bien à votre aise sur votre petit lit. Ne craignez point la paresse, ma belle; vous savez bien qu'il n'est pas aisé de commettre ce péché, puisque, selon un célèbre Casuiste (1): » La paresse est une tristesse de ce que » les choses spirituelles sont spirituelles, » comme seroit de s'affliger de ce que les » Sacremens sont la source de la grace «. Cette définition vous met fort à couvert; ainsi, ma fille, soyez bien ce que nous appelons *improprement* paresseuse; c'est le plus sûr moyen de me faire goûter sans mêlange le plaisir de vous voir guérir de toutes vos incommodités. Mon fils me fit l'autre jour une assez méchante plaisanterie; il me manda qu'il avoit perdu au reversi deux cents soixante louis, et avec des circonstances si vraisemblables, que je n'en doutai point: j'en fus fort fâchée: il me rassura par la même poste; c'est cela qui est bien insipide; car à quel propos donner cette émotion? Je songeai en même tems que cela se trouve vrai

(1) Voyez la neuvième Lettre Provinciale.

quelquefois en des lieux qui me sont encore plus sensibles ; on formeroit, en vérité, une autre grande amitié de tous les sentimens que je vous cache. Le petit Coulanges vous aidera à manger vos perdreaux, il m'a promis de vous regarder, de vous manier, et de me faire un procès-verbal de votre aimable personne. Vous ferez des chansons, vous m'en enverrez, et j'y répondrai par de mauvaise prose. La bonne Princesse vient me voir sans m'en avertir, pour supprimer la sottise des fricassées : elle me surprit vendredi ; nous nous promenâmes fort, et au bout du mail, il se trouva une petite collation légère et propre, qui réussit fort bien. Elle me conta les torts de sa fille (2) de n'avoir point rempli son écusson d'une souveraineté : je me moquai fort d'elle ; je la renvoyai en Allemagne pour tenir ce discours, et dans le bois des Rochers, je lui fis avouer que sa fille avoit très-bien fait. Elle est si étonnée de trouver quelqu'un qui ose lui contester quelque chose, que cette nouveauté la réjouit. Le Roi et la Reine de Danemarck vont voir ce Comte d'Oldembourg dans sa Comté : il défraie toute cette Cour, et sa magnificence surpasse toute Principauté. Je vois les lettres de cette Comtesse, que je

(2) Voyez la Lettre du 3 Mai, *Tome V.*

trouve toutes pleines de passions pour ce mari, de raison, de générosité, de dévotion et de justice. » Eh, Madame! que pouvez-» vous lui souhaiter de plus, puisqu'avec » cela, elle est riche et contente «? Il semble que j'aie une pension pour soutenir l'intérêt de cette fille.

On me mande que Madame de Fontanges est toujours dans une extrême tristesse : la place me paroît vacante, et elle, une espèce de rouée, comme la Ludre : elles ne feront peur à personne, ni l'une ni l'autre. Je crois M. de Pomponne plus heureux que M. de Colbert-Croissi ; mais cet exemple est rare : ce qui est vrai, c'est ce que vous dites, rien n'est complètement bon. Mon fils tâche d'accommoder encore la sotte affaire de Corbinelli, et veut me l'amener ici sur la fin d'Août : c'est une pensée fort en l'air ; mais si cela est, nous vous manderons bien des coquesigrues. Mademoiselle du Plessis m'est revenue de son couvent ; que voulez-vous que je vous dise de plus? La jeune Marquise de Lavardin est allée au voyage dans le carrosse de la Reine, avec Madame de Créqui : elle est de la maison ; c'est son frère (3) qui sert et qui commande la Maison du Roi. M. de

(3) Anne-Jules, Duc de Noailles, Capitaine de la première compagnie des Gardes-du-corps du Roi.

Lavardin est avec le Prince de Conti, et la Douairière avec Madame de Mouci, et ses autres amies, ravies de l'absence de sa jeunesse. Vous me souhaitez quand vous avez bien de la musique et de la joie, vous avez raison, *c'est l'humeur de ma mère*; et moi, entre huit et neuf dans ces bois, je dis : ah ! que ma fille seroit aise ici ! Tout cela est naturel, et de penser souvent à ce que l'on aime. On dit que le Roi laissera les Dames à Lille, et s'en ira je ne sais où avec M. le Prince. Si les Hollandois étoient de la ligue, je crois qu'il se divertiroit encore à les foudroyer ; mais sans cela, on ne comprend point qu'il voulût rompre une paix qui lui coûte tout le reste de la Flandres, qu'il étoit à la veille de soumettre. Vous me dites une chose qui me plaît extrêmement, *il est plus poli d'admirer que de louer*; c'est une jolie maxime : mais pour moi, j'ai peine à les séparer, et je ne puis m'empêcher de faire souvent l'un et l'autre, quand je parle de ma chère Comtesse.

LETTRE DXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 24 Juillet 1680.

Vous me représentez votre cabinet à peu près comme l'habit d'Arlequin : cette bigarrure n'est pas dans votre esprit; c'est ce qui me fait vous souhaiter mon cabinet qui est rangé avec un ordre admirable, et qui vous conviendroit fort bien, car je ne vous ai jamais vu changer d'avis sur les bonnes choses. Je vois d'ici votre belle terrasse des Adhémars, et votre clocher que vous avez paré d'une balustrade qui doit faire un très-bel effet; jamais clocher ne s'est trouvé avec une telle fraise. Le bon Abbé en est fort content; toute sa sagesse ne le défend point des tentations d'embellir une maison. J'admire souvent l'endroit de son esprit là-dessus, et j'en tire mes conséquences pour la thèse générale des petites-maisons.

Je n'ai été qu'une pauvre fois à votre belle lune. Je vous assure que quand je prends la résolution de lui rendre mes devoirs à l'exemple des anciens, il n'y a non plus de froid ni de serein que sur votre terrasse : je me conduis fort sagement, et crains beaucoup

d'être malade : je vous souhaite la même crainte. La Princesse (*de Tarente*) est une espèce de médecin : elle a fait son cours en Allemagne, où elle m'assure qu'elle a fait des cures à peu près comme celles *du Médecin malgré lui*. Elle a fini ses fricassées, et moi les miennes ; nous avons ri de cette folie, et voilà comme je suis sortie de cet embarras. Je lui montrai l'autre jour votre chapelet (1) ; elle le trouva digne de la Reine, et comprit la beauté de ce présent, dont je vous remercie encore. Je le garderai fidèlement, et je ne sais s'il n'est point plus à vous dans mon cabinet qu'il n'y étoit dans le vôtre. Cette Princesse vous écrit de sa belle écriture (2) ; elle m'a montré la belle morale qu'elle vous a brodée. Mettez-moi quelque chose dans une de vos lettres, que je puisse lui montrer. Celles de Madame de Vaudemont (3) sont pour le style, comme le caractère de la Princesse. Ah, que la vision de Brebeuf est plaisante ! c'est justement cela, tout est *Brebeuf* (4) ; cette appli-

(1) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *page* 399.

(2) Voyez la Lettre du 17 Juillet, *page* 27.

(3) Anne-Élisabeth de Lorraine, femme de Charles-Henri de Lorraine, Prince de Vaudemont.

(4) Guillaume Brebeuf, auteur d'une traduction de la *Pharsale* de Lucain en beaux vers François, dont la plu-

cation frappe l'imagination, elle est juste et digne de vous. Il est vrai qu'il y a des gens dont le style est si différent d'eux-mêmes, qu'on ne sauroit les reconnoître. Quand je lisois d'Hacqueville, je le croyois la tendresse et la douceur même; quand on le voyoit, l'une et l'autre étoient si bien cachées sous la droiture de sa raison et sous la dureté de son esprit, que c'étoit un autre homme. Pour Madame de Vins, c'est toujours elle-même: elle m'a écrit une aimable et grande lettre; elle me mande qu'elle fait un jeu merveilleux avec vous et avec M. de Grignan de sa jalousie. Il me paroît que vous lui avez appris le commerce de l'amitié, comme Madame de Maintenon à la personne que vous savez (5). Cette belle Vins va loger à l'hôtel de Pomponne; elle ne les verra pas plus souvent pour cela. Je vous avoue que je comprends le plaisir de loger avec les gens qu'on aime; sans cela, on ne trouve point d'heures sûres pour les voir agréablement: il me paroît que vous êtes de cette opinion. M. de Rennes a passé ici comme un éclair, il y soupa; nous causâmes fort tout le soir sur le sujet de Madame de Lavardin: je ne sais

part très-ampoulés. Cet ouvrage eut d'abord un grand succès, mais le public le remit bientôt à sa juste valeur.

(5) Voyez la Lettre du 17 Juillet, *page* 27.

point retenir les gens; il disparut à trois heures du matin.

Mon fils me parle de la grosse cousine d'une étrange façon : il ne desire qu'une bonne cruelle pour le consoler un peu; une ingrate lui paroît une chimère: voilà le style de Madame de Coulanges, c'est celui dont il se sert; et en parlant de quelqu'argent qu'il a gagné avec la cousine, il me dit: *Plût à Dieu que je n'y eusse gagné que cela!* Que diantre veut-il dire? Il me promet mille confidences; mais il me semble qu'ensuite d'un tel discours il doit dire comme l'Abbé d'Effiat, *je ne sais si je me fais bien entendre.* Tout ceci entre nous, s'il vous plaît, et sans retour.

Votre petite d'Aix me fait pitié d'être destinée à demeurer dans ce couvent (6) perdu pour vous: en attendant une vocation, vous n'oseriez la remuer, de peur qu'elle ne se dissipe; cet enfant est d'un esprit chagrin et jaloux, tout propre à se dévorer. Pour moi, je tâterois si la Providence ne voudroit pas bien qu'elle fût à Aubenas; elle seroit moins égarée. J'embrasse le petit garçon, je pense souvent à lui et à Pauline, mais tout cela en chemin faisant pour aller à vous, car vous êtes le centre de tout. Je me réjouis avec

(6) Des Filles de Sainte-Marie d'Aix.

M. de Grignan de la beauté de sa terrasse ; s'il en est content, les Ducs de Gènes ses grands-pères (7) l'auroient été : son goût est meilleur que celui de ce tems-là. Madame de Coulanges est partie pour être, dit-elle, votre voisine: elle me dit un fort joli adieu ; elle conte même plusieurs bagatelles, mais ce n'est pas de la Cour. Le petit Coulanges vous réjouira. On improuve fort cette lettre du Clergé (8), n'en déplaise à M. le Coadjuteur. On croit M. de Paris interdit, il ne dit plus la messe : il faut un sacrilége au peuple pour remettre le Prélat en bonne réputation.

Adieu, ma très-belle, je ne craindrai plus de vous dire que je vous aime, puisque vous le souffrez en faveur de mon style ; vous faites graces à mon cœur en faveur de mon esprit, n'est-ce pas justement cela ?

(7) A cause de Marguerite d'Ornano, petite-fille et nièce des Maréchaux de ce nom, et mère de M. de Grignan.

(8) Voyez la Lettre du 17 Juillet, *page* 28.

LETTRE DXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 28 Juillet 1680.

Il faut donc que j'aie oublié de vous dire que celui qui danse si bien, et *qu'on trouvoit qui dansoit si bien* (1), c'est le Duc de Villeroi: j'avois dessein de vous le nommer l'ordinaire d'après. Vraiment, ma fille, je suis ravie que mes lettres, et les nouvelles de mes amies que je vous redonne, vous divertissent comme elles font. La prudence de ceux qui vous écrivent est la véritable cause du bon succès de mon imprudence: s'ils vouloient n'être point si sages, ils vous en diroient plus que moi. Mais, enfin, vous avez été contente de mes fagots; c'est une fort plaisante chose que de trouver dans mes lettres des nouvelles de la Cour; elles avoient le style des gazettes, car il y avoit aussi des articles de Copenhague et d'Oldembourg: en un mot, je vous mande tout.

Il est certain qu'il y a une ame et un mouvement d'esprit dans le pays que vous savez, qui pourroient suivre les traces des mères et des grand'mères, si l'on n'étoit fort appli-

(1) Voyez la Lettre du 7 Juillet, *page* 8.

qué à détourner ce cours. La vivacité est grande, ainsi que l'envie de plaire, et l'on ne compte pour rien le manque de beauté : c'est une petite circonstance dont il ne paroît point qu'on soit blessée, ni qu'on la sente le moins du monde. Tout cela fournit vraisemblablement aux conversations infinies, et remplit l'interrègne. Vous me couvrez le momon par votre raisonnement contraire au mien sur le voyage de M. le Prince. Je n'ai plus de si bons commerces : Madame de Coulanges est partie ; elle m'a dit adieu fort joliment ; elle me conte deux ou trois folies de la Rambure et de la Rane, et s'en va, dit elle, devenir votre voisine, souhaitant de reprendre avec vous le chemin de Paris. M. de Coulanges s'en va avec elle, et puis chez vous. Il me mande que ce jour-là même qu'il m'écrit, l'Abbé Têtu donne un dîner à Mesdames de Schomberg, de Fontevraud et de la Fayette, sans en avoir mis Madame de Coulanges, et que je juge par-là de la disgrace de mon amie : *tanto t' odiaro, quanto t' amai*, voilà mon jugement. La pauvre Troche est toute affligée de son bon oncle de Varennes qui est mort à Bourbon ; elle ne m'écrit plus de nouvelles : ainsi je m'en vais vous écrire aux dépens de la Princesse de Tarente : elle me pria jeudi de dîner

avec elle ; demain je dois lui donner une très-bonne collation qui finira tout. J'avois encore une fricassée et une tourte sur le cœur ; et ne pouvant pas l'égaler en bien des choses, je veux du moins me donner le plaisir de ne rien lui devoir sur nos collations. Elle parle de vous avec une estime qui me plaît ; elle recevra très-bien vos complimens, et sera charmée que vous preniez, aussi-bien que moi, le parti de sa fille. Elle n'attribue l'agitation de sa nièce qu'à l'ignorance de son état (2) ; elle dit que c'est une fièvre violente, et *qu'elle s'y connoît* : voulez-vous que je dispute contr'elle ? J'ai mandé à Mademoiselle de Grignan l'histoire tragique du Père Païen (3) : si, au lieu de raisonner avec ce voleur, et de vouloir le convertir, il lui eût dit : Hélas, Monsieur ! c'est que je me promène ; peut-être seroit-il encore à Notre-Dame des Anges, mais il ne savoit pas cette invention : le bon Abbé ne l'a dit qu'à nous. Le Père Païen étoit botté, crotté ; ce discours ne lui convenoit pas comme à nous. Il est vrai qu'on ne peut avoir été plus exposées, ni mieux conservées ; nous avons passé de beaux jours *in questa diletta parte, al cielo si cara*. La

(2) Voyez la Lettre du 7 Juillet, *page* 9.
(3) *Ibidem*, page 11.

plus grande violence que nous y ayons vu, c'est celle qu'on fit à *Marion :* vous prépariez souvent votre esprit à de plus grands malheurs ; vous en souvient-il ? mais vous n'avez jamais été assez heureuse pour éprouver votre vertu et votre courage. Enfin, ma très-chère, le proverbe dit : *Il est bien gardé qui Dieu garde.* Je ne sais point comme il gardé votre frère dans ses précieuses amours ; vous m'en direz votre sentiment : il s'en va en Flandres : je suis extrêmement persuadée qu'il reviendra ici le plutôt qu'il pourra. Je m'occupe à courir l'Arianisme, c'est une histoire étonnante ; il n'y a que l'auteur et le style qui m'en déplaisent beaucoup (4) : mais j'ai un crayon, et je me venge à marquer des traits que je trouve trop plaisans, et par l'envie qu'il a de faire des applications des Ariens aux Jansénistes, et par l'embarras où il est d'accommoder les conduites de l'Église dans les premiers siècles avec les conduites d'aujourd'hui : au lieu de passer légèrement là-dessus, il dit que l'Église, *pour de bonnes raisons*, n'en use plus comme elle faisoit : cela réjouit. Pour votre Père Mallebranche, je ne l'entends que trop sur cette belle *impulsion* (5) ; j'aimerois mieux me

(4) Voyez la page 20.
(5) Voyez la Lettre du 7 Juillet, *page* 10.

taire que de parler ainsi : on voit clairement qu'il ne dit point ce qu'il pense, et qu'il ne pense point ce qu'il dit, pardonnez le jeu de paroles ; mais c'est tellement cela que j'ai voulu dire que je n'ai pu l'éviter. Vous êtes donc désaccoutumée de philosopher, mais non pas de raisonner. Il y a des Philosophes qui ne le sont point, et dont *la pantouflerie* ne vous déplairoit pas. Je ne vous plains point où vous êtes ; c'est moi qui me plains d'être si loin de vous dans un tems de ma vie où je n'en ai guère à perdre. Le bon Abbé voudroit bien boire de ce vin qui lui donneroit dix ans de vie ; cette pensée l'a réjoui, et par la pensée du vin de Jusclan. et par celle de rajeunir. Il étoit l'autre jour tout couvert de bouquets à l'honneur de sa fête : nous nous souvînmes des jolis vers que vous fites l'année passée à pareil jour ; qu'ils étoient jolis ! Il espère vous voir encore dans sa jolie Abbaye, à la merci des voleurs et des loups, et de tout ce qui pouvoit arriver à *Marion :* quoiqu'il ait soixante-quatorze ans, il se porte très-bien ; vous en dites autant de vous ; Dieu le veuille ; je ne souhaite rien avec tant de passion. Adieu, ma chère enfant, vous êtes les délices de mon cœur et de mon esprit.

LETTRE DXXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 31 Juillet 1680.

Il est vrai que nous sommes un peu ombrageuses : une poste retardée, une lettre trop courte, tout nous fait peur. N'envoyons point nos gronderies si loin, faisons-les à nous-mêmes, chacune de notre côté; épargnons le port de toutes les raisons que nous savons fort bien nous dire; et faisons grace à ces sortes de vivacités en faveur d'une amitié qui est plus séparée que nulle autre que je connoisse : j'admire quelquefois comme il a plû à la Providence de nous éloiloigner. La Princesse de Tarente s'accommode bien mieux de l'exil de la sienne (1); elle a un commerce assez bon avec elle. Je lui donnai lundi une aussi belle collation que si j'eusse payé ma fète : j'eus un peu recours à mes voisins, et j'eus quatorze perdreaux; c'est encore une rareté en ce pays; tout le reste fort bon, fort propre. La bonne Marbeuf y étoit : elle n'a été qu'un jour ici, et deux chez la Princesse : elle s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes,

(1) Voyez la Lettre du 21 Juillet, *page* 33.

qui ont envoyé demander si nous voulons de leurs respects ; la Princesse a mandé ce qu'elle a voulu en son langage, moi, j'ai mandé que non, et que j'irois avec cette Princesse leur rendre mes devoirs, et que même elle leur donnoit en pur don cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que, tout en riant, je la défasse d'un tel embarras. Nous avons juré à table de ne plus nous jeter dans de tels soupers. Elle avoit amené cinq ou six personnes; j'avois mes voisins qui avoient chassé : j'ai fermé le temple de Janus ; il me semble que voilà qui est fort bien appliqué : ce sont *vos Carthages* (2) qui m'ont engagée dans cette application. Montgobert me mande que vous êtes plus forte que vous n'étiez, et me confirme assez ce que vous me dites de votre santé : elle me parle de vos fètes, et me paroît fort gaie. Jamais votre château n'a été si brillant; mais je serois bien empèchée s'il me falloit trouver une place pour y souper dans cette saison : je ne sais que Rochecourbières, la terrasse et la prairie. Je me souviens d'y avoir fait grand'chère, et sur-tout des ortolans si exquis, que j'étois pour leur graisse comme vous étiez à Hières pour la fleur

(2) C'est-à-dire, vos batimens.

d'orange. Nous ne sentons rien ici de vos chaleurs ; les pluies nous empêchent de faire les foins, et nous avons grand regret à cette perte. Il arriva ici l'autre jour le fils d'un Gentilhomme d'Anjou, que je connoissois fort autrefois. Je vis d'abord un beau garçon, jeune, blond, un justaucorps boutonné en bas, un bel air dont je suis affamée ; je fus ravie de cette figure; mais, hélas ! dès qu'il ouvrit la bouche, il se mit à rire de tout ce qu'il disoit, et moi quasi à pleurer. Il a une teinture de Paris et de l'opéra, il chante, il est familier, et il vous dit bravement : *Quand on n'a point ce qu'on aime, qu'importe, qu'importe à quel prix* (3)? Je recommande ces paroles à la musique de M. de Grignan.

On m'a envoyé la lettre de Messieurs du Clergé au Roi; c'est une belle pièce, je voudrois bien que vous l'eussiez vue, et les manières de menaces qu'ils font à Sa Sainteté. Je crois qu'il n'y a rien de si propre à faire changer les sentimens de douceur qu'il semble que le Pape (4) ait pris, en écrivant au Cardinal d'Estrées qu'il vînt, et que par son bon esprit il accommoderoit toutes choses.

(3) Les paroles de l'Opéra disent : *Quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe, qu'importe à quel prix ?*

(4) Innocent XI.

S'il

S'il voit cette lettre, il pourra bien changer d'avis. J'ai d'abord remarqué le nom de M. le Coadjuteur avec tous les autres : il a été nommé plus agréablement quand on m'a mandé de deux endroits que la harangue qu'il avoit faite au Roi avoit été parfaitement belle et bien prononcée.

Je sens que mon fils a besoin de patience; il a trouvé sous le dais des sortes de malheurs qui doivent bien guérir des vanités humaines; la perfidie et la méchanceté s'en sont mêlées; enfin, tout ce qui peut faire souhaiter une cruelle, comme dit Madame de Coulanges : je crains que tout cela ne fasse plus d'un mauvais effet. Il est parti, et pour l'achever, il a su par Madame de Coulanges que M. de la Trousse avoit dessein de demander que sa charge fût assurée à Bouligueux, en lui faisant épouser sa fille : vous jugez bien que cela coupe la gorge à votre pauvre frère; car le moyen qu'il pût demeurer à cette place? Et comment la quitter, quand l'espérance de monter seroit ôtée? Nous verrons, s'il est possible, que M. de la Trousse ne nous donne point quelque porte un peu moins inhumaine pour sortir d'un labyrinthe où il nous a mis. Vous pouvez penser comme cette véritable raison d'être embarrassé de sa charge, augmenté

l'envie que mon fils avoit de s'en défaire, quand rien ne l'obligeoit à y penser.

Si la Providence veut l'ordre, et si l'ordre n'est autre chose que la volonté de Dieu, il y a donc bien des choses qui se font contre sa volonté. Toutes les persécutions que je vois contre Saint Athanase et contre les orthodoxes, les prospérités des tyrans, tout cela est contre l'ordre, et par conséquent contre la volonté de Dieu : mais, n'en déplaise à votre Père Mallebranche (5), ne feroit-il point aussi bien de s'en tenir à ce que dit Saint Augustin, que Dieu permet toutes ces choses, parce qu'il en tire sa gloire par des voies qui nous sont inconnues? Saint Augustin ne connoît de règle ni d'ordre que la volonté de Dieu : et si nous ne suivons cette doctrine, nous aurons le déplaisir de voir que rien dans le monde n'étant quasi dans l'ordre, tout s'y passera contre la volonté de celui qui l'a fait : cela me paroît bien cruel. Mais écoutez, ma fille, une chose qui est tout à fait dans l'ordre : c'est que j'ai donc fait faire deux brandebourgs admirables pour la pluie (6), l'un au bout de la grande allée du côté du mail,

(5) Le Père Mallebranche dit, que *tout ce qui se fait dans la nature, c'est par la nature de l'ordre.*

(2) Voyez la Lettre du 21 Juin, *Tome V*, *p.* 411.

et l'autre au bout de *l'infinie*. Il y a un petit plafond, j'y ferai peindre des nuages, et un vers que je trouvai l'autre jour dans le *Pastor fido* :

Di nimbi il cielo s'oscura indarno.

Si vous ne trouvez cela bien appliqué et bien joli, j'en serai tout à fait fâchée. Cherchez-moi, je vous prie, un autre vers sur le même sujet pour le bout de l'*infinie*. Madame de Rarai est morte ; c'étoit une bonne femme que j'aimois ; j'en fais mes complimens à Mesdemoiselles de Grignan, pourvu qu'elle m'en fassent aussi : voilà un petit deuil qui nous est commun ; j'en ferai mon profit à Rennes ; ce petit voyage ne dérange rien du tout à notre commerce. Adieu, ma très-aimable et très-chère ; vous aimez donc mes fagots ? en voilà. Il faudroit que celui qui ordonne les déjeûners à sept heures du matin, ordonnât aussi qu'on eût de l'appétit. Que ne puis-je espérer de vous retrouver par vos soins en meilleur état que je ne vous ai laissée ! il me semble que je vous en aurois toute l'obligation, et que vous vous portez assez souvent comme vous voulez.

LETTRE DXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 4 Août 1680.

Vous m'engagez à faire de grandes lettres, dans l'assurance que vous me donnez que quand elles sont de cette taille, vous les trouvez hors de portée, et que la réponse devient l'ouvrage d'une personne moins délicate que vous. Cependant, comme l'étoffe me manque quelquefois, je vous conjure, grandes ou petites, de vous mettre sur votre petit lit en repos, et de causer ainsi avec moi, afin que mon imagination ne soit point blessée de vous coûter l'incommodité d'écrire. Il me semble, ma très-chère, que vous devez m'en aimer mieux, quand vous êtes couchée bien paresseusement : c'est là ma fantaisie. J'aime tant votre repos, que je voudrois inspirer à ceux qui ordonnent de vos repas d'ôter la nécessité de se lever matin et d'avoir chaud : il ne faut pas que les plaisirs deviennent des fatigues, ni que les chasseurs règlent la vie des Dames sur leur appétit. Je trouve cette vision fort plaisante, de faire quelqu'un le maître du tems, du lieu et des mêts de *vos*

croustilles : si mon château étoit aussi beau et aussi dignement rempli que le vôtre, je vous imitcrois dans cette conduite. L'étoile de la mangerie s'est mise en ce pays malgré moi , je m'en suis plainte à vous ; car nous mangeons si sérieusement , et si fort comme du tems de nos pères , que l'on ne sent que l'ennui de la dépense. La Princesse de Tarente me mena jeudi avec elle chez une fort jolic fcmme de Vitré , qui m'en avoit priée aussi , car il me semble que vous me prenez pour un escroc ; c'étoit à une petite maison de campagne , et ce fut le plus beau et le plus grand repas que j'aie vu depuis long-tems. Toutes les bonnes viandes et les beaux fruits de Rennes y étoient en abondance ; les tourterelles et les cailles grasses , les perdreaux , les pêches et les poires comme à Rambouillet. Nous fûmes surprises , et nous comprîmes qu'il n'est question que d'avoir de l'argent, chose dont nous étions déjà toutes persuadées , la Princesse et moi. Nous allons demain à Rennes ; on fait de si grands préparatifs pour nous recevoir , que je ne voudrois pas jurer que nous ne fussions nommées dans le *Mercure galant.* Notre commerce ne sera point du tout dérangé de ce petit voyage ; vous savez si cela m'est nécessaire. Pour

vous, ma belle, vous louez trop mes lettres : ce qui me vient sur notre amitié ne peut être que fort naturel, et même je retranche beaucoup sur ce sujet. Vous m'auriez bien étonnée de me renvoyer ce que je vous ai dit de Madame de la Sablière ; ce n'est pas qu'il ne m'eût été nouveau, car j'écris vite, et cela sort brusquement de mon imagination. Mais ne nous mettons point cela dans la tête ; j'ai pensé mille fois à vous redire, dans mes lettres, des endroits et des tours si bons et si agréables des vôtres, que nous ne ferions plus que nous redonner à nous-mêmes. M. de Grignan y trouveroit son compte ; il ne verroit point ces endroits affreux que vous êtes obligée de lui cacher pour me conserver l'honneur de son estime. Il diroit bien, ce me semble, comme la Reine-mère : *Fi, fi, fi de la grace* (1). Je n'oserois lui confier ce que j'ai fait écrire sur le grand autel de ma chapelle : il croiroit tout à l'heure que je conteste l'invocation des Saints : mais enfin, pour éviter toute jalousie, voici ce qu'on y lit en lettres d'or :

Soli Deo honor et gloria.

Cela ne me brouille point avec la Prin-

(1) Voyez la Lettre du 12 Juin, *Tome V*, *page* 395.

cesse de Tarente (2). Je voudrois bien me plaindre au Père Mallebranche des souris qui mangent tout ici : cela est-il dans l'ordre (3) ? Quoi ! de bon sucre, du fruit, des compotes ! Et l'année passée, étoit-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt (*de Livry*) et de nos jardins, et tous les fruits de la terre ? Et le père Païen qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, est-il dans la règle ? Oui, mon Père, tout cela est bon, Dieu sait en tirer sa gloire ; nous ne voyons pas comment, mais cela est vrai : et si vous ne mettez la volonté de Dieu pour toute règle et pour tout ordre, vous tomberez dans de grands inconvéniens. Je supplie M. de Grignan d'excuser cette apostrophe au bon Père, que je suis persuadée qui se moque de nous quand il dit de ces choses-là, d'autant plus qu'il y a plusieurs endroits dans ses livres où il dit précisément le contraire.

Je vous mandai, la dernière fois, mon avis sur cette lettre du Clergé : je suis ravie quand je pense comme vous. Le mot de *fantôme* qu'ils combattent grossièrement,

(2) Madame de Tarente étoit de la religion protestante, qui n'admet point le culte des Saints.

(3) Voyez la page 50.

s'est trouvé au bout de ma plume comme au bout de la vôtre, et ils lui donneront cent coups après la mort. Cela me paroît comme quand le Comte de Gramont disoit que c'étoit Rochefort qui avoit marché sur le chien du Roi, quoique Rochefort fût à cent lieues de là. En vérité, ceux que nos Prélats appellent *les Jansénistes*, n'ont pas plus de part à tout ce qui leur vient de Rome : mais leur maigeur, c'est que le Pape est un peu hérétique aussi. Ce seroit là un moulin à vent, digne de leur faire tirer l'épée. Votre comparaison est divine de cette femme qui veut être battue (4) : « Oui, *di-* » *sent-ils*, je veux qu'il me batte ; de quoi » vous mêlez vous, Saint-Père ? nous vou- » lons être battus ». Et là-dessus ils se mettent à le battre lui-même, c'est-à-dire, à le menacer adroitement et délicatement, « Que s'il pense leur rendre le droit de ré- » gale, il les obligera à prendre des réso- » lutions proportionnées à la prudence et » au zèle des plus grands Prélats de l'Église, » et que leurs prédécesseurs ont su, dans de » pareille conjonctures, maintenir la liberté » de leurs Églises, etc. ». Tout cela est exquis ; et si j'avois trouvé cette comparaison

(4) Voyez la Scène II[e]. de l'Acte premier du *Médecin malgré lui*, de Molière.

de la comédie de Molière, dont vous me faites pâmer de rire, vous me loueriez par-dessus les nues. Je vous ai mandé combien j'avois été ravie d'entendre célébrer le nom de M. le Coadjuteur sur un autre ton qu'au sujet de cette lettre (5); sa harangue fut admirable; j'ai senti ce plaisir à peu près comme vous l'avez senti vous-même. Mais n'admirez-vous point la bonté du Clergé, de n'avoir point voulu que M. de Paris et M. de Rheims, ces deux pauvres Prélats *in partibus*, payassent aucunes décimes ordinaires ni extraordinaires? Ce fut M. d'Alet (6) qui fit sa cour, en se récriant pour M. de Paris. Le nom de ce premier n'est plus trop chaud, il a soufflé dessus. M. d'Alet, courtisan, adulateur, qui joue, qui soupe chez les Dames, qui va à l'opéra, qui est hors de son diocèse, tout cela nous frappoit d'abord : mais voilà qui est fait, on s'accoutume à tout. Si vous lisez l'Arianisme, vous serez étonnée de cette histoire; vraiment, vous y verrez bien des choses contre l'ordre; vous y verrez triompher l'Arianisme, et mettre en pièces les serviteurs de Dieu; vous y verrez l'impulsion de Dieu, qui veut que tout le monde l'aime,

(5) Voyez la page 49.
(6) Voyez la Lettre du 17 Juillet, *page* 28.

très-rudement repoussée ; vous y verrez le vice couronné, les defenseurs de Jésus-Christ outragés : voilà un beau désordre ; et moi, petite femme, je regarde tout cela comme la volonté de Dieu qui en tire sa gloire, et j'adore cette conduite, quelque extraordinaire qu'elle me paroisse : mais je me garde bien de croire que si Dieu eût voulu que cela eût été autrement, cela n'eût pas été. Mon Dieu, ma fille ! c'est bien moi qui vous prie de ne pas confier tout ceci à vos échos : je voudrois même que vous le cachassiez à M. de Grignan. Je fais toujours la résolution de me taire, et je ne cesse de parler : c'est le cours des esprits que je ne puis arrêter. Corbinelli, avec sa philosophie, n'a jamais osé approcher de ceux qui sont en mouvement pour vous aimer ; ce sont des traces qu'il respecte, et qu'il trouve ineffaçables.

Le bon Abbé vous assure toujours de son amitié, et vous répond de toute sûreté l'année qui vient dans la forêt de sa jolie Abbaye, où j'espère que nous nous reverrons. Vous êtes donc habile, ma chère enfant, vous vous connoissez en musique, et vous savez pourquoi vous êtes bien-aise. En vérité, j'aurois une extrême joie d'être à Grignan, c'est bien l'*humeur de ma mère;*

il me semble que j'y tiendrois assez bien ma place : mais Dieu qui sait que je dois commencer à faire des réflexions et des méditations d'une autre couleur, me jette dans des bois plus conformes à mon état. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous voulez que je croie que vous m'aimez : j'en suis persuadée, et je vous aime conformément à cette pensée, jointe à la tendresse la plus naturelle qui fut jamais.

LETTRE DXXV.

A LA MÊME.

A Rennes, mardi 6 Août 1680.

Oui, j'ai tort, c'est moi qui suis hérétique; j'offense vos amis les J..... et vous n'attaquez que le baptême (1) : il n'y a point de comparaison. Vous souvient-il du *Tartuffe* et de *Scaramouche hermite*, dont l'un fut défendu, et l'autre joué sans aucune difficulté ? et vous souvient-il de la réponse de M. le Prince au Roi (2) ? *A l'applicazione*,

(1) Voyez la Lettre du 17 Juillet, *page* 26.

(2) Je voudrois bien savoir, dit le Roi à M. le Prince, pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent mot de celle *de Scaramouche ?* La raison de cela, répondit M. le Prince, c'est que la pièce

Signora. Mais vraiment, j'ai bien d'autres choses à vous dire que des passages de Saint-Paul : j'ai à vous parler de la réception qu'on fit hier en cette ville à Madame la Princesse de Tarente. M. le Duc de Chaulnes envoya d'abord quarante gardes, avec le Capitaine à la tête, faire un compliment ; c'étoit à une grande lieue d'ici. Un peu après, Madame de Marbeuf, deux Présidens, des amis de la Princesse ; et puis enfin M. de Chaulnes, M. de Rennes, MM. de Coëtlogon, de Tonquedec, Beaucé, de Quercado, de Crapado, de Kiriquimini; sérieusement *uno drapello eletto.* On arrête, on baise, on sue, on ne sait ce qu'on dit : on avance, on entend des trompettes, des tambours : un peuple qui mouroit d'envie de crier quelque chose. Je conseillai d'aller descendre un moment chez Madame de Chaulnes. Nous la trouvâmes, accompagnée, pour le moins, de quarante femmes ou filles de qualité, pas une qui n'eût un bon nom ; la plupart étoient les femelles de ceux qui étoient venus au-devant de nous. J'oubliois de vous dire qu'il y avoit six carrosses à six chevaux, et plus de dix à quatre. Je reviens aux Dames : Je trouvai d'abord trois ou quatre de mes belles-filles, plus

de Scaramouche ne joue que le Ciel et la Religion, et que celle de Molière les joue eux-mêmes.

rouges que du feu, tant elles me craignoient. Je ne vis rien qui pût m'empêcher de leur souhaiter d'autres maris que M. votre frère. Nous baisâmes tout, et les hommes, et les femmes; ce fut un manège étrange : la Princesse me montroit le chemin, et je la suivois avec une cadence admirable; sur la fin, on ne se séparoit plus de la joue qu'on avoit approchée ; c'étoit une union parfaite, la sueur nous surmontoit : en sorte que nous étions entièrement méconnoissables, lorsque nous remontâmes en carrosse, pour venir chez Madame de Marbeuf, qui a fait ajuster et meubler sa maison d'un si bon air et d'un si bon cœur, qu'elle mérite toutes sortes de louanges. Nous nous enfermâmes dans nos chambres : vous devinez à peu près ce que nous fîmes. Pour moi, je changeai de chemise et d'habit; et, sans vanité, je me fis d'une beauté qui effaça entièrement mes belles-filles : l'honneur de la grande maternité fut soutenu à merveilles. Nous retournâmes chez Madame de Chaulnes, après qu'elle fut venue ici avec toute sa cour, et nous y retrouvâmes le même arrangement, avec une grande quantité de lumières, et deux grandes tables, servies également de seize couverts chacune, où tout le monde se mit : c'est tous les soirs la même chose. L'après-

soupée se passa en jeu, en conversation; mais ce qui me causa du chagrin, ce fut de voir une jeune petite Madame fort jolie, qui assurément n'a pas plus d'esprit que moi, donner deux échecs et mat à M. le Duc de Chaulnes, d'un air et d'une capacité à me faire mourir d'envie. Nous revînmes coucher ici très-délicieusement; je me suis éveillée matin, et je vous écris, quoique ma lettre ne parte que demain. Je suis assurée que je vous manderai le plus grand dîner, le plus grand souper, et toujours la même chose, du bruit, des trompettes, des violons, un air de royauté; et enfin, vous en concluez que c'est un fort beau Gouvernement que celui de Bretagne. Cependant, je vous ai vue dans vôtre petite Provence, accompagnée d'autant de Dames; et M. de Grignan, suivi d'autant de gens de qualité, et reçu une fois à Lambesc aussi dignement que M. de Chaulnes peut l'être ici. Je fis réflexion que vous receviez là votre cour, et que je viens ici faire la mienne: c'est ainsi que la Providence en a ordonné.

Je ne vous conseille point d'encadrer cette peinture; il me semble qu'elle ne vaut guère. Je ne connois le prix des miennes que par vous: on peut dire de celles-ci comme de celles de Rubens, il y a bien la vérité: du

reste, si nous voulons nous mettre dans les cadres, mon cabinet sera sans comparaison plus beau que le vôtre : je ne barbouille que de misérables narrations, et vous achevez des raisonnemens et des réflexions d'un pinceau que j'aime et que j'estime. M. de la Garde m'écrit, en me disant adieu pour Provence ; il s'en va regarder une personne que je voudrois bien voir : j'examine et j'admire souvent de quel cœur et de quelle manière je le désire. Il m'assure que M. le Chancelier (3) a approuvé le procédé de M. de Grignan à l'égard du premier Président (4), et que la Cour n'y balancera pas. Vous êtes présentement les deux doigts de la main ; s'il abusoit de cette réconciliation, je vous conseillerois de vous rebrouiller, afin de jouir de la seule chose qu'il peut rendre bonne, qui est son absence : vous pourriez même avoir tort bien long-tems sans que l'on pût s'en douter, tant il a bien établi la mauvaise opinion qu'on a de lui. Vous croyez bien que je suis dans tous vos sentimens : mais je veux vous apprendre la jalousie, du moins par théorie, et vous assurer, *credi a me pur che lo provato*, que l'on dit quelquefois bien des choses qu'on ne pense pas ; et quand on les

(3) Michel le Tellier.

(4) M. Marin, premier Président du Parlement d'Aix.

penseroit, seroit-ce la marque de ne point aimer? tout au contraire, si l'on faisoit l'anatomie de ces sortes de discours pleins de colère et de chagrin, on y trouveroit beaucoup de tendresse et d'attachement. Il y a des cœurs délicats : quand cela se trouve avec un esprit sec, cela fait des progrès merveilleux dans le pays de la jalousie. Voilà ce que ma conscience m'a obligée de vous dire; faites-y quelque réflexion; je n'entrerai dans aucun autre détail de deux cents lieues loin.

Mercredi matin, 7 Août.

Dîner, souper en festin chez M. et Madame de Chaulnes, avoir fait mille visites de devoirs et de couvent, aller, venir, complimenter, s'épuiser, devenir toute aliénée, comme une dame d'honneur (5), c'est ce que nous fîmes hier. Je souhaite avec une grande passion, d'être hors d'ici, où l'on m'honore trop : je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai, en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe à tort et à travers, et cela ne laisse pas de me ruiner. Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien : on ne danse pas mieux les menuets et les passe-

(5) Voyez les Lettres du 21 Janvier et du 6 Avril.

pieds ; justement comme je pensois à vous, j'entends derrière moi un homme qui dit assez haut : *Je n'ai jamais vu si bien danser que Madame la Comtesse de Grignan.* Je me tourne, je trouve un visage inconnu ; je lui demande où il avoit vu cette Madame de Grignan ? c'est un Chevalier de Cissé, frère de Madame Martel, qui vous a vue à Toulon avec Madame de Sinturion. M. Martel vous donna une fète dans son vaisseau, vous dansâtes, vous étiez belle comme un ange. Me voilà ravie de trouver cet homme ; mais je voudrois que vous puissiez comprendre l'émotion que me donna votre nom, qu'on venoit me découvrir dans le secret de mon cœur, lorsque je m'y attendois le moins. Adieu, ma chère enfant, il faut que je dîne chez M. de Rennes : ce sont des festins continuels. Ah, mon Dieu ! quand pourrai-je mourir de faim et me taire ? Je vous écrirai des Rochers, où j'espère retourner demain.

LETTRE DXXVI.

A LA MÊME.

A Rennes, samedi 10 Août 1680.

Me voici encore à dépenser, comme je vous disois l'autre jour, mon pauvre esprit en petites pièces de quatre sous. Il n'y a pas un grain d'or à tout ce qu'on y dit : la raison, la conversation, la suite dans un discours, sont entièrement bannis du tourbillon où je suis. J'aurois suivi la Princesse de Tarente qui partit hier, sans que le premier Président, qui est le contraire du vôtre, et à qui je devois, en bonne justice, faire une visite jusqu'à Vannes, arrive ce soir ; de sorte que je veux le voir, lui parler, et partir demain, si je puis, ou tout au plus tard lundi matin. Ce sera avec une joie sensible que je retrouverai le rcpos et le silence de mes bois. Mais, ma chère enfant, parlons de vous, je suis fort aise que vous vous divertissiez, et j'approuve fort vos soupers et vos fêtes : mais ce petit dérèglement s'accommode-t-il avec votre délicatesse? Montgobert me fait une jolie peinture du souper qu'elle a ordonné ; elle m'envoie les vers d'Apollon, je crois que cela étoit digne de

Frêne. Il y a bien de l'invention à mettre toute cette musique à un si bon usage, et à faire sortir le char et les chevaux de l'écurie, plutôt que de les faire venir du ciel. En vérité, c'est grand dommage que je n'aie ma part de tant de plaisirs; vous faites bien au moins de me les dire. Mon petit Marquis m'en écrit fort joliment. Ce sont Mesdemoiselles de Grignan qui ont répandu cette joie dans votre château. Vos réflexions sont plaisantes sur la destinée de Mademoiselle de Noailles et de Madame de Saint-Géran : les jugemens sur les apparences, sont si souvent renversés, que je m'étonne qu'on ne s'en désaccoutume point.

On nous mande qu'au sacre de M. le Coadjuteur de Rouen (1), il y avoit trente-six Évêques, et six qui n'étoient pas encore sacrés ; il n'y en avoit guère davantage au Concile de Nicée. M. et Madame de Chaulnes m'ont priée de vous parler d'eux : je ne puis assez me louer de leur amitié. Adieu, ma très-belle, je vous aime, et je vous le dis fort naturellement ; vous êtes la véritable et la sensible tendresse de mon cœur. Il me semble que je causerai mieux aux Rochers qu'ici.

Madame de Beaucé célèbre toujours Ma-

(1) Jacques-Nicolas Colbert.

demoiselle de Sévigné; vous ne sauriez être oubliée dans les lieux où je suis. Tous les Tonquedec sont ici. Je voudrois que vous vissiez combien il faut peu de mérite et de beauté, pour charmer mon fils; son goût est infâme : c'est ce qui me fait toujours croire qu'il ne nous aime point : il n'y a guère d'humilité à ce discours, mais il faut que cela passe.

LETTRE DXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 14 Août 1680.

Je suis enfin dans le repos de mes bois, et dans cette abstinence et ce silence que j'ai tant souhaités. Je quittai lundi ce tourbillon passant tous ceux que j'ai jamais vus : car comme il étoit plus resserré, il en étoit plus violent. Je trouvai ici votre lettre, qui me mit doublement en peine, et pour ce pauvre Comte, et pour vous; car votre santé n'est pas en état de soutenir ses douleurs. Ce qui me remet un peu, c'est que je vois que vous avez tiré *votre épingle du jeu :* ce n'est plus une question de savoir si la piqûre est dans l'épingle, ou dans le bras de M. de Grignan; les médecins ont décidé : mais je vois

que pendant qu'avec beaucoup d'esprit et de complaisance, ils appellent son mal *arthritis* en grec, vous le nommez grossièrement *la goutte* en françois. Vous me contez fort plaisamment le martyre que vos soins lui firent souffrir, et avec quelle hardiesse vous allâtes lui appliquer votre eau de la Reine de Hongrie : c'étoit précisément ce qu'il ne falloit point faire ; c'est la plus mauvaise chose du monde aux nerfs attaqués des douleurs de la goutte ou du rhumatisme ; car ce sont des frères, et ce dernier a seulement une brisure de cadet, parce qu'il ne revient pas comme cette cruelle goutte ; mais pour l'humeur et les douleurs, c'est la même étoffe. Vous fûtes donc injuste exécutrice de la juste volonté de Dieu ; je souhaite de tout mon cœur que ce mal commencé si bizarrement, et si fort comme le mien, n'ait point de suite ; je l'espère ; car je ne me fusse pas promenée le lendemain sur la plus belle terrasse du monde. Reposez-vous donc : ma pauvre bonne, et dormez, et mangez, et ne m'écrivez point : voilà où Montgobert feroit des merveilles ; quand vous auriez écrit trois lignes, elle prendroit la plume et diroit tout ; et ma fille se donneroit quelque repos. Je vous assure que si vous ne pouvez être tranquille d'un côté, sans être

arrachée de l'autre, je suis encore bien plus que vous dans ce violent état : vous voyez toutes mes raisons, sans que je vous les explique ; et à l'égard du cœur, mes balances sont bien différentes des vôtres ; on met beaucoup de raison et de reconnoissance pour tâcher de faire le poids ; et cela me fait souvenir de ce qu'on demande quelquefois, lequel pese plus de cent livres d'or ou de cent livres de plume ? c'est tout de même ; mais l'un est bien plus cher que l'autre.

Je vous prie de bien remercier M. l'Archevêque (*d'Arles*) de l'honnête et aimable lettre qu'il m'a écrite : il se souvient de moi, il vous parle : ah ! que ne peut-on courir à Grignan pour lui témoigner sa reconnoissance, et par occasion vous embrasser, et vous *posséder* un peu comme on dit en ce pays ! L'ennuyeuse chose que d'être si peu spirituelle, que de ne pouvoir point faire un pas sans son corps ! vous allez me dire que l'esprit fait assez de chemin, et qu'on pense, et que c'est toute la même chose. Oh ! non, ma belle, cela est bien différent : je ne serai point contente, que mon corps et mon ame n'aient ensemble le plaisir de vous voir. J'en ai un bien doux et bien uni depuis deux jours : c'est de me taire et de jeûner. Je n'avois jamais senti ce besoin de remettre des

esprits dans sa tête, comme dans ce voyage de Rennes. J'étois en bùt à tous les soins, à toutes les civilités, à toutes les amitiés de ces Chaulnes; et j'avois encore à repousser, à repliquer, à me défendre moi seule contre cent autres. Je vous dis que je ne m'étois jamais trouvée à telle fête. Toute la Bretagne étoit là : vous savez qu'il ne s'échappe guère de Bretons; elle est toujours toute pleine, rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde; c'étoit donc une chose étrange. Il y vint, le dernier jour, deux petites nièces de *votre père* (1): l'une ressemble à Madame de Saint-Géran comme deux gouttes d'eau; l'autre est une fort belle brune : je suis si prévenue en leur faveur, qu'il me sembloit qu'elles dansoient le passe-pied tout autrement que les autres; elles ont bien de l'esprit dans les yeux. Il y avoit une autre vraie nièce : celle-là sait quasi aussi bien que vous sa philosophie. Je vis aussi deux neveux : mais le plus plaisant, c'est un Jésuite bridé entre les menaces de la société, et son inclination naturelle pour la mémoire de son oncle : de sorte que ce pauvre père *mange toujours des pois chauds*, comme disoit M. de la Rochefoucauld (2) : il n'oseroi

(1) Descartes.

(4) Voyez la Lettre du 25 Octobre 1679, *Tome V*.

prononcer une seule parole distincte. Je ne parle que de Rennes : oh ! devinez pourquoi, comme dit la chanson. Adieu, ma fille : vraiment il s'en faut bien que je ne vous haïsse.

LETTRE DXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 18 Août 1680.

Vous m'avez attendrie, ma chère enfant, en me parlant de Mademoiselle de Grignan (1) : j'ai senti mon cœur touché de son courage et de sa vertu : mais pourriez-vous douter de mon estime pour une si belle action, parce que je crois qu'elle vient de Dieu ? c'est par cette raison même que je l'admire, et que je révère Mademoiselle de Grignan plus que les autres : je la regarde comme un vase d'élection, comme une créature choisie et distinguée, comme une ame remplie de la grace de J. C., et cette séparation me paroît une faveur si particulière, que je la considère avec respect, et

(1) Louise-Catherine Adhémar de Monteil, fille aînée de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes sa première femme.

que

que je regarde avec envie l'état de Mademoiselle de Grignan.

Voici un changement par l'arrivée de M. de Vendôme. Il y a dix ans que vous êtes Gouverneurs (2) ; c'est une belle place, et peu de gens ont joui si long-tems d'un tel interrègne : on ne le sent point pendant qu'il dure, et ce n'est que la privation qui fait voir ce qu'on a perdu. Je serois fâchée de ne vous avoir point vue dans votre Royaume ; M. et Madame de Chaulnes ont réveillé mes idées sur la beauté de ces souverainetés : ce sont des rôles qui plaisent plus ou moins, selon qu'on est disposé. C'étoit une chose bien agréable en Provence que d'avoir réuni l'autorité du Roi avec le nom de Grignan. Je ne sais si les Provençaux donneront bien à bride abattue dans la nouveauté. Ce qui me console de votre éclipse, c'est que le séjour d'Aix vous étoit ruineux, et que vous avez beaucoup plus de liberté. C'est un rôle que vous avez joué fort dignement dix ans de suite ; vous n'êtes plus présentement que ce que vous souhaitiez d'être : vos réflexions ne vous manqueront pas dans cette occasion.

(2) M. le Comte de Grignan, Lieutenant-Général pour le Roi en Provence, y commandoit depuis l'an 1670, en l'absence de M. le Duc de Vendôme, qui en étoit Gouverneur.

Vous souvient-il comme nous craignions que M. de Marseille ne voulût gouverner ce jeune Prince ? Voyez où le voilà (3). C'est M. le Coadjuteur qui est à cette place : j'ai extrêmement senti le plaisir et l'utilité de l'y voir (4) : rien n'est si bon pour vous. Je tirai, l'autre jour à Rennes, du milieu du tourbillon, une heure de conversation avec M. de Chaulnes. Il fit bien valoir la beauté de la Province, et comme tout y est vif et passant, et brillant, à cause de ces vaisseaux et de ces galères, et de ceux qui vont et viennent d'Italie.

Vous voulez, ma très-chère, que je croie que vous n'avez plus de feu secret; ah ! Dieu le veuille, et que cette poitrine soit tranquille, comme vous le dites. La santé de M. de Grignan est bientôt revenue : vous avez trouvé ce qu'il y avoit à dire de *l'épingle*; j'ai tourné tout autour, sans avoir eu l'esprit de le dire : ne craignons jamais de nous permettre les turlupinades qui viennent au bout de nos plumes. Vous avez donc ou-

(3) M. de Marseille étoit depuis peu Évêque de Beauvais, et venoit d'être nommé Ambassadeur extraordinaire en Pologne pour la seconde fois.

(4) Il s'agissoit de la place de Président à l'assemblée des Etats de Provence, que M. de Marseille (*Toussaint de Forbin*) avoit occupée avant M. le Coadjuteur d'Arles.

blié les vers que vous fîtes pour la fète du bon Abbé; et moi j'ai aussi oublié les miens : cela est assez bien de part et d'autre. Vous finissiez un sixain pour Mademoiselle d'Alerac, en lui faisant dire :

Cher Abbé, je n'ai qu'une fleur,
Et je veux la garder pour faire une autre fête.

Cela est de la force *de la touffe ébouriffée*. Vous me représentiez, l'autre jour, cette belle fille, de manière à faire croire que la fète sera toute des meilleures : je la souhaite pour le bien de toute la maison, et que Guentrandi puisse beugler, *que chacun se ressente*, etc. Montgobert me mande qu'elle étoit, l'autre jour, si poursuivie de musique, qu'elle ne savoit plus où se ranger : nous voudrions bien nous trouver dans cet embarras. Je vous garderai fidélité, ma très-belle, et pendant votre absence, je pourrai me vanter de n'avoir eu aucun plaisir. Je trouve Montgobert assez joliment avec vous, puisque vous parlez ensemble, et que vous l'allez voir : il ne vous manque rien que de l'amitié. Quel aveuglement que cette passion qui fait que Montgobert voit *Magdelon* en vous ! je la plains infiniment : car ce n'est assurément, ni par malice, ni par plaisir qu'on se laisse dévorer par cette impitoyable furie, qui gâte, qui corrompt, et

qui change tout. *Magdelon* (5) vous sert toujours bien, j'en suis fort aise, et qu'elle ait retrouvé une santé que nous avons vue en pitoyable état.

Il y a sept jours que je suis revenue de Rennes, et que je me repose l'esprit. Je n'avois point voulu que la Princesse vînt ici : je lui avois fait valoir nos dévotions de jeudi, comme elle me faisoit valoir les siennes, où elle fait plus de jeûnes et de retraites que nous n'en faisons pour notre réalité. J'ai donc été en solitude, j'ai songé en quel état étoit ce bon Abbé, il y a un an; et tous vos soins aimables que je dois mettre sur mon compte, et quels secours je tirois de vos conseils; et cet Anglois, et ce Cardinal (*de Retz*) qui mourut, ce me semble, de la maladie de l'Abbé. Hé, mon Dieu ! que l'esprit fait de chemin, et que l'on pense de choses, quand on pense toujours ! cette vie ne m'ennuie point, tant que je ne pourrai pas espérer d'être avec vous. Mais revenons : je fus donc hier voir cette Princesse; elle fut ravie de votre compliment; elle s'est imaginée qu'elle vous aimoit passionnément, et cela devient une vérité : elle a du moins une très-juste estime de votre esprit et de votre personne.

(5) *Magdelon* étoit vraisemblablement l'objet de la jalousie de Mademoiselle Montgobert.

Je crois que la Comtesse d'Oldembourg, au fond de l'Allemagne, vous devra en Provence sa réconciliation avec sa mère. A propos de mère, j'attendois mon fils, parce que Corbinelli, en me disant que son procès l'a retenu, me disoit que mon fils m'apprendroit le détail de ses raisons. Je croyois donc le voir à tout moment : mais devinez ce qu'il a fait. Il a traversé, je ne sais pas où, et s'est enfin trouvé à Rennes, où il me mande qu'il sera jusqu'au départ de M. de Chaulnes. Il me paroît qu'il a voulu faire cette équipée pour Mademoiselle de T....; il sera bien embarrassé : car Mademoiselle de la C.... n'en jette pas sa part aux chiens : le voilà donc entre l'orge et l'avoine; mais la plus mauvaise orge et la plus mauvaise avoine qu'il pût jamais trouver. Que voulez-vous que j'y fasse? c'est en pareil cas que je suis toujours résignée. Je trouve le Coadjuteur admirable de parler avec tant de justice de cette lettre du Clergé (6). Vous perdez dans cette occasion tout le mérite de votre prudence : vous avez beau vous taire, on ne vous distinguera point. Si vous avez fait des imprudences, elles ont si peu nui à Messieurs vos beaux-frères, que je ne vous con-

(6) Voyez les Lettres du 31 Juillet et du 4 Août, *pages* 48 et 55.

seille point de changer. Je suis un peu fâchée que vous n'aimiez pas les madrigaux, ne sont-ils pas les maris des épigrammes ? ce sont de si jolis ménages, quand ils sont bons : vous y songerez encore, avant que de les chasser entièrement. Le bon Abbé voudroit bien se trouver à Grignan pour conférer avec M. l'Archevêque, et avoir encore l'honneur de le voir. Je voudrois bien y être aussi : c'est sur ces séparations si terribles que je ne suis pas soumise, comme je le devrois. Je regrette ce que je passe de ma vie sans vous, et j'en précipite les restes pour vous retrouver, comme si j'avois bien du tems à perdre. Adieu, ma belle, je vous aime trop pour entreprendre de vous le dire.

LETTRE DXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 21 Août 1680.

Je commence ma lettre par le compliment que l'on doit à tous les Grignans sur la mort de ce bon vieux Évêque d'Évreux. Cette mort que l'on n'a point souhaitée, ne laisse pas de venir fort à propos : le Chevalier y gagne mille écus, et voilà ce jeune Prélat

en pleine possession d'un des plus beaux bénéfices de France. L'union de votre famille ne me permet pas de douter que *Condé* (1) ne soit de vos maisons de campagne. M. de la Garde connoît les agrémens de cette terre, elle est grande, elle est belle et noble, et l'on trouve l'invention de vivre pour rien en ce pays-là. Enfin, tout est bon dans cet établissement.

Je comprends que vous n'oseriez demander des nouvelles de votre grande dépense; c'est une machine à quoi il ne faut pas toucher, de peur que tout ne renverse. Il y a de l'enchantement à la magnificence de votre château et de votre bonne chère : votre débris est une chose étonnante ; et quand vous me dites que cela n'est pas considérable, je m'y perds; cela me paroît une sorte de magie noire comme la gueuserie des courtisans; ils n'ont jamais un sou, et font tous les voyages, toutes les campagnes, suivent toutes les modes, sont de tous les bals, de toutes les courses de bague, de toutes les loteries, et vont toujours, quoiqu'ils soient abîmés : j'oubliois le jeu qui est un bel article : leurs terres diminuent, il n'importe, ils vont toujours. Quand il faudra aller au-

(1) Maison de plaisance des Évêques d'Évreux.

devant de M. de Vendôme (2), on ira, on fera de la dépense; faut-il faire une libéralité? faut-il refuser un présent? faut-il courir au passage de M. de Louvois? faut-il courir sur la côte? faut-il ressusciter à Grignan l'ancienne souveraineté des Adhémars? faut-il avoir une musique? a-t-on envie de quelque tableau? on entreprend et l'on fait tout. Mon enfant, je mets tout cela au nombre de certaines choses que je ne comprends point du tout: mais comme je m'intéresse beaucoup à celle-ci, j'en suis fort occupée, et je m'y trouve plus sensible qu'à mes propres affaires; c'est une vérité; mais n'appuyons point dans nos lettres sur ces sortes de méditations, on ne les trouve que trop dans ces bois, et la nuit quand on se réveille. Je vois que vous ne songez dans vos lettres qu'à me divertir: il faut suivre votre exemple: vous retourniez donc à votre vomissement en finissant votre dernière; vraiment, je n'ai jamais vu un si vilain chapitre traité si plaisamment. La vilaine bête! mais de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres, et de venir de quinze lieues loin rendre tripes et boyaux en votre

(2) M. de Vendôme étoit attendu en Provence pour y commander.

présence ? Vous avez bien le don cette année d'attirer les visites ; on ne pouvoit pas se défier de celle-là ; elle me fait un peu souvenir de ma Madame de la Hamélinière (3), dont je ne connoissois pas le visage. Vous aurez celui du petit Coulanges, vous aurez vu *ce petit chien de visage-là quelque part :* au travers de sa gaieté, vous lui trouverez de grands chagrins ; mais ils ne tiennent pas contre son tempérament. Je suis bien fâchée que le vôtre ne soit pas rétabli ; ce n'est point être guérie que d'avoir toujours l'humeur qui vous faisoit mal à la poitrine ; quand elle voudra, elle reprendra ce chemin : elle est dans vos jambes, vous avez des douleurs, des inquiétudes, elles sont enflées les soirs : j'admire votre patience de souffrir ces douloureuses incommodités, sans y chercher du remède ; j'avoue ma foiblesse, et combien je m'accommode peu des moindres maux : si j'étois en votre place, j'aurois obéi ponctuellement à la Rouvière ; j'essaierois mille petits remèdes inutiles pour en trouver un bon ; et mon impatience, et mon peu de vertu me feroient une occupation continuelle de l'espérance d'une guérison.

Madame la Princesse de Tarente est char-

(3) Voyez *Tome V, page* 424.

mée de votre souvenir; elle trouva hier fort plaisant le récit que vous faites du bon usage de l'eau de la Reine de Hongrie pour la piqûre de M. de Grignan, et comme en françois vous appelez *la goutte* ce que les médecins appèlent poliment *arthritis :* il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Elle me conta qu'en Danemarck il y avoit un Prince Allemand qui s'enfonça une épingle dans le côté, mais c'étoit dans une étrange occasion qu'il avoit rencontré cette épingle: il n'en souffla pas, et deux mois après la gangrene s'y mit; il fallut faire des incisions: je voulois qu'elle nous le fît mourir tout d'un train. Mais enfin, si M. de Grignan s'étoit blessé de la même manière, voyez ce que diroit Pauline de votre jalousie. Mon fils est toujours à Rennes, faisant des merveilles auprès de *Sylvie ;* c'est le nom de Baptême de la Tonquedette: je n'ai jamais vu un garçon si malheureux en fricassée; vous avez vu que la dernière dont il vous a parlé n'étoit point *dans de la neige.* Madame de Lavardin, Madame de la Fayette, et Madame de Coulanges m'assurent fort que nous trouverons cet hiver quelque moyen de le tirer de la place où il est, dont le dégoût seroit insupportable, si M. de la Trousse répandoit froi-

dement dans le monde le dessein qu'il a pour M. de Bouligueux (4). Je vous avoue que j'ai pensé aussi méchamment que vous au goût qu'il trouveroit à donner ce coup mortel à son petit subalterne (5) : nous avons le malheur de lui déplaire, et de n'avoir jamais eu nulle part à son amitié : la vôtre, ma très-chère, me consolera de tout. J'espère, que vous me la conserverez quasi aussi-bien que M. de Grignan conserve ses perdreaux; c'est une plaisante vision que de lui voir défendre à ses chasseurs de sortir, quand il a le plus de monde à sa table; c'est signe que le reste est fort bon. Madame de Vins m'a écrit une grande lettre toute pleine de bonne amitié et de conversation, comme si nous étions à Livry ou dans votre chambre à Paris; elle me conte qu'elle a entendu blâmer M. de Grignan sur l'affaire de ce pauvre Maillanes, comme s'il l'avoit abandonné; elle se garde bien de le condamner sans l'entendre, et moi aussi. Les fautes que peut faire M. de Grignan dans le cours de sa vie ne seront jamais que contre lui et sa famille, et nullement contre ses amis. Le Saint Évê-

(4) Voyez la Lettre du 31 Juillet, *page* 49.

(5) M. de Sévigné étoit Sous-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes-Dauphins, dont M. de la Trousse étoit Capitaine-Lieutenant.

que de Pamiers (6) est mort ; voilà l'affaire de la régalc finie, et voilà encore un nom bien chaud à prendre : mais puisque nous nous sommes accoutumés à M. d'Alet (7), nous souffrirons M. de Pamiers, et puis M. d'Angers (8) ; et puis nous n'aurons plus rien à craindre. Ces cinq (*Évêques*) à qui l'on vouloit faire le procès, seront devant le grand juge qui les aura traités avec plus de bonté qu'on n'a fait en ce monde-ci. Je veux un peu parler à Mesdemoisclles de Grignan : Vraiment, Mesdemoiselles, cela est fort honnête de vous jeter dans le verd et le bleu aussitôt que vous apprenez la mort de notre pauvre cousine (9) ; j'en ai bien mieux usé, j'ai porté un petit deuil à Rennes ; je n'avois point de bel habit de couleur ; et ce petit deuil qui m'a été d'une commodité nonpareille, a fait voir à toute la Bretagne mon naturel. Adieu, mes belles ; j'ai, en vérité, bien envie de vous embrasser ; si vous conservez un peu d'amitié pour moi, je vous assure que ce n'est pas en pure perte. Pour mon cher Comte, je l'embrasse et m'afflige avec lui de

(6) François-Étienne de Caulet, mort le 7 Août 1680.

(7) Nicolas Pavillon, mort le 8 Décembre 1677.

(8) Henri-Arnauld mourut dans un âge fort avancé le 8 Juin 1690.

(9) Madame de Rarei.

cette maudite épingle : nos pauvres machines sont sujettes à bien des misères.

LETTRE DXXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 25 Août 1680.

N'ALLEZ pas vous imaginer que l'écriture me fasse mal, ni vous en venger en écrivant aussi; laissez continuer la bonne Pythie et reposez-vous. Pour moi, je ne me laisse point accabler, je commence par ma Provence; je cause avec ma chère fille, cela me console et me plaît, le reste va comme il peut : *pagalei, pago il mondo*. Il y a long-tems que je n'écris plus à mon fils, et de long-tems je ne lui écrirai; je l'attends ce soir; il a toujours été à Rennes; nous parlerons ensemble de toutes ses affaires, et je vous manderai où nous en sommes; vous parlez sur cela comme une personne qui s'y intéresse. M. de la Trousse auroit pu nous tirer, avec un peu d'amitié et de conduite, de l'embarras où nous sommes; il falloit parler avec nous, et se taire avec les autres. Il n'a pas tenu à Corbinelli que M. de la Trousse n'ait fait de mon fils ce qu'il veut faire de Bouligneux; mais Corbinelli n'a trouvé que

des épines et des improbations : il n'a pas le don de donner des sentimens, non plus que d'en ôter ; il n'a jamais essayé de détourner le cours des esprits qui courent à vous aimer, *non mi toccar :* il est trop habile pour n'avoir pas connu que c'est une chose impossible, il est bien loin d'improuver les traces que vous avez faites dans mon cerveau.

Je ne vous réponds point sur les hérésies dont vous m'accusez : j'ai un tableau de la Sainte Vierge sur mon autel, un crucifix, et mon écriteau (1) ; je n'en veux pas davantage, et je crois tout simplement et en un mot que l'ordre est la volonté de Dieu : quand les choses vont comme elles doivent aller, c'est sa volonté, je ne connois point d'autre ordre: quand elles sont surprenantes et extraordinaires, c'est sa volonté : quand ses ouvrages sont beaux et parfaits, et quand ils sont monstrueux et horribles, tout est dans cette volonté, l'un n'est donc pas moins que l'autre dans l'ordre de sa Providence. M. de la Garde vous dira le reste.

Madame de Vins me mande, comme à vous, qu'elle a gagné son procès ; et l'Abbé de Pontcarré me disoit positivement que Madame de Lesdiguières l'avoit gagné aussi :

(1) Voyez la Lettre du 4 Août, *page* 58.

voilà qui est bien heureux. M. et Madame de Chaulnes le seront beaucoup s'ils perdent une mère qui ne les aime point, et qui leur laisse vingt mille écus de rente : ils s'en vont à Paris. Je suis persuadée que vous aurez la visite de vos Prélats, et que vous serez au nombre des plaisirs qu'ils veulent accorder avec leur gloire. Vous ne verrez rien à votre destinée, que lorsque votre famille sera toute ensemble. Personne ne sent mieux que moi les unions de l'absence ; l'usage des pensées et de l'écriture me sert au besoin ; mais cependant, ma fille, je vous avoue grossièrement que j'ai une très-sensible envie de vous voir et de vous embrasser de tout mon cœur. Il y a bientôt un an que je vous ai quittée, et ce fut comme hier (2) que le petit Marquis fit une grande perte. Le loisir de la campagne fait des almanachs perpétuels, et des bouts de l'an de tous les jours considérables : je pense que ces deux-là le sont pour nous. Adieu, ma très-aimable enfant, reposez-vous toujours en m'écrivant, et ne négligez point une santé qui m'est si chère.

(2) Jour de la mort du Cardinal de Retz.

LETTRE DXXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 28 Août 1680.

OUI assurément, ma très-chère, je suis fort aise que vous alliez vous coucher : quelque amitié que j'aie pour vos lettres, vous savez que j'aime encore mieux votre repos et votre santé. Mon fils arriva un peu après que mes lettres furent parties; il amena M. de Rennes, un Marquis ami de M. de Lavardin, et un Abbé Charier, fils de notre bon ami de Lyon. Le Prélat n'a été qu'un jour ici; il est allé avec ce Marquis au Maine, où M. et Madame de Lavardin l'ont prié d'aller; l'Abbé nous est demeuré avec votre frère.

Ma fille, il y a des femmes qu'il faudroit assommer à frais communs ; entendez-vous bien ce que je vous dis-là ? oui, il faudroit les assommer : la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs défauts. Au reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne sait ce que c'est, mais je dis de la plus simple amitié, de charité

charité naturelle, d'humanité; enfin, ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la foiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les états; comptez combien il y en a dans ceux de Bretagne; nous y voyons le Clergé, la Noblesse et le Tiers: voilà justement ce que je veux dire; mettez un cadre à toutes ces belles peintures, et vous en ferez le portrait d'une Dame que je ne veux pas nommer; et plût à Dieu qu'elle fût seule dans le monde! Mais enfin, il y a des gens si malades, que ce sera un bonheur et un miracle si on n'est point obligé d'en venir aux extrêmités. On trouve de la consolation à se plaindre avec moi de ces sortes de malheurs; et, en vérité, j'y entre, et je les comprends, ce me semble, mieux que personne.

Mon fils m'a rendu compte d'une conversation qu'il eut avec M. de la Trousse, le croyant sur la parole de Brancas tout sucre et tout miel; mais les nuages couvrirent bientôt la surface de la terre; dès que mon fils commença à parler, le tems se brouilla, et de période en période on vint à demander pourquoi on s'étoit engagé dans

cette charge ? Cela m'a fait souvenir d'Hermione, quand elle demande à Oreste, après qu'il a tué Pyrrhus par son ordre, *qui te l'a dit?* Oreste à cette parole devint furieux. Je pense que votre petit frère auroit fait comme lui, si l'ange qui le garde ne l'avoit soutenu ; enfin, nous verrons. Il est certain que rien ne presse, pourvu qu'il ne répande point le bruit des desseins de la Trousse, qui ne sont quasi pas formés pour Bouligneux ; ce qu'il faudroit tâcher de faire, c'est d'avoir quelque vue pour la présenter à M. de Louvois, et sortir de cette place à la faveur d'un autre établissement, dont il seroit plus aisé de se défaire. Voilà ce que je puis vous dire de nos affaires : je souhaite bien passionnément que les vôtres se tournent d'une manière à faire que bientôt je puisse vous embrasser ; c'est là le but de toutes choses.

On me mande que la Reine est fort bien à la Cour, et qu'elle a eu tant de complaisance et tant de diligence dans ce voyage, allant voir toutes les fortifications, sans se plaindre du chaud ni de la fatigue, que cette conduite lui a attiré mille petites douceurs. Je ne sais si les autres ont aussi bien fait. Madame la Dauphine disoit l'autre jour, en admirant Pauline de *Polieucte* : *Eh bien, voilà la plus honnête femme du monde, qui n'aime point*

du tout son mari. Comment se porte le vôtre, que vous aimez et que j'aime aussi? Comment va l'épingle? Ne m'embrasse-t-il encore aujourd'hui que de la main gauche? Pour moi, je me sers de mes deux bras, mais légèrement, de peur de le blesser. Adieu, ma très-chère et très-aimable : vos lettres nous ont servi d'un grand amusement. Nous remettons votre nom dans son air natal; croyez, ma fille, qu'il est célébré partout où je suis : il vole, il vole jusqu'au bout du monde, puisqu'il est en ce pays.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

J'ai trouvé ici une de vos lettres, ma petite sœur, et j'ai vu en même tems celle que vous avez écrite à ma mère; j'en ai pensé mourir de rire, malgré les terreurs dont j'ai été frappé deux ou trois jours; elles commencent un peu à se dissiper, et j'espère que si ma maladie n'a pas un beau nom en grec, elle pourra au moins se nommer en françois, sans faire rougir personne. L'épingle de M. de Grignan, et la tendresse avec laquelle vous lui avez fait crier les hauts cris pendant deux nuits, et le beau nom d'*arthritis*, dont on a baptisé une goutte fort ordinaire, tout cela nous a paru digne d'un cadre : mais que dites-vous de la peinture que ma mère vous fait

des femmes qu'il faudroit étouffer entre deux matelas ? Elle est vraiment d'après nature, et nous espérons aussi qu'elle aura son cadre. L'étoile de M. d'Évreux l'a défait de son vieux prédécesseur ; celle du Chevalier devient de jour en jour plus favorable : je commencerois à trembler si l'un des deux vous avoit épousée ; mais celle de M. de Grignan me rassure ; je crois pouvoir y résister quelque tems ; et quoiqu'on dise que le bien arrive d'ordinaire avec la goutte, comme il ne s'agit encore que de l'*arthritis*, cela me met l'esprit en repos. Je vous remercie du sérieux intérêt que vous prenez à mes affaires, elles sont dans une situation bien dangereuse ; la Providence en disposera. Adieu, ma belle petite sœur, je vous embrasse, et M. de Grignan aussi. Je me porte fort bien au moins.

LETTRE DXXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, Dimanche premier Septembre 1680.

Vous avez soin de votre santé, ma belle, c'est assez pour me donner du repos. Je remercie Montgobert de l'attention qu'elle a de m'en dire des nouvelles ; elle me témoigne de l'amitié par cette exactitude, et elle pa-

roît bien persuadée de la tendresse que j'ai pour vous. Son commerce me plaît, et m'est entièrement nécessaire; elle gagneroit beaucoup que vous vissiez ce qu'elle me dit si naturellement, et encore plus si vous saviez comme moi dans quelles inquiétudes elle étoit de votre maladie de l'année passée : Dieu tournera tout cela comme il lui plaira dans votre esprit. Je trouve que vous êtes bien obligée à Madame de Vaudemont de son souvenir tendre et appliqué ; mais il faut avoir autant de foi qu'elle en a, pour se disposer, ainsi qu'elle a fait, à vous faire recevoir cette bénédiction : cela me paroît comme la poudre de sympathie : elle a traité son ame, et c'est vous qui devez être guérie; si elle avoit fait un sacrilége, vous en seriez plus malade; je souhaite extrêmement, pour le bien de son ame et pour celui de votre corps, que votre santé justifie la pureté de sa conscience. Je ne trouve guère de remède plus difficile que celui-là ; nous n'en avions point encore vu où la foi, l'espérance et la charité fissent le corps de la médecine. Je voudrois bien pouvoir user de cette recette ; je vous assure que ce ne seroit point pour guérir mes mains, je crois qu'elles le sont ; et si elles ne l'étoient point, je m'en apperçois si peu, que c'est de ce mal qu'il faudroit dire

que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Belle comparaison, ma fille, de vos maux avec les miens! Je vous ai parlé de ceux de mon fils, ils peuvent devenir étranges; il croit cependant qu'il est hors d'affaire; il mange et dort toujours très-bien; il se persuade fort aisément, et peut-être fort témérairement que tout cela n'est rien.

M. du Plessis, et la fille de M. de Launaie jouent souvent à l'hombre avec mon fils. Nous avons bien des ouvriers, cela nous occupe; et tant que le petit été qui nous est revenu durera, nous ne serons pas à plaindre. Quand nous voulons lire, M. du Plessis y tient aussi bien sa place qu'à l'hombre; il a bien de l'esprit, et entend fort finement tout ce qui est bon. Nous avons trouvé un ami qui pourra nous estimer les terres que Madame d'Acigné nous offre, et nous tirer de toutes nos affaires avec celui que Madame d'Acigné nommera de son côté: si nous réussissons, nous n'aurons pas perdu notre voyage. Cet ami est le fils de M. Charier de Lyon, que nous connoissons; il a une Abbaye en Basse-Bretagne; et voilà comme les choses se trouvent par hasard dans une visite, lorsqu'on y pense le moins.

Seroit-il possible que M. de Vendôme ne vînt point encore cette année? Le bien qui

vous en reviendroit est si peu comparable à la dépense que vous faites, dès que vous repassez la Durance, que je pense qu'il vaudroit autant que cela fût fini : j'espère que la Providence tournera votre destinée d'une autre manière ; vous avez fort bien répondu à M. de Coulanges; c'est un plaisant homme de vouloir tant regarder dans l'avenir des autres, après avoir si peu vu dans le sien. J'ai envie que vous l'ayez ; il vous réjouira le cœur, quoique souvent le sien soit affligé. Brancas s'en va à Lyon voir Madame de Coulanges ; il s'est imaginé qu'il avoit affaire à Avignon ; il vous verra. Il est de mon idée sur la perfection de l'amour; je n'en ai jamais vu de meilleur, et d'autant plus qu'il n'est combattu d'aucun scrupule : car enfin, Brancas a mis Dieu de cette confidence, et veut avoir tous les samedis de quoi l'entretenir : il reçoit tous les dimanches la bénédiction, avec foi, espérance et charité, pour Madame de Coulanges. Vous le verrez à Grignan, rêver à elle: il n'y a qu'à savoir donner le tour à ces attachemens les plus sensibles. Vous me direz que le corps n'y a point de part, ah ! je le crois : mais il n'est question que du cœur, et le sien est entièrement occupé : vous me diriez encore que je fais le procès à bien d'autres, je l'avoue ; mais ils

sont au moins persuadés de leurs égaremens; et lui, il se baigne dans la confiance. Ma fille, ne lui faites point la guerre trop ouvertement sur tout ceci; les vérités sont amères, nous n'aimons pas à être découverts. Il me semble que nous serions quelquefois tentés de lui dire, comme le Comte de Gramont disoit à Langlée : *Vous croyez parler au Roi.* Nous dirions volontiers aussi, quand Brancas veut tromper : *Vous croyez parler à Dieu.* Vraiment je suis folle, voyez un peu où je me jette.

J'ai fait mes complimens aux héritiers de ce bon homme Évreux. On dit en ce pays que le jeune aspire encore à Marseille; est-il possible qu'il ne soit pas content, et que pouvant accorder la résidence avec la Cour, c'est-à-dire, la gloire et les plaisirs, il aime mieux se rendre le Dom courier de Marseille à Paris, comme son prédécesseur ? Si l'Évêché vaut mieux, il le dépenseroit par les chemins; enfin, chacun a sa manière de penser. Ce que je sais en général du Clergé, c'est qu'ils ont beaucoup paru cette année, et qu'ils ont traité le Pape, comme M. *de Rome*, fort familièrement. Cette guerre est encore meilleure que les autres; et les Évêques, qui se disoient autant de vérités que d'injures, comme vous dites, valoient bien les cordons

bleus

bleus qui se battoient. Vous savez tous ceux qui sont tombés malades en revenant du voyage. MADEMOISELLE est bien étonnée d'avoir la fièvre tierce. La Troche me mande toujours de bons petits détails ; c'est son fils qui garde M. le Dauphin. Nous aurions entendu de notre Abbaye (*de Livry*) les triomphes, les fanfares et la musique de Chelles, au sacre de l'Abbesse. On dit que *la belle beauté* (1) a pensé être empoisonnée, et que cela va droit à demander des gardes; elle est toujours languissante, mais si touchée de la grandeur, qu'il faut l'imaginer précisément le contraire de cette petite *violette* (2) qui se cachoit sous l'herbe, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être Duchesse : jamais il n'y en aura sur ce moule. Adieu, ma très-chère, j'admire de quoi je vous entretiens, c'est pour détourner mon imagination de votre santé, dont je me sens occupée, et dont je vous parlerois jusqu'à l'importunité : mais j'espère que Dieu vous redonnera cette santé; et si j'étois aussi sainte que Madame de Vaudemont, je l'en prierois incessamment.

(1) Madame de Fontanges.

(3) Sœur de Louise de la Miséricorde (*Madame de la Valière*).

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Il ne sera pas dit que l'on cachète une lettre à mon nez, sans que je vous donne quelque légère *signifiance*. Bon jour ou bon soir, ma petite sœur, selon l'heure que vous recevrez cette lettre. Nous passons ici notre tems tout doucement : c'est l'aversion que j'ai conçue avec beaucoup de raison contre *les dais*, qui me fait aimer la simplicité de la campagne et l'horreur de nos bois. Je passe souvent devant l'arbre où j'ai écrit : *ahi memoria !* jugez si mes rêveries sont agréables.

LETTRE DXXXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 Septembre 1680.

Il me semble que vous m'enviez d'avoir vu toute la famille de votre père Descartes à Rennes ; il est vrai que vous en étiez plus digne que moi : s'ils m'eussent prise pour une personne capable d'entendre leur philosophie, je n'aurois pas manqué de leur chanter : *point de saveur, de son, ni de lumière :* mais ne pouvant pas bien répondre à leur prose, je n'osai les attaquer par vos vers : je les dis à Nantes à l'Abbé de Bruc qui en

fut ravi, et les voulut par écrit. Il y avoit une nièce à Rennes, à qui l'on seroit fort aise de persuader qu'elle est la moitié d'un tout, dont on ne croit être que la moindre partie. Corbinelli eût été amoureux de tout cela, et du Jésuite (1) encore. Je vous ai conté tous ces fagots comme ceux des Rochers, et comme vous me contez quelquefois les vôtres; que pourrions-nous conter, si nous ne contions des fagots? Il est vrai qu'il y a *fagots et fagots*, et que les vôtres sont meilleurs que les miens.

Je ne croyois point que ce bon Évreux se fût cassé la tète; je pensois qu'il étoit mort de vieillesse. On peut dire de cette vie, comme de celle du père de Rodrigue:

En arrêter le cours,
Ce n'étoit que hâter la Parque de trois jours.

Cependant ces trois jours ont débredouillé le Chevalier; c'est le premier bien qu'il ait reçu, et la première mort qui lui ait été bonne. Le Roi chasse le malheur de toutes façons par ses bienfaits, les étoiles deviennent heureuses auprès de ce soleil: voici qui devient bien poétique; mais enfin disons en prose que vos frères sont bien placés, en attendant mieux.

(1) Voyez la Lettre du 14 Août, *page* 71.

Nous avons senti le bout de l'an de la maladie du bon Abbé : mais ce n'a pas été sans beaucoup de reconnoissance de tous les soins que vous aviez de lui; je la partage, et je sais ce qu'il y avoit sur mon compte. Votre petit frère franchement ne se porte pas trop bien; il est trop heureux d'être ici en repos; pour moi, je ne le crois point en sûreté : je crois que c'est une consolation pour lui de pouvoir se plaindre avec moi, et je suis fort aise aussi de pouvoir, au travers de mes gronderies, lui être bonne dans cette bizarre occasion. Vraiment, il auroit bien mieux valu être *fricassé dans de la neige* (2) que dans une sauce de si haut goût. Il me semble que vous ne voulez pas trouver cette aventure assez extraordinaire; et songez que la personne aimée, c'est-à-dire haïe, n'en est pas plus émue, ni plus embarrassée que si l'on se plaignoit d'un rhume du cerveau. Cela me paroît punissable, et je ne sais comme M. de la Reinie (3), qui entend si bien la police, n'a point donné ordre à ces sortes de trahisons.

J'espère, ma fille, que je serai informée du premier moment que vous verrez chan-

(2) Ninon de Lenclos avoit dit autrefois de M. de Sévigné, *qu'il étoit fricassé dans de la neige.*

(3) Lieutenant-Général de Police.

ger de forme à votre destinée ; je comprends que vous n'y voyez encore rien; mais cela peut se fixer en un instant. Je crois, ma très-chère Comtesse, que vous êtes persuadée que je ne souhaite pas moins que vous de vous recevoir et de vous embrasser; et si nous ne pouvons pas trouver l'invention d'anéantir l'air qui nous sépare, il faudra que tout simplement, comme du tems de nos pères, nous fassions beaucoup de pas chacune de notre côté; ils me seront bien doux, quand ce sera pour vous rencontrer. Tâchez de me raccommoder avec M. de Grignan; pour me confondre, il n'a qu'à se bien porter. Nous songeons tous les jours à lui dans ce mail, et avec quelle bonne grace il iroit en passe en deux coups et demi. Je prie mon petit Marquis de ne point négliger ce jeu, ni tout ce qui sert à être aimable : il n'y a pas trop de tout; je l'embrasse, et je baise la belle Pauline; je n'ai garde d'oublier Mesdemoiselles de Grignan : mais vous, ma fille, il me semble que je ne vous dis rien; je vous conseille pourtant de prendre pour vous tout ce que vous pourrez imaginer de meilleur.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je voudrois bien vous dire quelque chose qui pût répondre au style de cette lettre ; mais cela m'est impossible par plusieurs raisons : je suis de plus en fort méchante humeur ; ma mère vous en touche un petit mot en passant. Je ne vois que M. de la Reinie qui puisse me faire justice de la trahison qu'on m'a faite : si j'y avois contribué, je me condamnerois ; mais qui croiroit qu'une personne qu'on voit assise chez la Reine, traiteroit son homme comme elle m'a traitée, et qu'elle offriroit pour toute consolation des remèdes aussi bizarres que ceux qu'elle me propose ? Je croyois que mon dégoût pour sa figure, joint à la froideur de mon procédé, me sauveroit ; mais malheureusement mon naturel n'a été que trop bon, et j'ai confondu d'une manière bien cruelle les mauvais bruits qui couroient de moi. Avouez, ma belle petite sœur, que voilà un beau détail ; mais le moyen de parler d'autre chose que de ce qui touche si sensiblement ? Je ne vous embrasse point, je vous baise encore moins ; ce n'est pas que peut-être je me porte fort bien ; mais peut-être aussi je me porte fort mal ; l'alternative est fâcheuse, et *peut-être* est gaillarde, com-

me disoit notre ami. Je suis très-humble serviteur de M. de Grignan.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur rempli d'iniquité (4).

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que peut-on dire à un aveu si sincère? En vérité, je suis fort effrayée de ce *peut-être* sur lequel nous vivons. La Providence sait bien ce qui en arrivera. Adieu, ma très-chère et très-bonne.

(4) Voyez la scène VI[e]. de l'acte III[e]. du *Tartuffe*.

LETTRE DXXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 8 Septembre 1680.

C'EST me renouveller les douleurs de l'éloignement, que de me faire appercevoir les travers de mes inquiétudes. Vous souvient-il des raisonnemens que nous faisions sur la perte de Charleroi, lorsqu'il y avoit plus de quinze jours que Montal étoit entré dans cette place qu'il avoit secourue? J'ai eu des craintes aussi bien fondées pour vos meubles, qui étoient sous vos yeux, j'en suis fort aise; le jour viendra, je l'espère,

que nos discours seront un peu plus justes: on tire de si loin, qu'il est impossible de tirer droit. J'attends avec une grande impatience cette décision qui doit faire honneur à toutes vos prophéties. Votre petit frère cherchera a se marier ailleurs, nous avons eu de grandes terreurs; Dieu merci, elles sont devenues paniques, et il en sera quitte pour de petits anodins: ce n'étoit rien que ce qu'il avoit; ce n'étoit qu'un peu de gale, qui étoit le reste de la chaleur de quelques médecines un peu vigoureuses qu'il avoit prises à Paris; en vérité c'est une grande joie que d'être sorti de cette peine. Vous avez quitté vos bains, ma fille: c'est une chose admirable que le soulagement sûr que vous en recevez pour vos coliques, sans que votre poitrine y trouve rien à redire. Je suis ravie quand je vous vois reprendre le fil de votre repos, et vous bien restaurer; car le bain affoiblit un peu. Montgobert me fait toujours un fort grand plaisir, en me parlant sincèrement et en détail de votre santé: elle m'en paroît si aise, et je la reconnois si bien là-dessus, qu'en vérité j'ai peine à croire que ce vers de Corneille lui soit bien appliqué:

> Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir?

Elle n'est point démonstrative; je croirois.

plutôt qu'elle pourroit dire : *qu'importe de mon humeur, de mon chagrin, de ma jalousie, si mon cœur fait son devoir?* J'ai reçu deux de ses lettres à la fois, elle me devoit la suite du bain : elle me conte les folles lettres que vous écrivîtes tous, l'autre jour, à M. de Coulanges : cela étoit plaisant : elle me dit aussi les infinités de trains qui vous arrivent de tous côtés; il n'y a pas moyen d'imaginer que tout cela puisse coucher sous un même toît; je crois que vous y aurez encore un supplément de trois beaux-frères : le Chevalier m'écrit d'une manière à me le persuader. C'est une plaisante solitude que la vôtre; la nôtre commence à se gâter, mon fils réveille tout; cette bonne Princesse fait ses galeries de Vitré ici, et vous jugez bien que nous lui rendons plus chaud que braise : elle joue à l'hombre avec mon fils et M. du Plessis; et pour m'amuser, elle me fagotte un reversi; cela fait une société. Cependant pour entretenir l'air de la solitude, au moins par le nom, j'ai fait dresser une allée aussi longue que la grande, qui s'appelle *la solitaire* : elle est si belle, si bien plantée, que mon fils devroit baiser les pas que j'y fais tous les jours; mais comme elle contient douze cents pas, et que ce se-

roit un exercice un peu violent avec un sang aussi échauffé que le sien, je lui fais crédit de cette reconnoissance. Je me suis servie de votre nom pour obliger la Princesse à ne plus assassiner de reproches sa pauvre fille de trois cents lieues loin; à force de lui parler du bonheur de cette personne, et de lui demander ce qu'elle vouloit donc, j'ai si bien fait, qu'elle lui écrit des douceurs et des bontés, et qu'elle les trouve même dans son cœur; car la grandeur et les richesses sont jointes au mérite personnel de son mari : je lui ai conseillé de l'aller voir l'année qui vient, et enfin j'ai fait des merveilles. Elle vous dit mille et mille douceurs, et trouve que nous faisons toutes deux parfaitement bien de nous aimer. J'ai tout dit sur la visite de Brancas à Madame de Coulanges : n'ayez pas peur qu'il la fasse, comme celle qui nous fit à Livry; sa rêverie ne le porte point à se faire du mal; il s'imaginera bien plutôt étant à Lyon, qu'il est à Avignon, et oubliera d'y aller. J'ai aussi répondu par avance à l'article de M. de Pamiers (1). Nos pensées se croisent souvent. Ce pauvre Sanguin est mort; c'étoit un bon et honnête homme, sa famille est désolée;

(1) Voyez la Lettre du 21 Août, *page* 84.

voilà une place de cordon-bleu : si cette charge (2) n'alloit pas à son fils, plût à Dieu que M. de Grignan pût l'avoir! il seroit bien propre à lui conserver le grand air qu'elle a toujours eu, c'est la meilleure place pour subsister qu'il est possible. Vous ne sauriez m'empêcher de rêver à tout cela dans ma *solitaire ;* elle donne d'un côté dans une grande place au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *cloître ;* et de l'autre, dans le labyrinthe ; elle est la plus belle de mes allées, ou du moins la plus nouvelle : c'est donc là où je vous donne cette belle charge ; sérieusement songez-y, et voyez si, avec l'étoffe que vous avez, vous ne pourriez point placer cet aîné, qui feroit si bien les honneurs de la maison. Je jette cette pensée dans cette lettre; le port même n'en sera pas augmenté : c'est la seule place où l'on peut rétablir ses affaires en mangeant aussi bien que le Roi. Je ne vous parlerai point du tout de M. de Vendôme, il viendra ou il ne viendra pas : vous m'apprendrez ce que la destinée a réglé là-dessus.

(2) La charge de premier Maître-d'hôtel du Roi, que M. de Sanguin avoit achetée de M. le Maréchal de Bellefond, et qui, après avoir passé successivement à MM. de Sanguin, Marquis de Livry, ses fils et ses petits-fils, est actuellement exercée par M. le Marquis de Livry son arrière-petit-fils.

Il me semble que vous ne vous attendiez pas au souvenir de cette belle Reine de Portugal (3); ce n'est pas du moins le vôtre qui l'a réveillée. Corbinelli ma mandé la joie qu'il avoit eue de recevoir une lettre de vous à l'occasion de *cette Majesté.* Vous l'assurez, dit-il, que, malgré vos silences, *votre père commun* (4), et votre mère, j'ai pensé dire, *peu commune*, font une liaison entre vous et lui : il est ravi que la Reine de Portugal lui ait attiré l'honneur de votre souvenir. Il nous écrit ici des lettres trop plaisantes; il est content de mon fils parce qu'il est entré dans son affaire : il nous en conte les suites d'une fort plaisante manière. M. de Montespan est devenu son protecteur : il ne parle que de mettre deux mille pistoles de dédit pour celui qui se révoltera contre les arbitres, et de cent mille francs pour pousser l'affaire, s'il faut la plaider : voilà un style qui nous est inconnu, et qui se ressent beaucoup de cet air de la Garonne. Il y a deux arbitres d'épée, Montespan et Montluc (5), et deux de robe, de Harlay, et Sainte-Foi, dont le nom, disoit Madame Cornuel, est

(3) Marie-Françoise-Élisabeth, fille puînée de Charles-Amédée de Savoie, Duc de Nemours, Reine de Portugal.

(4) Descartes.

(5) Il n'y en avoit qu'un d'épée; Montluc étoit de robe.

comme celui des Blancs-Manteaux qui sont habillés de noir. Tout cela échauffe notre ami, et son esprit en a retrouvé toute sa vivacité; de sorte que ces lettres font mourir de rire. Adieu, ma très-chère enfant : la lettre où vous m'apprendrez les décisions que je désire, me donnera une autre sorte de joie bien plus sensible. Je laisse la plume à votre petit frère, qui va, sans doute, commencer par vous dire :

Après les fureurs de la guerre,
Chantons, chantons les douceurs de la paix.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai, ma belle petite sœur, que ma joie est parfaite; mais ma mère commence à être fâchée de ce qu'elle n'aura point occasion de me témoigner sa reconnoissance pour le soin que j'eus d'elle, il y a cinq ans; je lui en fais crédit du meilleur de mon cœur. Elle se trouve assez bien de moi, à ce qu'elle me dit : pour moi, je suis ravi d'être avec elle, et cette joie toute seule suffiroit pour me rafraîchir le sang. Adieu, ma belle petite sœur : il entre un gros M. de Vitré, qui fait que je vous quitte à la hâte, pour recevoir bien sérieusement son ennuyeuse visite.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je salue en tout respect, et pourtant avec beaucoup de tendresse, M. l'Archevêque (*d'Arles*); Dieu vous le conserve, écoutez-le bien pendant que vous l'avez. Mesdemoiselles de Grignan ne seront point oubliées, ni la belle *Paulinette*, ni mon cher petit Marquis. Ah ! justement il faut l'Abbé de Lanion à la place de M. de Pamiers, n'en êtes-vous pas contente ?

LETTRE DXXXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 Septembre 1680.

Je n'eusse jamais cru qu'une lettre qui m'apprend que vous viendrez cet hiver à Paris, et que je vous y verrai, pût me faire pleurer; c'est pourtant l'effet qu'a produit la joie de cette assurance, jointe à la beauté des sentimens de cette sage et sainte fille (1); non, ce n'est pas toujours de tristesse que l'on pleure; il entre bien des sortes de sentimens dans la composition des larmes. Vous vous êtes souvent moquée de moi, en me voyant émue de la beauté de certains sentimens,

(1) Voyez la Lettre du 18 Août, *page* 72.

où je ne prenois nul intérêt : il m'est impossible de n'en être pas touchée : jugez donc ce que je suis pour le discours si tendre et si sage de Mademoiselle de Grignan ; quelle résolution ! quel courage ! il me semble qu'on peut compter sur ce qu'elle dit : il y a longtems qu'elle médite sur cette déclaration ; elle pense ferme, comme vous disiez ; ce qu'elle a résolu, est immanquable : vos prophéties sont bonnes ; je ne savois où vous preniez de si grandes assurances. Vous voilà donc décidée, ma chère fille, par la plus grande affaire et la plus avantageuse qui pût arriver à votre maison : c'est un coup de partie, et c'est dans ces occasions qu'il faut faire un voyage *in ogni modo*. Dites-moi bien cette suite, et tous vos desseins, afin que je tâche d'y conformer les miens.

Je ne savois point du tout la manière dont étoit mort ce vieux Évreux ; c'est une chose effroyable : vous avez raison de dire que j'en serai frappée. Vraiment, ma fille, je le suis, et je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bon homme d'une manière extraordinaire, pour le conduire à être déchiré et massacré, et tiré enfin à quatre chevaux : voyez par combien de circonstances on voit la destinée s'opiniâtrer à vouloir premièrement qu'il se remette en équipage à quatre-vingt ans ; des

chevaux neufs, point de postillon, les avertissemens de tout le monde; point de nouvelles, il faut qu'il périsse, il faut qu'il soit déchiré, il faut que Messieurs de Grignan en profitent. Je trouve encore qu'on n'est point heureux à demi; voyez comme le Chevalier sera bien établi, et quel contre-coup pour sa maison et pour son nom.

Il y a du déchaînement au débordement des visites qu'on vous fait cette année; c'est comme par gageures: deux tables de douze couverts, chacune dans cette galerie; c'est moi qui en suis cause, en vous parlant de celles de M. de Chaulnes. Cela me paroît dans un tel excès, que quand vous me dites qu'on ne dépense rien à Grignan! ah! il est vrai, je ne manquerai pas de le croire. Nous savons bien ce que c'est que ces abîmes de toutes provisions; et le jeu, comment vous en tirez-vous? Je me représente toujours ces petites pluies qui mouillent fort bien. Ma fille, il y a des gens qui sont nés pour dépenser partout, comme il y en a qui se cassent la tête; il n'y a aucun lieu de repos pour eux, ni qui puisse les ressuyer: ils attirent le monde, la dépense, les plaisirs, comme l'ambre attire la paille. Il faut bien s'y résoudre, et monter dans le carrosse à quatre chevaux sans postillon: mais, Dieu merci,

mon

mon enfant, vous ne périrez point; et c'est à présent qu'on peut dire, un bon mariage paiera tout. Ne nous figurez point que cela puisse manquer après le pas qui est fait; laissez un peu reposer votre cœur et votre imagination dans la certitude d'une si grande affaire : pour moi, je vous le dis franchement, j'en suis transportée; mon père disoit qu'il aimoit Dieu quand il étoit bien-aise; il me semble que je suis sa fille. N'avez-vous pas vu le remue-ménage des Évêques? *Frelaquet* ne tâtera point de Marseille; c'est un Bourlemont, qui ne vous fera, ni chaud, ni froid : si vous me demandez où il *demeure*, je vous dirai que c'étoit l'année passée devant la Reine aux Carmélites. Croyez-vous que Dom Côme se brouille pour la régale à Pamiers? Et l'Abbé le Jay (2), ne sera-ce pas une belle lumière de l'Eglise? La Mousse me mande tout en colère qu'il gouvernera son Diocèse *en jouant*; tant il a de facilité dans l'esprit. On soupçonne Madame la Dauphine d'être grosse. La faveur de Madame de Maintenon est toujours au suprême. Le Roi n'est que des momens chez Madame de Montespan, et chez Madame de Fontanges qui est fort languissante. M. de Rennes qui a repassé par ici, en revenant de La-

(2) Nommé à l'Évêché de Cahors.

vardin, m'a conté qu'au sacre de Madame de Chelles (3), les tentures de la couronne, les pierreries au soleil du S. Sacrement, la musique exquise, les odeurs, et la quantité d'Évêques qui officioient, surprirent tellement une manière de provinciale qui étoit là, qu'elle s'écria tout haut : N'est-ce pas ici le Paradis? Ah, non, Madame, dit quelqu'un, il n'y a pas tant d'Évêques. Peut-être que vous mettrez ce petit conte avec celui que je fis malheureusement un soir dans votre petite chambre; il n'importe, il est tout chaud, il faut qu'il passe.

Je vous conjure de dire à M. l'Archevêque tout ce que vous jugerez à propos de mes sentimens, dont vous pourrez répondre. Je veux la même chose pour M. de Grignan, et pour sa fille céleste, et même pour la terrestre. J'embrasse les marmots : car il ne faut rien oublier. Montgobert me mandoit l'autre jour que Pauline lisoit auprès d'elle les Lettres de Voiture, et qu'elle les entendoit comme nous.

(3) Sœur de Madame de Fontanges.

LETTRE DXXXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 Septembre 1680.

QUE mon cœur vous a d'obligation ! et que vous l'avez mis à son aise, en lui donnant la liberté de vous espérer cet hiver ! J'ai relu bien des fois cette aimable lettre, que je souhaitois si tendrement ; et je disois, c'est mon enfant qui me parle, et qui m'assure qu'elle vient à Paris un peu après la Toussaint : c'est une douceur incroyable que de trouver dans sa poche une telle consolation. Vous m'étonnez du secret que fait cette fille toute sainte (1) à Madame du Janet, de ses belles et bonnes intentions : il est si naturel de parler de ce qu'on désire, et dont le cœur est plein, que c'est déjà se mortifier, que de garder le silence en cette occasion ; c'est son humeur d'en user ainsi ; elle en parle uniquement à son père, parce que c'est lui qui règle le tems d'un séjour, qu'elle seroit fâchée qui fût plus long. Elle veut bien s'ôter la douceur de communiquer ses desseins, ils n'en sont que plus affermis dans son cœur. Je ne vois point d'ici ce qu'est devenue toute

(1) Voyez la Lettre du 18 Août, *page* 72.

cette presse qui surmontoit votre château : il me semble que je vous avois laissée dans la rue des Orfèvres à la foire Saint-Germain sur les quatre à cinq heures du soir : mais enfin, il faut croire que puisque vous étiez sur votre petit lit, vous aviez trouvé le moyen de fendre la presse. Montgobert ne m'a point écrit, et vous me parlez fort légèrement de votre santé : il falloit me dire si vous vous guérissez des remèdes que vous avez faits ; et si cette maigreur sur votre maigreur ordinaire, ne vous laissera pas au moins comme vous étiez. C'est un malheur étrange que ce qui vous est bon pour un mal, vous en fasse un autre; cela modère les joies que l'on peut avoir d'ailleurs. Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement : vous savez comme je sais bien écouter, *grace à Dieu et la vôtre :* comme on dit en ce pays : j'ai perdu, à force de vous écouter, la grossière ignorance sur bien des choses : c'est un plaisir qui se fait sentir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'hombre et de reversi : le lendemain *altra scena.* M. de Montmoron arriva ; vous savez qu'il a bien de l'esprit; le Père Damaie qui n'est qu'à vingt lieues d'ici; mon fils, qui, comme vous savez encore,

dispute en perfection ; les lettres de Corbinelli, les voilà quatre ; et moi, je suis le but de tous leurs discours : ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout : mon fils soutenoit *votre père*, le Damaie le soutenoit aussi, et les lettres s'y joignoient ; mais ce n'est pas trop de trois contre Montmoron : il disoit que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui avoit passé par nos sens ; mon fils disoit que nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons* ; voilà grossièrement le sujet de l'histoire : cela se poussa fort loin et fort agréablement, ils me réjouissoient beaucoup. Si vous aviez pu vous mêler dans cette dispute par vos lettres, comme Corbinelli par les siennes, vous auriez fortifié le bon Sévigné. Au reste, il est toujours fort incommodé, quoiqu'il se croie en sûreté : je le crois aussi ; mais il est malade des remèdes, aussi-bien que vous ; il en a fait dont il n'avoit pas besoin ; ils ont agi sur son sang, et l'ont mis dans un tel mouvement, qu'il en est survenu de ces effroyables élevures, qui donnent du chagrin à ceux qui les ont, et à ceux qui les voient : mon fils est donc bien heureux d'avoir un peu de tems pour se reposer. J'admirois hier

comme il est aisé de nous consoler du jeu par quelque chose de meilleur ; et comme nous prenons patience aussi, quand nous dépensons, comme je disois à Rennes, notre pauvre bien en pièces de quatre sous. Mais, sans vouloir vous contrefaire, car je hais les mauvaises copies des meilleurs originaux, je vous dirai que mon âge et mon expérience me font souhaiter comme un besoin, de n'être pas toujours dissipée, et de remettre souvent des esprits dans ma pauvre tête : c'est en vérité, ce que je fais tous les jours, dans mon cabinet, ou dans ces bois. Il me semble que vous voulez savoir quelle étoit cette petite compagnie qui nous a fait jouer; c'étoit une assez jolie femme de Vitré, qui a couché ici trois nuits : elle aime à jouer, et nous avions rassemblé les Launaies, et nous ne cessions de jouer. Mademoiselle de Grignan emploie bien mieux son tems : qu'elle est heureuse ! en relisant plus exactement votre lettre, je vois qu'elle parle confidemment de ses desseins à Madame du Janet, et que c'est de la conversation qu'elle a eue avec M. de Grignan, qu'elle ne lui parle point : j'admire assez qu'on dise l'un sans l'autre : mais enfin, elle sent la douceur de parler avec cette bonne et sage personne, de ce qui la touche sensiblement. J'honore plus que ja-

mais les conduites de la Providence, quand je songe qu'elle me fait profiter des pas que vous allez faire; et je commence dès à présent à jouir de ce bonheur à venir. Je vous demande mille pardons; je trouve un petit livre de madrigaux (2), le plus joli du monde: il faut que je travaille cet hiver à les remettre bien avec vous. C'est un plaisir, ma belle, que de n'avoir point de mémoire: nous relisons Sarasin, et je suis aussi aise que la première fois: *de petites lettres*, tout de même; ce sont des lectures nouvelles, nous y en ajoutons encore selon nos fantaisies, sans beaucoup de règle, mais avec bien du plaisir: votre frère est d'un grand commerce sur ces sortes d'amusemens. J'ai voulu tâter *des préjugés* (3) que je trouve admirables; et ce qui donne le prix à tout cela, ma très-aimable, c'est que toutes ces choses me conduisent droit à vous: c'est une grande douceur d'être assurée qu'on se retrouvera. Hélas! il y a un an que je ne fais que vous dire adieu, cela me fait mal. Je ne donne point au passé un si bon air que vous; au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette: j'en usois du moins ainsi jusqu'à

(2) Les madrigaux de la Sablière.

(3) Ouvrage de M. Nicole, intitulé: *Préjugés légitimes contre les Calvinistes.*

l'assurance de vous revoir : présentement je lui pardonne en faveur de l'avenir, puisque le voilà éclairé par l'espérance qui me rend contente de tout.

LETTRE DXXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 Septembre 1680.

J'ÉTOIS avant-hier chez la Princesse, à qui je dis ce que vous lui conseillez pour Paris : elle y est fort disposée, d'autant plus que la voilà dans un deuil épouvantable. Le père (1) de MADAME, qui est son beau-frère, est mort : un gros Allemand le dit à MADAME à peu près de cette sorte, sans aucune précaution. Voilà MADAME à crier, à pleurer, à faire un bruit étrange, on dit, à s'évanouir ; je n'en crois rien ; elle me paroît incapable de cette marque de foiblesse : c'est tout ce que pourra faire la mort, que de fixer tous ses esprits. Savez-vous bien que Langlade les a eus fixés d'une telle manière, que sa femme fut emportée de sa chambre, et lui mit sur la paille avec toute la contenance d'un mort ? Il passa un

(1) Charles-Louis, Comte Palatin du Rhin, Électeur de l'Empire, mort le 7 Septembre 1680.

médecin

médecin par pur hasard ; la scène est en Poitou : ce médecin voulut le voir, tout de même que celui dont vous me parlâtes au sujet de cette Dame qu'il ressuscita. Il observa ce pauvre corps, il y trouva encore quelque chaleur, il lui donna des remèdes dont on se moquoit, enfin il en vint à l'émétique, et l'on écrit à Madame de la Fayette qu'on est persuadé que Langlade en reviendra. Voilà une histoire qui ressemble fort à celle que vous savez. Ce seroit une perte pour Madame de la Fayette, qui trouve encore quelque douceur aux restes de ses amis.

On me mande qu'on parle de M. de Silleri pour Gouverneur de M. de Chartres, et de Madame de la Sablière pour Mesdemoiselles de Nantes et de Tours ; je n'en crois rien du tout : il seroit grossier de dire pourquoi, il y a trop de raisons. Je ne sais auquel des Courtisans la langue a fourché le premier : ils appellent tout bas Madame de Maintenon, Madame de *Maintenant* ; ce jeu de paroles n'est pas indigne du château que vous habitez. Cette Dame de Maintenon ou de *Maintenant* passe tous les soirs depuis huit jusqu'à dix avec Sa Majesté. M. de Chamarante la mène et la ramène à la face de l'univers. Je vois avec

grand plaisir les saintes dispositions croître dans votre fille, et son impatience s'accorde fort avec la mienne. Ne respectez-vous pas beaucoup cette créature ? n'est-ce pas un trésor de grace, une prédestinée ? On ne peut plus vivre avec elle comme avec une autre ; cette distinction du Ciel attire celle de la terre. Vous me manderez sans cesse vos desseins : je trouve que M. de Vendôme a grande peine à déclarer les siens.

J'admire votre amitié d'être si attentive au mal de MADEMOISELLE, et de ne vouloir pas que ceux qui sont nés en 1627 prennent la liberté d'être malades. Vous avez été plus en peine de cette Princesse que toute sa noble famille ; et son malheur est tel qu'il faut encore que ce soit moi qui vous en remercie. Je le fais aussi pour le soin que vous avez de penser à nous défaire de notre charge, *qui nous charge*. Quand nous parlons d'entrer dans une autre, c'est dans l'extrêmité, et en cas que nous soyons obligés d'en parler à M. de Louvois, parce qu'on ne croit point en ce pays-là qu'un homme puisse vivre, ni respirer, s'il n'y est engagé : mais le but de nos désirs seroit de nous débarrasser entièrement de cette glu, qui fait une contrainte et un engagement dont on voudroit être tiré, du moins pour quel-

que tems ; de sorte que si vous trouviez quelqu'un qui voulût effectivement d'une très-jolie charge, et dont la jeunesse s'accordât d'ici à quelques années avec le titre du subalterne, ce seroit la chose du monde la plus heureuse pour nous. Si vous êtes destinée, ma fille, à nous faire ce plaisir, vous pourrez vous vanter d'avoir donné à votre frère le plus sensible qu'il ait jamais eu. La pensée d'être abandonné de M. de la Trousse le fait sauter aux nues ; et la seule espérance de ce neveu de Brancas épanouira sa rate. Vous nous donnez l'exemple d'une philosophie admirable :

Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changemens vous trouvent résolue.

Voilà deux vers à retenir, et où la Providence devroit nous conduire bien naturellement. Si je ne suis dans cet état bienheureux, ce n'est pas faute de la méditer souvent, et d'observer toutes ses démarches, qui me confirment de plus en plus qu'elle est *regina del mondo*, et qu'elle se sert de nos opinions pour nous mener à ses fins éternelles. Nous répétons un peu nos vieilles leçons, le Père Damaie et moi ; nous sommes ravis de l'avoir : nous trouvons plaisant de voir aux Rochers le Père Prieur de Livry ;

il a fait vingt lieues pour nous voir : nous voulons que sa visite soit au moins de huit jours : il vous salue très-humblement : il a une grande idée de votre bel et bon esprit, et même de votre bonté ; il trouve que vous en avez toujours eu pour lui. Je lui fait dès aujourd'hui votre réponse ; car quand elle viendra, il y aura quinze jours qu'il sera retourné à sa cure. Cela donne une effroyable idée de son éloignement, et l'on a besoin de l'espérance qui nous dilate présentement le cœur, et nous fait toucher au doigt le tems que nous serons ensemble ; et vous ne voulez pas que j'aime la Providence ! Ce qu'il y a de bon, c'est de s'y soumettre quand elle en dispose d'une autre manière. Je ne croyois pas que le Cardinal d'Estrées fît le voyage de Rome, mais puisqu'il le fait, notre petit Coulanges fait assez bien d'aller avec lui : j'ai été de cet avis, sachant toutes les couleuvres qu'il avale à Paris : je crois qu'il n'en rompra pas le voyage de Grignan. Nous approuvons fort votre préparation pour cette bénédiction de la Flandre (2); elle est bien meilleure que celle des bons Prêtres de ce pays, à qui l'on répond toujours, quand on leur entend dire, *Domine non sum dignus*, comme vous fîtes si à propos

(1) Voyez la Lettre du premier Septembre, *page* 93.

aux Filles-Bleues, *ah, qu'il a raison!* Je m'en souviens comme de la plus plaisante chose du monde. Adieu, ma très-chère, n'oubliez pas que je vous aime avec une tendresse et une inclination si naturelle, que je ne suis pas plus moi-même que ces sentimens sont transformés en moi : je ne trouve point cette période bien nette, mais elle est assez vraie.

LETTRE DXXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 Septembre 1680.

Vous êtes si philosophe, ma très-chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de se réjouir avec vous ; vous anticipez sur nos espérances, et vous passez par-dessus la possession de ce qu'on désire, pour y voir la séparation : il faut ménager autrement les biens que la Providence nous prépare. Après vous avoir fait ce reproche, je veux vous avouer de bonne foi que je le mérite autant que vous, et qu'on ne peut être plus effrayée que je ne le suis de la rapidité du tems, ni plus sentir par avance les chagrins qui suivent ordinairement les plaisirs. Enfin, ma fille, c'est la vie toujours mêlée de biens et

de maux : quand on a ce qu'on désire, on est plus près de le perdre ; quand on en est loin, on songe qu'on se retrouvera ; il faut donc tâcher de prendre les choses comme Dieu les donne : pour moi, je veux sentir l'aimable espérance de vous voir sans aucun mêlange.

Vous êtes bien injuste, ma très-chère, dans le jugement que vous faites de vous ; vous dites que d'abord on vous croit assez aimable, et qu'en vous connoissant davantage on ne vous aime plus ; c'est précisément le contraire : d'abord on vous craint, vous avez un air assez dédaigneux, on n'espère point pouvoir être de vos amis ; mais quand on vous connoît, il est impossible qu'on ne s'attache entièrement à vous ; si quelqu'un paroît vous quitter, c'est parce qu'on vous aime, et qu'on est au désespoir de n'être pas aimé autant qu'on le voudroit : j'ai entendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on trouve dans votre amitié, et retomber sur le peu de mérite qui fait qu'on a pu conserver un tel bonheur ; ainsi chacun s'en prend à soi de ce léger refroidissement ; et comme il n'y a point de plainte, ni de sujet véritable, je crois qu'il n'y a qu'à causer ensemble avec quelque loisir pour se trouver bons amis. Vraiment, ma fille, vous

avez bien renchéri sur ce que je vous avois dit de Brancas; ce que vous en dites est la plus plaisante chose du monde et la plus vraie : c'est justement ce qu'il a toujours fait entre ses amis, il aime que le bien se communique, et il veut faire une liaison de Dieu avec Madame de Coulanges, et lui donner cette jolie femme pour amie, comme il l'a donnée au Cardinal d'Estrées; car il n'a jamais eu de patience qu'il n'en ait fait un de ses commensaux. Cette vision me frappe et me fait rire plus qu'une autre; car je le connois, et voilà son style. Il est vrai qu'autrefois il étoit furieux contre ses rivaux; mais il veut bien donner à son amie ce qui vient de son choix : il n'aime pas que ce soit elle qui choisisse. Vous vous souvenez des inquiétudes sur le sujet de Tréville. Enfin, je ne vois dans cette confusion de sentimens que beaucoup d'amitié sur un fonds d'inclination rebordé de passion. Si vous avez Brancas, n'allez pas lui conter tout ceci; escarmouchez seulement avec lui, selon que vous le verrez disposé.

J'ai envie de lire Térence; j'aimerai à voir les originaux dont les copies m'ont fait tant de plaisir. Mon fils me traduira la satyre contre les folles amours; il devroit la faire lui-même, ou du moins en profi-

ter : si l'état où il est ne le corrige pas, je ne sais ce qui pourra le faire. Nous lisons des livres de controverse : il y en a un (1) qui répond aux *Préjugés*, et auquel je voudrois que M. Arnauld eût répliqué; mais je crois qu'on le lui a défendu : on aime mieux laisser sans réponse un livre qui peut faire tort à la Religion, que d'en voir un qui pût justifier pleinement les Jansénistes des reproches qu'on leur fait : je vous en parlerai une autre fois. On m'avoit promis la harangue du Coadjuteur, je ne l'ai point eue; mon fils et bien d'autres m'ont dit qu'elle étoit admirable. Mais parlons un peu de votre santé; n'êtes-vous point effrayée de ces jambes froides et mortes ? Est-il possible que dans le pays des bains chauds vous trouviez le moyen de laisser périr vos pauvres jambes, que vous ne sentez que par des douleurs ? N'y a-t-il point de lavages qui puissent vous ramèner les esprits à ces parties comme abandonnées ? Trouve-t-on cette incommodité de peu de conséquence ? Le bain ne vous y a point fait de bien, faut-il en demeurer là ? Est-il possible qu'on puisse s'accommoder de gré à gré avec des maux si désagréables et si dangereux ? Vous

(1) C'est la *Défense de la réformation*, par le Ministre Claude, contre *les Préjugés légitimes* de Nicole.

me dites de me purger; ah! ma belle, il n'y a que deux jours que je pris une sotte bête de médecine, dont je commence à me remettre, car elle avoit ému une parfaite santé : je prends de cette eau de cerises, et plût à Dieu que l'on pût faire un commerce de santé, je vous donnerois beaucoup de la mienne sans m'incommoder! Bon jour, ma très-chère, je suis toute occupée de vous, de votre amitié, de votre santé, et du plaisir que j'aurai de vous embrasser bientôt. Je suis trop heureuse de l'espérer, et je ne veux point gâter cette joie par des noirceurs et des prévoyances ingrates envers Dieu.

Mon fils vouloit vous écrire, et vous mander qu'il traduira ce que vous lui ordonnez, et qu'il profitera de vos conseils. Il m'a fait voir ces petits ouvrages de La Fontaine; je ne sais comme je ne vous l'ai point mandé. Il est vrai que ceux qui ont vu cette belle beauté Prunier, ont peine à se persuader qu'elle vienne directement du troisième ciel; je pense qu'on auroit plus de peine que jamais à se l'imaginer. On dit que les visites ne se font plus que pour l'amour de Dieu; c'est le contraire du tems passé. Il vouloit causer avec vous, ce pauvre garçon; mais il est si abattu aujourd'hui qu'à peine peut-il parler.

LETTRE DXXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 25 Septembre 1680.

Vous ne songez, ma chère fille, qu'à m'ôter mes craintes sur l'état de votre santé; je crois même que vous vous cachez à Montgobert: je reçois tous ces ménagemens comme des marques de votre amitié; mais la mienne n'en est guère moins agitée; et ce qui augmente l'empressement que j'ai de vous voir, c'est pour ne point penser en aveugle sur des vérités qui me sont si sensibles. Mettez-vous à ma place, et vous trouverez que tous mes sentimens sont bien naturels. On me mande que le Chevalier se porte quasi bien; je crois que son voyage ne sera guère retardé. Parlons du vôtre; tâchez de ne point vous mettre dans le mauvais tems, et faites provision de forces pour un si long trajet: il me semble que vous ne vous trouvez point trop mal des voyages que vous faites. Madame la Princesse de Tarente, qui à propos vous fait mille et mille amitiés, dit et assure qu'elle ne se porte jamais si bien que quand elle fait le tour du monde: elle a été deux fois en Danemarck; n'est-ce pas ce qui s'appelle voyager? Je veux vous faire deux ou trois ques-

tions. Mademoiselle de Grignan a-t-elle envie de revoir Paris ? Se met-elle tout d'un coup où elle veut être? Est-ce Saint-Étienne ou les Carmélites qu'elle choisit (1)? Son zèle est-il mitigé ou à la rigueur? N'amenez-vous pas votre fils ? Je vous fais toutes ces questions agréablement dans mon loisir, et vous m'y répondrez dans le vôtre. Faites-moi conter par la Pythie toute la république qui va s'assembler à Grignan. Nous avons toujours un tems parfait; nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire; car les comédies de Corneille, les œuvres de Despréaux, celles de Sarasin, celles de Voiture, tout cela repasse devant moi sans m'ennuyer; au contraire, nous donnons quelquefois dans *les morales* de Plutarque, qui sont admirables, *les Préjugés*; les réponses des Ministres, un peu d'al coran si on vouloit; enfin, je ne sais quel pays nous ne battons pas; le peu de tems qui nous reste sera bientôt passé. Qu'il plaise à Dieu de vous donner de la santé, voilà tout ce que je désire et tout ce qui touche mon cœur. Mon fils vous dit mille

(1) Ce fut aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où des raisons de santé ne lui permirent pas de rester long-tems; mais quoiqu'elle ait été depuis dans le monde, elle y prit le parti du célibat et de la retraite, pour ne s'occuper que des exercices de la plus haute piété jusqu'au 19 Février 1735, jour de sa mort.

tendresses; vous êtes tous deux si vieux et si cassés, que je passe ma vie à vous garder. Faites bien tous nos complimens à toute la grande et bonne compagnie qui est autour de vous. Madame de Coulanges m'a écrit que vous reveniez à Paris, et qu'elle en étoit ravie. Sa lettre est fort jolie; elle attend Brancas: il faut se taire après ce que vous avez dit de cette liaison qu'il veut faire. Mademoiselle de Scudéri vient de m'envoyer deux petits tomes de conversations; il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman.

LETTRE DXL.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 Septembre 1680.

C'EST une république, c'est un monde que votre château; je n'y ai jamais vu cette foule. Montgobert me parle de quintille, je ne sais ce que c'est; mais quoique nous soyons dans une solitude en comparaison, nous ne laissons pas d'avoir fort souvent trois tables de jeu, un trictrac, un hombre, un reversi. Nous avons présentement Madame de Marbeuf, qui est bonne à tout; elle est commode et complaisante. La Princesse éclaire

ces bois, comme la nymphe Galatée; elle est en deuil de son beau-frère l'Électeur Palatin, il faudroit que toute l'Europe se portât fort bien, pour qu'elle ne fût pas sujette à perdre ses parens. Nous avons des gens de Vitré, que vous ne connoissez non plus que *la solitaire* (1); enfin, je ne sais comme tout cela va, mais je sais bien que je n'en souhaite pas davantage, et que je voudrois avoir plus de tems pour lire et pour me promener. La *solitaire* est justement où vous dites; mais elle est si droite et si bien plantée qu'elle vous surprendroit. Il est tems cependant que je prenne d'autres pensées. Quand je songe qu'au bout de mon voyage je vous retrouverai, cela me paroît si heureux que j'ai peur qu'il n'arrive quelque dérangement. La fièvre du Chevalier n'a-t-elle pas été la plus désobligeante du monde? J'ai senti le chagrin que vous en auriez. Il m'écrit qu'il sera bientôt en état de partir, et qu'il a été guéri, et M. d'Évreux aussi, par notre Anglois: son remède a fait des merveilles cette année; M. de Lesdiguières en a été guéri comme par miracle, et mille autres. Je mande au Chevalier que je me réjouis d'autant plus de sa santé, que je trouve ce voyage nécessaire pour lui. Je suis persuadée que tout se

(1) Voyez la Lettre du 8 Septembre, *page* 115.

rangera, aussi bien que vos compagnies de Grignan, qui me paroissent comme dans ce tour de jetons où l'on donne à un Roi neuf gardes de chaque côté; on fait sortir quatre gardes, il en a toujours neuf; on en fait entrer quatre, il en a toujours neuf. Vous voilà justement; tout est plein quand vous n'êtes que vous, tout est logé quand il y en a trois fois autant. Dieu conserve chez vous, ma chère enfant, cette grace de multiplication si nécessaire aux dépenses excessives et aux revenus bornés.

Je suis étonnée que vous ne sachiez encore rien de M. de Vendôme ni d'un Intendant; cela viendra tout d'un coup. Ce que je vous mandois de cet échange de la charge de votre frère, étoit une pensée de Madame de la Fayette, lorsque nous songions à nous tirer d'affaire par M. de Louvois; car il est certain que c'est toujours par quelque changement que l'on entre en propos avec ce Ministre; mais c'est l'extrémité que d'en venir là : il faut essayer premièrement de se défaire de la charge, et consulter nos amis.

J'espère que nous arriverons tous à Paris, où nous parlerons de toutes choses. Mettez-vous seulement en état de marcher sans incommodité : voilà ce que vous devez faire avez plus de soin qu'à l'ordinaire. Je ne sais

quand on dansera ce ballet; vraiment, ce sera une belle pièce; vous croyez bien que pour moi je dirai, ce n'est pas là un ballet comme celui où dansoit ma fille; il y avoit telle et telle : elle y faisoit un petit pas admirable sur le bord du théâtre, et là-dessus je conterai tout le ballet : mais vous-même, ma belle, je crois que, sans radoterie, vous pourrez dire qu'il ne fait point souvenir du vôtre, et qu'il y avoit quatre personnes avec feue MADAME, que des siècles entiers auront peine à remplacer, et pour la beauté, et pour la jeunesse, et pour la danse : ah! quelles bergères et quelles amazones! il me semble que tout le monde s'excuse de ce ballet : la Duchesse de Sully soutiendra l'honneur de la danse, mais non de la cadence; il y a eu bien des affaires dans sa famille; Madame de Verneuil parloit du baptistaire, M. de Sully des affaires et des procès qu'elle a à solliciter; enfin, Madame la Dauphine a si bien commandé, qu'il a fallu obéir. Adieu, ma chère enfant, vous ne devez avoir aucune inquiétude pour ma santé, elle est très-parfaite; et plût à Dieu que je puisse penser la même chose de vous! Je ne sens point le serein; j'ai de petits cabinets qui sont des brandebourgs fort commodes; on y lit, on y cause, on y laisse tomber les traits du

serein, et puis on rentre dans ce mail, que je ne crois pas moins sûr qu'une belle et grande galerie.

LETTRE DXLI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 Octobre 1680.

J'AI bien senti le chagrin et le dérangement que vous feroit la maladie du Chevalier; je savois plutôt que vous que sa fièvre diminuoit, et que l'Anglois le guérissoit, comme il a guéri tous ceux qui se sont adressés à lui: voici une grande année pour sa réputation. Dieu merci, ma fille, voilà qui est fini: l'Abbé de Pontcarré me mande que le Chevalier et M. d'Évreux sont sans fièvre; et les projets qui paroissoient un peu dérangés vont reprendre le fil de leur discours. Je suis fâchée du voyage de M. de Grignan; il sera revenu quand vous recevrez cette lettre; mais je ne puis m'empêcher d'en parler. Quelle bombe tombée au milieu des plaisirs et de la tranquillité de votre automne! c'est, en vérité, quitter beaucoup que de quitter votre château, et toute la bonne compagnie, et la bonne chère, la musique; il n'y a point de Religieux à qui l'obéissance

l'obéissance donne plus de mortification. Ces Messinois, qui font plus de peur que de mal aux autres, vous font, comme vous dites, bien plus de mal que de peur : et quelle dépense! et qu'elle vient mal à propos! Je vois tous ces contre-tems avec autant de chagrin que vous; et je vous conduis au travers de tout cela jusqu'au jour qu'il me paroît que tout aura repris sa place : je ne crois point que vous puissiez vous bien porter que cela ne soit. Vous êtes trop vive pour trouver du repos et des nuits tranquilles avec des sujets d'agitation. Je vous ai vu mettre cuire des pensées, et rêver profondément pour des sujets qui le méritoient moins. Je suis persuadée que vous n'aurez point M. de Vendôme; mais cela ne doit point vous empêcher de partir : vous attendrez à Paris M. de Grignan, comme vous avez fait quelquefois. Vous avez plus de raison que personne de ne pas vous exposer par le mauvais tems; pour nous, mon enfant, nous laisserons passer les fêtes de la Toussaint, et puis nous prendrons notre jour.

Je vous ai fait cinq ou six questions touchant Mademoiselle de Grignan, vous m'y répondrez. Cette sainte fille est l'objet de mon admiration : vous dites qu'elle se conduit toute seule; ah, ma fille! qu'elle a un

bon directeur ! laissez-la faire, abandonnez-la à sa conduite, et croyez, selon ce que j'en puis juger, que jamais une conscience n'a été mieux dirigée. Ce sont des prodiges de grace que ces sortes de vocations : je suis attendrie de cette haute vertu. Madame de la Fayette me mande que tout le monde tombe de la fièvre, comme si l'on étoit au siége d'une ville d'où l'on tirât plusieurs coups de mousquets sur la tranchée; il n'en meurt point, voilà la différence qu'il y a.

J'ai dit à Madame la Princesse de Tarente tout ce que la Providence et vous, avez entrepris pour Madame sa fille ; je crois qu'étant toutes deux contre elle, vous la confirmerez dans les bons sentimens où elle me paroît : elle vous dit mille douceurs. Elle vouloit me demander de quoi vous vous mêliez de vouloir qu'elle aimât sa fille ; je lui ai dit que c'est que vous ne pouviez souffrir qu'il y eût une fille au monde qui pût être assez malheureuse pour être privée de la tendresse d'une mère comme elle : ce discours a fort bien réussi.

Vous savez bien que Madame de Ludre, lasse de bouder sans qu'on y prît garde, a enfin obtenu de son orgueil si bien réglé de prendre du Roi deux mille écus de pension, et vingt-cinq mille francs pour payer ses

pauvres créanciers, qui, n'ayant point été outragés, souhaitoient fort d'être payés grossièrement sans rancune. On dit qu'elle est toujours belle. Mon Dieu, ma fille, que je vous gronderois de bon cœur d'être si aise d'être maigre! Si c'est par résignation, il y a bien du mérite; mais par goût, vous n'êtes point raisonnable. Je voudrois bien, moi, que vous fussiez grasse et forte, et enfin, qu'il plût à Dieu de vous redonner votre santé, avec toutes ses circonstances et dépendances.

Il n'est pas naturel, ma fille, que je ne vous dise pas ce qui vient d'arriver tout à l'heure. Vous connoissez mes chevaux, ils sont fort beaux; celui qui s'appelle le *favori* étoit au travail, on lui faisoit le poil de l'oreille, ne vous en déplaise, il s'est mis en furie; on a voulu lui rendre sa liberté, il s'est jeté comme un furieux par-dessus les barres, et s'est crevé le cœur: en le voyant mort, j'ai dit comme M. de M***, Voyez ce que c'est que de nous; et je vous le conte, mon enfant: j'ai soutenu ce malheur en grande femme tout à fait, et je n'en irai pas moins à Paris.

LETTRE DXLII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 6 Octobre 1680.

Je vous ai suivi, ma très-chère, dans tous vos jours d'inquiétude : l'éloignement est cruel dans ces occasions ; on se tourmente quand il faudroit se réjouir ; et, Dieu merci, nous n'avons point encore été en état de nous repentir de nous être réjouis quand il auroit fallu s'affliger. La maladie de vos Grignans a été des plus communes sans aucun accident ; ils ont pris du remède de l'Anglois, comme si vous aviez été leur garde, ainsi que vous l'étiez du pauvre bon Abbé ; le remède leur a fait des merveilles comme à lui : ils sont sans fièvre ; on me mande qu'ils songent à partir incessamment ; il ne seroit question que de savoir tout cela pour être en repos ; mais on est loin, on est livrée à toutes ses imaginations : la poste n'arrive pas tous les jours, et on est agitée quand elle arrive : je connois parfaitement toutes ces sortes de peines. Une santé aussi délicate que la vôtre, tant de coliques si fréquentes, si douloureuses, un abattement, et une maigreur qui ne résisteroit point à une fièvre comme celle que vous eûtes l'an-

née dernière ; il ne faut pas croire que tout cela ne puisse donner de mauvaises heures ; je les éloigne tant que je puis, mais elles sont plus fortes que moi, et savent bien prendre leur tems. Les réflexions que vous faites sur le mécompte éternel de nos projets sont fort raisonnables ; pour moi, c'est ma plus ordinaire méditation, et à tel point que je me console des inquiétudes qui viennent brouiller la joie de vous voir bientôt à Paris, par la crainte que j'aurois de quelque accident imprévu, si cette joie étoit toute pure et toute brillante : je me la laisse donc obscurcir, comme vous disiez l'autre jour, afin qu'à la faveur de quelques tribulations, je puisse en approcher avec plus de sûreté. Votre automne, qui devoit être si agréable, n'a-t-elle pas été troublée, comme d'un orage, au milieu du plus beau tems du monde ? Mais il me semble que tous ces nuages passeront, et que l'air deviendra serein : tous vos plaisirs ne sont que reculés ; M. de Grignan reviendra de Marseille, et vos Grignans de Paris. Je ne sais point du tout l'affaire du Coadjuteur, qui lui coûtera peut-être de l'argent ; cela seroit en quelque sorte plus mauvais que la fièvre : il n'y a point de remède anglois contre cette nécessité de payer comme il y en a contre la fièvre.

Je vous admire, en vérité, d'être deux heures avec un J.... sans disputer : il faut que vous ayez une belle patience pour lui entendre dire ses fades et fausses maximes. Je vous assure que quoique vous m'ayez souvent repoussée politiquement sur ce sujet, je n'ai jamais cru que vous fussiez d'un autre sentiment que moi, et j'étois quelquefois un peu mortifiée qu'il me fût comme défendu de causer avec vous sur une matière que j'aime, sachant bien qu'au fond de votre ame vous étiez dans les bonnes et droites opinions. Je n'aurois jamais cette tranquillité avec un bon père. J'en trouvai un à Vichi ; dès la première visite, nous fûmes brouillés, et ses eaux en furent tellement troublées, qu'il fut contraint d'aller à Saint-Mion pour se rafraîchir. Puisque vous lisez les Épîtres de Saint Paul, vous puisez à la source ; et je ne veux pas vous en dire davantage. Parlons de votre pauvre frère. Un coquin de chirurgien de Paris, après lui avoir fait bien des remèdes, l'assure qu'il est guéri, et ne lui ordonne que du petit-lait pour le rafraîchir. Votre frère en prend dans cette confiance, et cependant il perd un tems qui est bien précieux ; il s'est trouvé enfin dans un état à maudire ce diantre de petit-lait : en sorte qu'il a vu cet homme que je vous ai

dit qui est habile, et qui le traite actuellement selon le mérite de ce mal, sans néanmoins le séquestrer. Nous espérons qu'avec du tems sa santé se rétablira ; nous le consolons, nous l'amusons, Madame de Marbeuf, une jolie femme de Vitré et moi : quelquefois nos voisins jouent à l'hombre avec lui ; il est fort patient, et s'amuse fort bien par le jeu, et par les livres dont il n'a pas perdu le goût. Vous m'allez dire : *mais, ma mère, ne se doute-t-on point du mal qu'il a? Ah! oui, ma fille, assurément, cela n'est point difficile à voir.* Mais il prend patience; et ce qui est plaisant, c'est que *le dais* lui ôte la honte qu'il trouveroit insoutenable, si ce malheur lui étoit arrivé sur le rempart: en effet, quand il sonde, et quand, et comment, et qui, et sous quelle apparence d'amitié on a abusé de sa jeunesse, il jette à croix et à pile qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas; comme si les douleurs en étoient moins sensibles, le mal moins fâcheux, et l'offense moins grande envers le Seigneur; c'est bien là qu'il faut dire, *l'opinione regina del mondo.* Enfin, ma fille, ce pauvre petit frère vous feroit pitié si vous le voyiez; il est toujours dans la douleur; je crois que je ne trouverai jamais une si belle occasion de lui rendre les soins qu'il a eu de moi,

Dieu ne veut pas que je sois en reste avec lui.

M. le Prince est bien malade ; la France pourroit bien perdre ce héros. Mon fils vous fait mille amitiés ; il est ravi de penser que nous vous aurons cet hiver, et il ose espérer comme moi que ce voyage sera plus favorable que les autres où vous avez toujours eu des agitations. Si vous étiez bonne, vous me donneriez le plaisir de savoir que vous iriez en litière jusqu'à Lyon, et que même jusqu'à Montélimart vos muletiers suivront le grand chemin, sans aller s'extravaguer dans des précipices, où, pour épargner un quart de lieue, Madame de Coulanges pensa périr mille fois : vous m'ôteriez par cette conduite cette frayeur des bords du Rhône, dont mon imagination est frappée. L'Abbé de Pontcarré me mande que le fils de M. Morant, Conseiller d'État, est nommé Intendant en Provence ; c'est un fort galant homme, dont je crois que vous serez contens : ce Morant est le propre neveu de Madame de Leuville, l'amie de M. de Grignan. Je vous trouve fort heureuse d'être avec M. l'Archevêque (*d'Arles*) et d'avoir souvent de bonnes conversations avec lui : vous faites des réflexions bien solides ; j'en fais un peu aussi de mon côté ; et le moyen de ne pas

méditer,

méditer sur ce qu'on voit tous les jours? Assurez bien ce bon patriarche de mes respects pleins de tendresse.

LETTRE DXLIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 Octobre 1680.

Que je vous plains de vous livrer aussi cruellement que vous faites à vos inquiétudes! vous n'avez pas, en vérité, assez de forces pour les soutenir. Vous vous échauffez le sang, vous vous creusez les yeux et l'esprit, vous croyez et craignez tout ce qu'il y a de pis. Hélas! ma chère enfant, vous aurez vu le lendemain que vos pauvres frères ne sont plus malades: ils ont pris du remède Anglois, comme les autres, et comme les autres, ils ont été guéris. Il n'y a que vous à plaindre par la sensibilité de votre cœur et par la vivacité de votre imagination: j'ai senti et prévu toutes vos peines. Le Chevalier doit être parti présentement, et vous devez avoir retrouvé votre repos et votre santé. J'admire la belle précaution qu'on prend de vous cacher le véritable état d'une maladie, pour vous le laisser apprendre par une lettre qui ne s'adressoit pas à vous, et

qui en disoit plus assurément qu'il n'y en a eu. Oh, Dieu soit loué ! je vous conjure de n'avoir point de nouvelles douleurs pour votre petit frère ; il n'est pas bien, il va beaucoup souffrir ; mais comme il a le courage et la force de vouloir être guéri, et qu'il n'y a aucun péril, je vous prie, ma belle, de n'être point en peine de lui, ni de moi, son mal ne se gagne point à causer et à lire : il se trouve si heureux d'être ici, qu'il n'a jamais voulu écouter la proposition que je lui ai faite de partir tout à l'heure pour Paris : lui, en litière, à cause des douleurs de sa tête ; moi, en carrosse. Il se représente une séparation si horrible à Paris, qu'il ne peut l'envisager : ce n'est pas ici la même chose ; il a beaucoup de confiance à l'homme qui le traite ; il a abandonné huit ou dix jours de mauvais tems, pour être ensuite comme s'il avoit été lavé sept fois dans le Jourdain : je vous manderai la suite de toute cette belle aventure : M. de la Rochefoucauld qui écrivoit les choses extraordinaires, n'auroit pas oublié celle-là. C'est mon fils qui dit à Paris son malheur à Madame de la Fayette, et à dix ou douze de ses bonnes amies : que dites-vous de ce petit secret entre quinze personnes ? pour moi, je n'ai jamais été plus étonnée que de voir comme il traite légère-

ment cette affaire ; je pensois qu'il falloit mourir plutôt que d'en ouvrir la bouche : mais voyant mon fils si sincère, je le suis aussi. Madame de Vins me mande que M. de Vendôme et M. Morant s'en vont en Provence ; voilà qui va fixer les résolutions de M. de Grignan, en lui faisant voir la fin d'une carrière où il a couru si noblement, et d'une manière à mériter des récompenses : Dieu le veut peut-être, que savons-nous ? M. d'Hautfort est mort : voilà encore un cordon-bleu qui fait place aux autres. Il n'a jamais voulu prendre du remède Anglois, disant qu'il étoit trop cher : on l'assuroit pourtant qu'il en seroit quitte pour quarante pistoles ; il dit en expirant : *C'est trop.* MONSEIGNEUR a été guéri par le remède de *Philippe*, et que deviendra la faculté ? Montgobert me mande que vous irez à Paris : je m'en vais la remercier de cette bonne nouvelle, et lui dire que j'en suis vraiment bien aise. Le mal de votre frère, en me faisant une petite tribulation, m'ôte cette crainte que me donne toujours une joie sans nuage. Adieu, ma très-chère, portez-vous bien, reprenez des forces, mangez, dormez, restaurez-vous. Madame de Marbeuf est encore ici, elle vous fait mille complimens ; elle ne veut point quitter mon fils qu'*elle ne l'ait vu pen-*

du (1) : c'est la meilleure amie du monde. Ce pauvre Comte avoit bien affaire de courir encore à Toulon, à Marseille, prendre bien de la peine, et dépenser son argent ; et puis aller au-devant de M. de Vendôme : il me semble que je me noie, j'en ai par-dessus la tête.

(1) Voyez la Scène IX de l'Acte III *du Médecin malgré lui*, de Molière.

LETTRE DXLIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 13 Octobre 1680.

Mon fils est dans un état très-digne de pitié ; il est tellement maigre, desséché, abattu, et sa barbe si longue, que vous ne le reconnoîtriez pas : cependant, dès qu'il ne sent point de douleur, il joue à l'hombre, il cause, il prend plaisir à être dorloté, et il semble qu'il touche à sa guérison. Quand je pense en quel état on le trouve, *pour qui? pour une ingrate :* mais c'est encore pis ; car c'est pour *une Sylvie* que l'on n'aime point du tout, et que l'on n'a jamais aimée. Madame de Coulanges m'en dit une chose plaisante ; elle assure que c'est une joie publique que la guérison de cette personne ;

elle m'écrit une fort jolie lettre : elle se propose, comme on fait toujours, de jouir cet hiver de votre voisinage, et de réchauffer toute votre ancienne amitié. Vous avez M. de Coulanges ; je suis assurée que vous en êtes fort aise ; vous ne devez pas perdre cette occasion de faire une pièce à M. de Grignan : la vision est bonne de mettre Coulanges dans quelque caisse, ou dans l'étui du théorbe de l'Abbé Viani ; car de le montrer tout simplement comme un autre, cela n'est pas possible. J'avoue que j'étois de l'avis du voyage de Rome (1) : mille circonstances le rendoient agréable ; j'avois aussi quelques petites raisons que je retrouverois bien encore, s'il en étoit besoin ; mais ce seroit ranger des troupes en bataille, quand il n'est plus question de combattre. Je suis ravie que Coulanges ait suivi vos conseils, ils sont meilleurs que les autres ; je serai fort aise de le revoir. Madame de Coulanges n'avoit point de raison particulière pour souhaiter qu'il fît ce voyage ; car il ne l'incommode point du tout.

Que dites-vous, ma chère enfant, de l'esprit de Montgobert, ou plutôt de son cœur ? N'est-ce pas cela dont je vous répondois ? je connoissois ce fond ; il étoit caché sous

(1) Voyez la Lettre du 18 Septembre, *page* 124.

des épines, sous des chagrins, sous des visions; et tout cela étoit de l'amitié, et de l'attachement, et de la jalousie; et quand vous disiez :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir?

je disois tout le contraire; je souhaitois toujours de ces conversations heureuses, où tout contribue à se rapprocher; il n'y a pas un ton, pas une parole qui ne fasse un bon effet. Je vous en ai parlé, il n'étoit pas tems, il y a tant de choses qui ont leur tems, et qui ne sont pas cuites. Je suis étonnée que Montgobert ne m'ait pas mandé cette bonne nouvelle, sachant l'intérêt que j'y prends. Vous voyez qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences; vous avez cru qu'il n'y avoit plus de fond dans ce cœur-là, et vous voyez ce qu'il y avoit. Vous trouverez peut-être la même chose dans celui de votre voisin (2) : j'ai remarqué des sentimens bien tendres dans ce pays-là; je suis fâchée que vous n'ayez point encore trouvé ce moment heureux où l'on parle si bien; cette amitié n'étoit point faite pour dire : *je t'aime, je ne t'aime plus* : cela devroit être tout uni,

(2) La Baronnie de la Garde est voisine du Comté de Grignan; et c'est de M. de la Garde que Madame de Sévigné veut parler ici.

tout solide. La froideur qui est entre vous et lui, est d'autant plus dangereuse, qu'elle est cachée sous des fleurs; elle est couverte de beaucoup de paroles de bienséance; il semble que ce soit quelque chose, et ce n'est rien : voici le portrait que vous en faites vous-même, *un retranchement parfait de toutes sortes de liaisons, de communications et de sentimens.* Ah, la belle amitié! ah, la belle amitié! Je dirois comme le Maréchal de Gramont, *si je vous fais embrasser, Messieurs, je ne vois rien qui vous empêche de vous couper la gorge.* Tout cela changera quand le moment sera venu : j'attends celui de vous revoir avec impatience. J'ai encore Madame de Marbeuf : nous nous trouvons fort bien d'elle, elle sort bien de nous; et cependant elle veut s'en aller; c'est qu'on ne peut durer, quand on est bien : elle écrit à M. de Coulanges les prospérités de Mademoiselle Descartes, à qui Madame de Chaulnes donne une pension : elle est savante, comme son oncle et comme vous.

LETTRE DXLV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 16 Octobre 1680.

VOTRE lettre me plaît beaucoup; elle est pourtant trop longue, elle vous a fatiguée; mais à cela près, elle a bien tenu sa place dans nos tranquilles amusemens, et l'auroit bien tenue aussi dans le milieu de Versailles, si j'y étois : il y a certaines choses que les objets ni les distractions ne peuvent jamais effacer. Vous parlez encore de cette médecine (1); il faut que vous ayez eu une extrême nécessité d'un rabat-joie, pour en avoir fait un de ce mot, que je n'avois mis que pour vous dire qu'un remède si doux et si sage ne valoit pas la peine de s'y mettre: car j'aime l'émotion du polycreste, et on l'avoit supprimé à cause du chaud. Enfin, ma belle, je me porte à merveilles, et me trouve très-bien de mon eau de lin. Vous pouvez m'apprendre bien des choses; mais je ne recevrai, ni de vous, ni de personne, des leçons pour la confiance et la sincérité dans le commerce de l'amitié : vous voyez bien sur quel ton je le prends. Je serois inca-

(1) Voyez la Lettre du 22 Septembre, *page* 129.

pable de vous cacher une incommodité, si je l'avois : je n'aime point à vous tromper ; et vous, ma fille, en usez-vous de même ? me parlez-vous de toute la chaleur que vous avez dans la poitrine ? J'ai reçu de Montgobert des consolations extrêmes ; elle m'a confirmé ce que vous me disiez, et m'a quelquefois redressée ; en sorte que j'ai pris une entière confiance dans ce qu'elle m'a dit. Mais comment peut-elle faire présentement pour ne pas me dire la joie qu'elle doit avoir d'être remise sincèrement avec vous ? j'étois fâchée de vos dispositions pour elle, et des siennes pour vous ; et je vous répondois toujours de son cœur : j'en voyois clairement le fond, et de quoi il étoit couvert et embarrassé : je connois tant tous ces mêlanges. Avouez donc que je ne m'étois pas trompée, et qu'il est impossible de vous aimer médiocrement : mais que ces retours sont doux, et qu'on a quelquefois de plaisir à pleurer ! je crois que de votre côté vous êtes revenue de toutes vos opinions. Vraiment je suis en colère contre Montgobert de n'avoir pas pensé à moi, dans ce premier moment, pour me faire part de sa joie. Quand j'ai lu l'impossibilité où vous êtes de pouvoir écouter encore Mademoiselle de Grignan sur ses grandes résolutions, les larmes m'en sont

venues aux yeux : qu'est-ce donc que cette émotion et ce mouvement du cœur, pour une chose qu'on loue, qu'on approuve, et dont on est bien aise? son courage touche d'admiration et de tendresse pour elle : on l'admire, on la regarde comme une personne distinguée par des graces particulieres. Dites-moi ce que vous croyez là-dessus, apprenez-moi le plan de votre voyage, et soyez persuadée de toute la joie que j'aurai de vous recevoir : mais quand j'ai envie de la tempérer, je ne vais pas chercher fort loin; l'inquiétude que me donne mon fils n'est que trop bien fondée; et parce que son mal à la tête et ses douleurs continuent malgré la quantité de remèdes qu'il a déjà pris, je lui ai proposé d'aller à Paris, comme à la source de tous les biens et de tous les maux; il ne l'a jamais voulu, croyant que ce n'étoit rien, et prenant une grande confiance à cet homme dont je vous ai parlé : je n'ai point de pouvoir sur mes enfans. Le médecin dit qu'il n'a jamais vu un mal comme celui-là; mais si le caractère de ce mal est tout nouveau, la source où il a été pris doit être bien ancienne. Mon fils se trouve heureux d'être en repos ici; il s'est promené aujourd'hui; il joue quelquefois à l'hombre; nous lisons, nous causons : il me trouve bonne, et par

mille raisons je suis ravie de pouvoir le consoler. Il me prie de vous faire bien des amitiés ; il veut toujours vous écrire, et toujours le mal et la douleur l'en empêchent : dès qu'il a un moment de relâche, il est gai et plein d'espérance : je vous manderai la suite de tout ceci, qui peut-être s'éclaircira tout d'un coup agréablement. Vous avez toujours notre petit Coulanges ; vous êtes vraiment trop jolie sur votre sac de pommes, au pied d'un figuier, avec un bon panier de figues et de raisins devant vous : cela est admirable, pourvu que votre force réponde à votre courage, et qu'étant foible, vous ne vouliez pas représenter une personne forte. Il est vrai que M. de Coulanges m'a promis de vous épier, de vous observer, et de me dire tout ; mais je trouve que dans sa première lettre, il a déjà pris le train de me flatter. Mon fils pâmoit de rire l'autre jour, au travers de toutes ses misères, au sujet de Mademoiselle du Plessis, qui est insupportable de vanité, depuis le mot de vous que je lui ai attiré ; Mademoiselle du Plessis donc disoit une impertinence au-dessus de l'ordinaire ; moi, je pris aussi un ton au-dessus de l'ordinaire ; et je dis : *mais que cela est sot ! car je veux vous parler doucement.* Mon fils m'empêcha de continuer ce beau discours ; et c'est dom-

mage, car il promettoit beaucoup : je crois que cela ne vaut rien du tout à écrire : mais cela se présenta follement à la rate de votre pauvre frère. Adieu, ma chère petite.

LETTRE DXLVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 20 Octobre 1680.

QUAND vous recevrez cette lettre, vous pourrez dire, *ma mère est à Paris*. Je pars demain matin, et je mène mon fils, pour trouver un soulagement sûr dans cette grande ville; on peut dire de Paris :

Et comme il fait les maux, il fait les médecines :

tout le reste est ignorant. Notre bon, et honnête, et sincère médecin nous a déclaré que l'humidité du cerveau de ce pauvre enfant, étoit cause qu'il n'osoit hasarder les remèdes nécessaires; il nous conjure d'aller chercher des gens plus habiles et plus hardis que lui : il sait parfaitement bien traiter les maux ordinaires : mais l'incident de cette fluxion sur le cou lui paroît si extraordinaire, qu'il nous chasse, et nous assure que le voyage ne nous fera aucun mal. Nous partons enfin ; mon

fils est tout disposé à cette fatigue, et envisage son arrivée à Paris comme le commencement de ses espérances. Voilà de quoi il est question depuis deux jours; nous faisons en un moment ce qu'à peine nous eussions fait en un mois; et la Providence ne veut pas que ce soit pour vous que je précipite mon retour, c'est au plus pressé que je cours; et ce n'est qu'à travers l'application que j'ai à conduire notre pauvre malade à bon port, que j'entrevois la joie de vous voir et de vous embrasser. J'arriverai avant la Toussaint; en sorte que j'aurai tout le tems de ranger votre appartement pour vous y recevoir. Vous dites que vous vous portez bien; j'ai besoin que cela soit ainsi: je ne pourrois pas soutenir de voir mes deux enfans malades: vous étiez gaie quand vous m'avez écrit; il n'y a rien de plus joli que votre jalousie; vous en faites une application admirable, et qui m'a divertie. Adieu, adieu, ma très-chère; je m'amuse ici à causer, j'ai mille affaires; je m'en vais aider au bon Abbé, et signer quelques billets. J'ai reçu les adieux de la très-bonne et très-obligeante Princesse, et de tout le pays qui me chasse depuis long-tems; mais les volontés n'étoient pas tournées: il y a un tems pour tout. J'ai retenu Madame de Marbeuf qui étoit avec la Prin-

cesse : elle nous est d'un très-grand secours. Les chemins sont fort beaux ; Dieu nous conduira, je l'espère. Nous prenons le bon parti, et nous ne doutons point que nous ne trouvions à Paris une guérison parfaite ; on nous a refusé ici de l'entreprendre, à force de nous honorer ; et comme ailleurs nous n'avons pas le même malheur, nous partons avec joie ; et j'admire comme le hasard a rangé cette nécessité de partir avec l'envie que vous avez que je vous reçoive : je ne croyois pas que tout cela dût se tourner ainsi.

LETTRE DXLVII.

A LA MÊME.

A Malicorne, mercredi 25 Octobre 1680.

Nous voilà donc en chemin, avec un désir et un besoin extrême d'arriver à Paris ; nous n'avons point de tems à perdre pour soulager ce pauvre garçon : ses douleurs à la tête, et l'émotion continuelle qui vient de ces douleurs, avec une barbe à *la Lauzun* (1), le rendent entièrement méconnoissable : nous ne sommes occupés que du soin de le

(1) M. de Lauzun laissoit croître sa barbe dans sa prison de Pignerol.

faire arriver heureusement; tout cède à cette application, et toutes nos journées en sont dérangées ; comme il ne s'endort qu'à la pointe du jour, on ne part qu'à huit ou neuf heures, et l'on arrive où l'on peut. Il nous fut impossible hier d'arriver à Sablé; nous demeurâmes dans un pouillier à deux pas de celui où je suai si bien il y a cinq ans. Ne soyez nullement en peine : il ne faut à mon fils qu'un bon traitement, et ce sera ce Jourdain, dont je vous parlois l'autre jour : mais en attendant, son état fait pitié. Vous dites que vous ne parlez de la Providence que quand vous avez mal à la poitrine; et moi, je fais mal à la mienne quand je suis sur ce chapitre; je ne trouve rien sur quoi il y ait tant de choses à dire, à observer et à examiner; et pourquoi n'en pas parler comme de la physique? Pourquoi ne dites-vous plus, comme l'année passée, que nos craintes, nos raisonnemens, nos décisions, nos conclusions, nos volontés, nos désirs, ne sont que les exécuteurs de la volonté de Dieu? Cela n'est-il point inépuisable et curieux à démêler ? Il seroit difficile de vous dire tout ce qui s'est passé depuis deux mois aux Rochers : les confiances à un homme qu'on croyoit habile, les aveuglemens, les léthargies pour ne point agir, la paresse, l'amour

d'être chez soi, l'inutilité de mes paroles, quand les esprits n'étoient pas disposés; comme on étoit loin d'écouter les conseils de nos amis qui nous chassoient, et ce qui m'empêchoit aussi d'aller à bride abattue contre l'envie de demeurer, tout cela a été mêlé et remêlé de tant de divers sentimens, qu'il n'y a personne dont la poitrine ne fût échauffée, à vouloir seulement les conter : tout cela me paroissoit comme une machine que la Providence conduisoit avec mille ressorts et mille cordes dont je voyois le démêlement. Enfin, tout d'un coup, tout a changé du blanc au noir : on a eu horreur de ce qu'on estimoit, on a désiré Paris comme on le détestoit, on a vu l'état où l'on étoit; on m'a écoutée, et l'on a vu ma sincérité; nous avons tout déménagé en deux jours, et nous voici dévorés du désir d'arriver et de nous baigner dans le Jourdain, car c'est proprement cela. Nous aurons bien à discourir sur ce sujet, ma fille; car encore que cette précipitation ne soit pas pour vous, j'en profiterai pour bien vous recevoir. Je vous assure qu'il n'y a aucune expérience de physique qui soit plus amusante que l'examen, et la suite, et la diversité de tous nos sentimens; ainsi, vous voyez bien que *Dieu le veut* peut-être paraphrasé en mille manières. Vous êtes admi-

rable

rable de vouloir que je dise à M. l'Archevêque le déplaisir que vous avez de son départ; vous me faites trop d'honneur, et à mes pauvres lettres; je suis ravie cependant que vous me trouviez bonne quelquefois à certaines sauces. J'avois oublié Madame de la Ville-Dieu : la bonne personne est-elle morte après son agonie? J'ai su le départ de M. de Vendôme et de votre Intendant; j'ai dit tout comme vous. Adieu, ma chère enfant, il faut se coucher; nous ne nous sommes point promenés : nous partons demain, nous n'avons pas le tems de nous reposer. Mon Abbé et ce pauvre garçon vous font mille amitiés. C'est au travers de toutes les épines que vous voyez que j'espère parvenir sûrement à la joie de vous recevoir et de vous embrasser de toute la tendresse de mon cœur.

LETTRE DXLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 Octobre 1680.

J'ARRIVAI hier au soir, ma très-chère, par un tems charmant et parfait; si vous êtes bien sage, vous en profiterez, et vous n'attendrez point l'autre lune, de peur des pluies

et des mauvais chemins. Je n'avois jamais vu ceux de Bretagne en cette saison, vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment : je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils; nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel; plus de fièvre, plus de douleurs, assez de force; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter; c'est à quoi nous allons travailler. Je trouvai ici le Chevalier à mon arrivée; nous causâmes fort; il me dit des choses particulières et très-agréables; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il point osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit dans cette maison : je voudrois qu'il pût y demeurer : du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire : cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous me priez de vous recevoir avec une joie sincère; vraiment, ma fille, je voudrois bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le Chevalier et moi, votre appartement; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de Madame de la Ville-Dieu : cela s'étoit brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmenera Pau-

line; nous aimerions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous; eh, bon Dieu, que nous en serions aises! M. de la Garde me mande que Pauline avoit suivi mon conseil de l'année passée, qu'elle avoit cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grace et d'un air à charmer: je ne verrai jamais tout cela, vous m'en consolerez, mais en vérité, il ne vaut pas moins que vous. Je comprends votre colère de n'avoir pas dit adieu à M. l'Archevêque: hélas! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge (1)? Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies; il falloit que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité: ah! c'est trop de monde à la fois: pour moi, je n'y pourrois pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité, je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix, ni dans votre auberge: l'état de mon ame est délicieux de voir votre retour aussi sûr qu'il peut l'être. Je serois trop aise si la situation de ce pauvre garçon ne troubloit ma tranquillité. M. le Coadjuteur est parti; il a fait régler la manière dont M. de

(1) M. l'Archevêque d'Arles étoit alors âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

Vendôme (2) traitera M. de Grignan; il faut le savoir une bonne fois; et quand on obéit au Roi, on ne peut être mal content. J'acheverai ce soir ma lettre, je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Madame de la Fayette a passé ici l'après-dînée entière; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse: il ne m'a pas paru que Madame de Schomberg ait encore pris ma place; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa marchandise avec les nouvelles connoissances? Il n'y a rien de si vrai; tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré; on se pare de ses richesses, on se loue à l'envi; il y a bien plus d'amour-propre dans ces sortes d'amitiés que de confiance et de tendresse: enfin, je ne crois pas être tout à fait jetée au sac aux ordures. Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement; il me paroît que désormais rien n'est capable de la séparer de vous: il me sembloit que je voyois ce fond, et que c'étoit dommage qu'il fût couvert d'épines et de brouillards. Vous avez

(2) Il s'agissoit du cérémonial entre M. de Vendôme et M. de Grignan, à l'arrivée de M. de Vendôme en Provence.

donc été à cette visite, et vous avez passé, sans que rien vous en ait empêché, sur les bords des précipices; vous m'amusez d'une prairie; mais le Chevalier m'a conté comme il se jeta un jour à votre litière, et vous en fit descendre par force, parce que vous alliez périr: pour moi, je ne puis comprendre ce plaisir; et que vous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette horreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi vous piquez-vous, ma fille, d'être plus intrépide que le Chevalier? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite avec les autres qualités plus convenables que vous avez? La gaiété et les chansons du petit Coulanges sont d'une grande utilité dans de telles visites. Madame de Coulanges m'écrit des douceurs extrêmes, et pour vous, et pour moi. Mesdames de la Fayette donc, de Lavardin, d'Huxelles de Bagnols, ont causé des nouvelles du monde. Mademoiselle Amelot fut mariée dimanche, sans que personne l'ait su, avec un M. de Vaubecourt, tout battant neuf; homme de qualité peu riche, dont la mère est de Châlons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore cet hiver de sa langueur passionnée. Adieu, mon enfant, nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici encore une occasion où l'éloignement

va nous faire dire bien des choses à contre-tems. Vous me souhaitez ici, vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne; j'en ai vu l'heure et le moment; mais enfin me voilà, me voilà, ma très-chère, et je vous avoue que j'en suis ravie.

LETTRE DXLIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi jour de la Toussaint 1680.

Je viens de mander à Madame de Coulanges que je suis toute décontenancée d'être à Paris dans cette saison, et que *je ne m'y suis jamais trouvée à une telle fête* : si M. le Coadjuteur veut prendre cette sottise (1), je la lui donne de tout mon cœur. Madame de Coulanges m'écrit qu'elle a reçu une de vos lettres tellement jolie et plaisante qu'elle ne peut se lasser de la lire; et vous avez le courage de me mander par le même courier que votre style est fade, et ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de cette Dame qui écrivit à M. de Coulanges dans ma lettre. Vous méritez bien d'être grondée quand vous dites de ces choses-là.

(1) M. le Coadjuteur ne haïssoit pas de jouer quelquefois sur les mots.

Si vous voulez que je vous parle librement et selon la droite raison, M. de Grignan devroit vous faire partir sans attendre qu'il ait achevé son cérémonial pour l'arrivée de M. de Vendôme : cela vous jetera dans le mois de Janvier, et c'est pour en mourir. M. de Vendôme s'arrête partout ; il sera quelques jours à Orléans, cinq ou six à chasser avec l'Archevêque de Lyon ; et vous voyez bien qu'à le recevoir, le mener à Aix, revenir ensuite, ce sont des tours infinis ; et c'est ne pas vous ménager que de retarder votre départ. Voilà ce que mon attention pour votre santé me fait vous écrire ; je souhaite que tout cela soit aussi inutile et aussi mal à propos que la plus grande partie des choses que l'on dit de loin, et que vous ayez déjà pris votre jour pour partir quand vous lirez cette lettre, comme je reçois à Paris vos craintes que je ne passe l'hiver en Bretagne.

Mon cher Comte, après vous avoir embrassé malgré vos infidélités, c'est à vous que j'adresse ce discours. Votre amitié doit vous donner les mêmes soins et les mêmes pensées qu'à moi.

On dit que Madame de Schomberg nous quitte, et va demeurer au faubourg Saint-Germain. C'est une très-plaisante chose que les préparatifs que l'on fait pour observer la

nouvelle liaison de Mesdames de Schomberg et de la Fayette. L'Abbé Têtu prétend que cette liaison fera enrager Madame de Coulanges, et il l'aime encore assez pour en être ravi. Brancas en est désespéré ; il étoit sur le sujet de Madame de Schomberg, comme s'il étoit encore à l'hôtel de Rambouillet. Si Madame de Coulanges pouvoit se venger par une amitié et une liaison avec vous, cela feroit le plus plaisant effet du monde : pour moi, je ménage mes entrées pour récompense de mes anciens services. Ce que nous croyons, Corbinelli et moi, c'est qu'il ne manquera rien que de l'amitié à toute cette préparation. Adieu, ma chère enfant, il est tard ; je me suis laissée accabler de visites, vous vous moquez toujours de mes prévoyances, et je suis suffoquée quand j'attends à l'extrémité.

LETTRE DL.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 Novembre 1680.

Je vous conseille toujours, ma fille, de partir le plutôt que vous pourrez : si vous attendez que M. de Grignan ait rempli tous ses devoirs, il ne faut point penser à venir

cet

cet hiver. Il me semble que l'amitié qu'il a pour vous doit l'obliger à prendre toute autre résolution que celle de vous exposer au froid et aux mauvais chemins ; je ne comprendrai jamais une autre conduite. Vous êtes bien née pour n'avoir jamais un moment de joie et de tranquillité, puisque vous passez légèrement sur votre séjour de Paris, pour vous occuper de votre retour à Grignan. Voilà une sorte de dragon dont on n'a jamais accoutumé de se charger, quand on est encore au milieu des agitations d'un départ. Pour moi, ma chère enfant, je ne sais ce qui vous oblige de penser à quitter Paris, quand vous y serez une fois ; votre logement y sera commode, votre bail renouvellé pour quatre ans, votre dépense réglée ; et si vous voulez éviter, c'est-à-dire, M. de Grignan, les dépenses extraordinaires, vous trouverez que c'est le seul lieu où vous pouvez reprendre haleine : la dépense d'Aix est une furie ; je me figure que vous êtes un peu revenue de cette économie de Grignan, où vous trouviez que vous pouviez vivre pour rien ; cela s'appelle rien, rien du tout ; vos trois tables fort souvent dans la galerie, et toutes les visites et les trains ; toujours nourrir bêtes et gens, chose qu'il n'y a plus que vous au monde qui fassiez ;

toute cette fameuse auberge, tout ce concours de monde me paroît, quoi que vous disiez, un fleuve qui entraîne tout. Enfin, ma fille, je n'ose penser à ce tourbillon, et il me semble que vous allez vous reposer ici : attendez du moins que vous ayez confronté les dépenses pour envisager votre retour ; il est question d'arriver, c'est ce que je souhaite de tout mon cœur. Mademoiselle de Méri est fixée ; elle s'arrangera tout à loisir, rien ne la presse ; elle voit bien que je suis plus aise qu'elle soit ici, quand elle y peut être, que d'aller la chercher plus loin ; c'étoit pour la faire décider que je vous en écrivois ; car quand on ne peut se résoudre, la vie se passe à ne point faire ce qu'on veut. Elle est bien mieux qu'elle n'étoit, elle parle : elle est capable d'écouter ; nous causons fort tous les soirs ; ah ! mon enfant, qu'il est aisé de vivre avec moi ! qu'un peu de douceur, d'espèce de société, de confiance même superficielle, que tout cela me mène loin ! je crois, en vérité, que personne n'a plus de facilité que moi dans le commerce de la vie civile : je voudrois que vous vissiez comme cela va bien, quand notre cousine veut : elle me témoigna l'autre jour qu'elle savoit en gros les malheurs de mon fils, et qu'elle eût bien voulu en savoir davantage : je me tins

obligée de cette curiosité, et je lui contai tout le détail de nos misères, ainsi de plusieurs autre choses ; voilà ce qui s'appelle vivre avec les vivans : mais quand on ne peut jamais rien dire qui ne soit repoussé durement ; quand on croit avoir pris les tours les plus gracieux, et que toujours ce n'est pas cela, c'est tout le contraire ; qu'on trouve toutes les portes fermées sur tous les chapitres qu'on pourroit traiter ; que les choses les plus répandues se tournent en mystère ; qu'une chose avérée est une médisance et une injustice ; que la défiance, l'aigreur, l'aversion sont visibles et sont mêlées dans toutes les paroles, en vérité, cela serre le cœur, et franchement cela déplaît un peu. On n'est point accoutumée à ces chemins raboteux ; et quand ce ne seroit que pour vous avoir enfantée, on devroit espérer un traitement plus doux. Cependant, ma fille, j'ai souvent éprouvé ces manières si peu honnêtes ; ce qui fait que je vous en parle, c'est que cela est changé, et que j'en sens la douceur ; si ce retour pouvoit durer, je vous jure que j'en aurois une joie sensible, mais je vous dis sensible ; il faut me croire quand je parle, je ne parle pas toujours. Ce n'a point été un raccommodement, c'est un radoucissement de santé, entretenu par des conversations

douces et assez sincères, et point comme si on revenoit toujours d'Allemagne: enfin, je suis contente, et je vous assure qu'il faut peu pour me contenter: la privation des rudesses me tiendroit lieu d'amitié en un besoin; jugez ce que je sentirai si vous pouvez faire que l'honnêteté, la douceur, une superficie de confiance, la causerie, et tout ce qu'on a enfin avec ceux qui savent vivre, puisse être désormais établi entr'elle et moi. Je trouve que la froideur et l'indifférence sont bien marquées entre M. de la Garde et vous, par l'affectation de ne point venir à Grignan quand vous êtes seule, et par celle de prier toute la famille d'aller à la Garde hormi vous. Je suis très-fâchée de cette séparation, après avoir été si bien et si agréablement ensemble: nous en parlerons.

Je reçois votre lettre du 30 Octobre; c'est fort bien fait d'avancer toujours ses troupes; je n'ai plus qu'à vous dire qu'il est vrai que je suis ici. Je pris la résolution de partir avec précipitation; elle a parfaitement réussi. Vous me parlez de la campagne comme d'une solitude; oui Livry, oui les Rochers; mais Grignan, je ne vous le passerai jamais sous ce nom; c'est une cour, c'est un mouvement perpetuel, et vous vous reposerez ici. J'approuve fort les fêtes et les jours gras

dans notre forêt : vous savez comme j'en usai l'année passée. Il me semble que M. de Vendôme abuse bien de votre patience ; il s'amuse et se divertit partout. Vous ne savez point encore si M. de Grignan sera nécessaire à cette première assemblée ; mais ce qui est assuré, c'est que s'il est obligé d'y être, vous ne devez pas l'attendre, quelque différence qu'il y ait entre venir seule ou être conduite par lui : l'inconvénient seroit encore plus grand d'avoir à craindre le mauvais tems et les mauvais chemins. Nous faisons achever tout votre appartement; bientôt il n'y manquera plus que vous. Adieu, ma très-chère enfant; venez gaîment, songez que votre voyage est un coup de partie pour votre maison ; mais ne vous chargez point de dragons, et croyez que pour cette fois vous n'y résisteriez pas. Enfin, ma fille, je vous recommande la personne du monde qui m'est la plus chère : ayez un peu de considération pour vous sous ce titre, quoique tant d'autres raisons encore dussent vous y obliger. Le Chevalier est à Versailles : M. le Dauphin et Madame la Dauphine ont encore la fièvre : il faut que les Menins fassent leur devoir. Toutes vos amies ont fort bien fait pour moi. Je ne sais point de nouvelles : si j'étois aux Rochers, je ne vous en laisse-

rois pas manquer. Il me paroît que le zèle de Mademoiselle de Grignan ne peut se contenir sans être communiqué :

A peine tout son cœur peut suffire à l'amour.

Elle en fera une agréable confidence à l'Abbé de la Vergne.

LETTRE DLI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Novembre 1680.

Je fais de mes hôtes (1) un usage bien différent de ce que vous pensez. Je suis bien fâchée de n'avoir pas songé, dès les Rochers, à vous rassurer là-dessus : je suis fort aise de les avoir ; je passe tous les soirs plus d'une heure et demie à causer avec Mademoiselle de Méri ; elle déménage avec un loisir et une persuasion si visible, que rien ne la presse, que l'on peut croire qu'elle en est contente, quoiqu'elle ne le dise point. C'est une plaisante étude que celle des manières différentes de chacun. Quant au Chevalier, c'est une joie pour moi que son retour de Ver-

(1) Mademoiselle de Méri et M. le Chevalier de Grignan étoient tous deux logés à l'hôtel de Carnavalet, à l'arrivée de Madame de Sévigné à Paris.

sailles ; nous causâmes hier au soir deux heures chez Mademoiselle de Méri : il ne peut présentement quitter son jeune maître, qui est considérablement malade. L'Anglois a promis au Roi sur sa tête, et si positivement, de guérir MONSEIGNEUR dans quatre jours, et de la fièvre, et du dévoiement, que s'il n'y réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres : mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour tous les malades qu'il a traités, je dirai qu'il lui faut un temple comme à Esculape. C'est dommage que Molière soit mort ; il feroit une scène merveilleuse de Daquin (2), qui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins qui sont accablés par les expériences, par les succès, et par les prophéties comme divines de ce petit homme. Le Roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui confie la santé de MONSEIGNEUR. Pour Madame la Dauphine, elle est déjà mieux ; et le Comte de Gramont disoit hier au nez de Daquin :

Talbot est vainqueur du trépas (3).
Daquin ne lui résiste pas ;
La Dauphine est convalescente,
Que chacun chante, etc.

(2) Premier Médecin du Roi.

(3) Parodie du chœur de la scène première du cinquième acte d'*Alceste*.

On ne parle à la Cour que de cela. Le Chevalier me conta mille choses qui sont fort amusantes, et qui ne s'écrivent point. Je vous assure que c'est un grand avantage que d'être placé en ce pays-là, et que cela donne une familiarité et des occasions, qu'on ne trouve point quand on s'en retire. Je ne sais point vos desseins; mais nous voyons que M. de Vendôme n'est pas fort pressé d'arriver en Provence : il est encore à Orléans où il courre le cerf; il veut s'arsêter à Lyon; et s'il faut que M. de Grignan soit à l'assemblée, comme je le crois, et qu'il vous renvoie votre carrosse, vous voilà dans le mois de Janvier; et peut-on vous aimer, et envisager votre voyage en ce tems-là? Je pense qu'il faut toujours mettre la santé avant toutes choses : nous sommes encore étrangement blessés de votre retour au mois de Mai; il n'y a qu'un *dom courier* qui puisse soutenir ces fatigues; je suis persuadée que vous en connoîtrez l'impossibilité; mais pourquoi le penser et le dire? Enfin, c'est se ruiner, que de faire tant de dépenses de louage de maisons, d'ajustemens et de ballots pour trois mois : il semble que vous preniez plaisir à gâter le voyage du monde le plus agréable et le plus utile pour votre maison. Si vous me demandez de quoi je me mêle, de

vous gronder ainsi? je vous répondrai que je me mêle de mes affaires, et que prenant à votre personne et à vos intérêts une part aussi intime que celle que j'y prends, je trouve que tous ces arrangemens et dérangemens ruineux sont les miens. Voudriez-vous, ma chère enfant, achever de vous abîmer à Aix, ou vous dessécher cet hiver à la bise de Grignan? Je suis, en vérité, fort occupée de toutes ces choses; mais quelque envie que j'aie de vous embrasser, je vous conseillerois de ne point venir, si vous n'étiez ici qu'un moment; je ne crois pas que le bon sens puisse décider d'une autre manière. Nous verrons si la santé de mon fils ne changera rien à ses dispositions, j'en doute, du moins pour sa charge, car elles sont dans son cœur depuis long-tems. Tous les évènemens d'ici-bas sont des jeux de la Providence; je la regarde faire, et je médite sans cesse sur notre dépendance et sur la variété de nos opinions: mais les sentimens du cœur sont plus profonds, et j'en juge ainsi par les miens: la tendresse que j'ai pour vous, ma chère bonne, me semble mêlée avec mon sang, et confondue dans la moëlle de mes os: elle est devenue moi-même, je le sens comme je le dis.

Ici le commerce de lettres est interrompu jusqu'au 13 de Septembre 1684, qui fut le lendemain du jour que Madame de Sévigné se sépara de Madame de Grignan, pour s'en aller aux Rochers, où l'état de ses affaires l'obligeoit de se rendre pour quelque tems.

LETTRE DLII.

A LA MÊME.

A Étampes, mercredi 13 Septembre 1684.

Vous croyez bien, ma chère belle, que, malgré tous vos excellens conseils, je me suis trouvée en vous quittant au milieu de mille épées, dont on se blesse, quelque soin qu'on prenne de les éviter. Je n'osois penser, je n'osois prononcer une parole; je trouvois partout une sensibilité si vive, que mon état n'étoit pas soutenable. J'ai vécu de régime selon vos avis : enfin, je fais tout du mieux que je puis, je me porte très-bien, j'ai dormi, j'ai mangé, j'ai vaqué au *bien bon*, et me voilà. J'ai fait répéter les raisons de mon voyage, je les ai trouvées si fortes, que j'ai reconnu ce qui avoit formé ma résolution; mais comme la douleur de vous quitter me les avoit un peu effacées, j'ai besoin encore qu'elles me servent pour soutenir votre absence avec quelque tranquilité; je n'en suis point encore là, je suis agitée de l'envie de vous retrouver : n'oubliez pas ce que vous m'avez dit là-dessus. Je suis ravie de songer que vous êtes à Versailles: je crois que la diversité des objets vous aura

soutenue, mieux que n'ont fait, à mon égard, ceux de Chartres et d'Étampes. J'espère que votre voyage sera heureux; comment pourroit-on vous refuser? Je vous recommande votre santé : c'est une grande consolation pour moi, que de songer à ces bonnes petites joues que je vous ai laissées, conservez-les-moi. En vérité, je n'ose appuyer sur rien, tout me fait mal; c'est une plaisante chose à une substance qui pense, que de n'oser penser. Je remercie les beaux yeux de Mademoiselle d'Alerac (1), des larmes qu'ils ont répandues pour moi: mais, mon Dieu! quels remercîmens n'aurois-je point aussi à vous faire de tant de tendresse, de tant de douleur? Ah! il faut passer cela bien vite: croyez, en un mot, que mon cœur est à vous, que tout vous y cède, et vous y laisse régner souverainement.

(1) Françoise-Julie Adhémar de Grignan, fille puînée de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes sa première femme.

LETTRE DLIII.

A LA MÊME

A Amboise, samedi au soir 16 Septembre 1684.

Je n'ai point de vos nouvelles, ma très-chère, et c'est la chose du monde que je souhaite le plus présentement. Je vous ai écrit d'Étampes et d'Orléans (1); je vous envoyois l'excuse du bon Abbé du Pile : lui seul nous étoit bon ; car pour Madame de Pont (2), dont je vous avois parlé, et qui a bien de l'esprit et du mérite, mon oncle l'Abbé en eut une telle frayeur, qu'il ne vivoit plus. J'allai donc le matin la voir; elle cause en perfection ; je lui fis entendre ce qui m'empêchoit de la prier de s'embarquer avec nous; elle l'entendit joliment ; et voyant combien il falloit peu languir avec elle, j'eus peur à mon tour d'être obligée d'avoir de l'esprit, treize ou quatorze heures durant dans mon carrosse qui est devenu bateau (3), et je préférai l'ennui à la con-

(1) La Lettre écrite d'Orléans ne s'est point retrouvée parmi les originaux.

(2) Elle étoit *Bossuet*, et cousine-germaine de M. de Meaux.

(3) Le carrosse de Madame de Sévigné étoit embarqué dans un bateau de la Loire.

trainte. Je trouvai encore M. de Duras dans cette hôtellerie d'Orléans : il s'en va à Duras, et nous partîmes très-seuls, le bon Abbé et moi, pour venir coucher à Saint-Dié, n'ayant pu gagner Blois. Nous eûmes un peu de vent contraire, et arrivâmes délicieusement au clair de la lune. Il n'y avoit point de logis, tout étoit plein de l'équipage de M. le Duc : son écuyer m'entendant nommer, me donna honnêtement sa chambre ; je l'en ferai remercier par Madame de la Fayette. Nous sommes partis ce matin ; j'ai voulu arrêter à Blois, pour savoir, si, par hasard, je n'y trouverois point une de vos lettres, il n'y en avoit point. Nous n'avons point voulu passer Amboise ; nous avons essuyé dans le bateau à cent pas de ce pont, un petit orage qui étoit assez poétique ; mais nous nous sommes tapis contre le rivage, et nous devions payer par-là l'excès du beau tems d'hier au soir et d'aujourd'hui. Nous entendrons demain la messe, et nous irons à six lieues au-delà de Tours ; car je veux éviter les festins et les honnêtctés de Dangeau ; quand on a un *bien bon*, on n'est pas si portative. Hé bien, ma chère enfant, que dites-vous de ce fade récit ? croyez-vous qu'il y ait quelqu'un de mieux instruit que vous de ce qui se passe sur la rivière de Loire ?

Telle est ma destinée de ne pouvoir plus vous mander que des misères : mais vous les aimez, quand elles vous apprennent que je me porte parfaitement bien; point de vapeurs : enfin, je vis en votre absence, j'en suis honteuse; car je ne devrois point soutenir le véritable déplaisir que je porte avec moi, de vous avoir quittée dans un lieu où je dois être naturellement avec vous; cela me serre le cœur, et il faut avoir bien pris sur moi-même pour entrer, comme j'ai fait, dans les raisons qui m'ont chassée : tout cela s'est tourné je ne sais comment. N'allez-vous point à Livry? Allez-y, je vous en prie, songez-y à moi; mais avec cette fermeté et cette philosophie qui vous font gouverner si sagement vos pensées : pour moi, je ne saurois vivre avec tant de régime; et nulle chose ne peut m'empêcher de vous voir et de vous regretter toujours, et d'être sensiblement touchée, et de votre amitié, et de la mienne. Je trouve que je perds dans ma vie un tems qui devoit m'être bien précieux : j'y ai été un peu trompée; et puis, je vous avoue que mes affaires m'ont fait peur. Ah, ma belle! que j'aurois besoin de vous pour me réjouir, et pour soutenir mon courage! La beauté de cette rivière fait ma principale occupation : j'ai lu toute la vie

de Madame de Montmorenci, elle se laisse lire. Adieu, ma chère Comtesse : je veux faire mes lettres courtes, et je ne puis; voyez de quelles bagatelles celle-ci est pleine. Envoyez faire une amitié à M. et à Madame de Coulanges, et des complimens à l'hôtel de Chaulnes, s'il y en a encore un. Mon Marquis m'a-t-il oubliée? comment êtes-vous avec le Coadjuteur? et le Chevalier? et M. de Grignan? Vraiment vous avez bien des choses à me dire; mais sur-tout de vous, et de votre santé, et de votre voyage (*de Versailles*). Je trouverai tout au moins de vos nouvelles à Angers.

LETTRE DLIV.

A LA MÊME.

A Saumur, lundi au soir 18 Septembre 1684.

Toujours le vent contraire, depuis que je vous ai quittée, ma chère enfant. Nous n'allons qu'à force de rames; cela m'a arrêtée un jour plus que je ne pensois; en sorte que je n'arriverai que demain à Angers, qui sera justement huit jours après mon départ : je crois que j'y trouverai mon fils. Je vous écrirai de cette bonne ville. Je verrai demain,

main, avant que de partir, ma nièce de Bussy, dont les tourières ont aboyé sur moi, que j'étois encore dans le bateau. La beauté du pays a fait mon seul amusement : nous sommes quatorze et quinze heures, le *bien bon* et moi dans mon carrosse, qui est placé dans notre *cabane*, autrement que la dernière fois (1). Nous attendons notre dîner comme quelque chose de considérable dans notre journée; nous mangeons chaud, nos terrines ne cèdent point à celles de M. de Coulanges. J'ai lu, mais j'étois distraite, et j'ai compté les ondes plutôt que de m'appliquer aux histoires des autres; cela reviendra, s'il plaît à Dieu. Songez, ma chère Comtesse, que je vous écris à tout moment, que je vous importune avec confiance du récit de mon triste voyage, et que, depuis huit jours, je n'ai pu recevoir un seul mot de vous. Toutes nos journées ont été dérangées, et vous croyez bien que je serai ravie de recevoir demain de vos nouvelles à Angers. Vous ne doutez pas non plus qu'ayant été contrainte de penser sans cesse à vous, je n'aie repassé sur tous les sujets que j'ai de vous aimer, et d'être persuadée de votre tendresse; en sorte que la mienne est toute chaude et toute renouvellée; la Providence

(1) Voyez la Lettre du 9 Mai, *Tome V.*

l'a ainsi ordonné : toute société nous a manqué : il y auroit bien des choses à dire sur les plaisirs, ou la contrainte qu'on en recevroit. Notre *très-bien bon* est content, il est en parfaite santé, et moi aussi : nous vous embrassons tous deux.

LETTRE DLV.

A LA MÊME.

A Angers, mercredi 20 Septembre 1684.

J'ARRIVAI hier à cinq heures au pont de Cé, après avoir vu le matin à Saumur ma nièce de Bussy, et entendu la messe. Je trouvai, sur le bord de ce pont, un carrosse à six chevaux, qui me parut être celui de mon fils, ce l'étoit en effet; mais au lieu de mon fils, c'étoit l'Abbé Charrier qui venoit me recevoir, parce que Sévigné est un peu malade aux Rochers : cet Abbé me fut agréable; il a une petite impression de Grignan par son père et par vous avoir vue, qui lui donna un prix au-dessus de tout ce qui pouvoit venir au-devant de moi : il me remit votre lettre écrite de Versailles, et je ne me contraignis point devant lui de répandre quelques larmes, tellement amères, que je serois étouffée, s'il avoit fallu me contraindre : ah ! que ce commencement a été bien

rangé! Vous me paroissez assez mécontente de votre voyage : vous avez trouvé bien des portes fermées ; vous avez, ce me semble, fort bien fait d'envoyer votre lettre. On mande ici que le voyage de la Cour est retardé; peut-être pourrez-vous revoir M. de Louvois : enfin, Dieu conduira cela comme tout le reste. Vous savez bien comme je suis pour ce qui vous touche : vous aurez soin de me mander la suite. Je viens d'ouvrir la lettre que vous écrivez à mon fils; quelle tendresse vous y faites voir pour moi! quels soins! que ne vous dois-je point? Je consens que vous lui fassiez valoir mon départ dans cette saison : mais Dieu sait si l'impossibilité de vivre ailleurs, et la crainte d'un désordre honteux dans mes affaires, n'en ont pas été les seules raisons. Il y a des tems dans la vie, où les forces épuisées demandent à ceux qui ont un peu d'honneur et de conscience, de ne pas pousser les choses à l'extrêmité. Voilà le fond et la pure vérité; voilà ce qui a fait marcher le *bien bon*, qui ne pourra qu'être fatigué d'un si long voyage. J'allai hier descendre chez le saint Évêque (1) : je vis l'Abbé Arnauld, toujours très-bon ami, et content de notre billet honnête. Ils me rendirent le soir la visite; et je vis entrer,

(1) Henri Arnauld, Évêque d'Angers.

un moment après, Mesdames de Vesins, de Varennes et d'Assé : la dernière vous reverra bientôt. Adieu, ma chère Comtesse, je vais dîner chez le saint Évêque.

A Angers, jeudi 21 Septembre.

Je pars, ma chère enfant, pour les Rochers : je ne puis monter en carrosse, sans vous dire encore un petit adieu. J'ai dîné, comme vous savez, avec le saint Prélat : sa sainteté jointe à sa vigilance pastorale, est une chose qui ne peut se comprendre ; c'est un homme de quatre-vingt-sept ans, et qui n'est plus soutenu dans les fatigues continuelles qu'il prend, que par l'amour de Dieu et du prochain. J'ai causé une heure en particulier avec lui ; j'ai trouvé dans sa conversation toute la vivacité de l'esprit de ses frères ; c'est un prodige que je suis ravie d'avoir vu de mes yeux. Je fus hier tout l'après-dînée au Roncerai et à la Visitation : ces bonnes Vesins, d'Assé et Varennes ne me quittèrent point, et me donnèrent une grande collation ; et les revoilà encore qui viennent me dire adieu, et le saint Prélat, et l'Abbé Arnauld : nous ne faisons point comme cela les honneurs de Paris. J'espère, ma très-aimable, que j'aurai de vos nouvelles en arrivant aux Rochers.

LETTRE DLVI.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ, A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 24 Juillet 1684.

Je juge, ma belle petite sœur, de votre chagrin par la joie que j'ai présentement. J'ai ma mère et le *bien bon*, qui, malgré la fatigue du voyage, sont tous deux en très-bonne santé. Je comprends l'inquiétude que vous aurez pendant leur absence; mais s'il est difficile de vous rassurer sur la santé de ma mère, vous pouvez compter du moins que tout ce que la tendresse et l'application peuvent faire, sera employé pour sa conservation. Je vous pardonne de me porter envie actuellement; mais il étoit juste que ma mère partageât un peu entre nous deux les plaisirs qu'elle donne par sa présence : ne m'en haïssez pas, ma belle petite sœur, et à mon exemple, aimez vos rivaux : c'est ce que Madame de Coulanges a reconnu en moi, à ce qu'elle dit, et ce que j'ai toujours senti dans mon cœur pour vous. Mon oncle m'a donné ce matin le joli présent de ma Princesse (1) : nous avons été une demi-

(1) Mademoiselle d'Alerac.

heure, l'Abbé Charier, mon oncle et moi, à vouloir ouvrir ce petit flacon : nous avons tant fait par nos journées, que le bouchon a tourné, ce n'étoit pas sans peine au commencement: mais comme nous nous relayons tous trois, il tourne présentement avec beaucoup de facilité. Ma mère nous a donné une autre manière de s'en servir, et il est arrivé une grande commodité; c'est que l'eau de la Reine de Hongrie en sort toute seule, sans qu'on ait la peine de l'ouvrir. Adieu, ma très-chère et très-aimable petite sœur; mille remercîmens à ma divine Princesse; dites-lui que je m'ennuie qu'elle ne soit pas encore *Vicomtesse* (2), et que je serai aise quand cette métamorphose sera arrivée. Je fais une oraison très-dévote à *sainte Grignan* (3), et vous embrasse de tout mon cœur.

(2) Il étoit question en ce tems-là du mariage de Mademoiselle d'Alerac avec Gaspard, Vicomte de Polignac; mais cette affaire s'étant rompue, M. de Polignac épousa Marie-Armande de Rambures en 1688, et Mademoiselle d'Alerac fut mariée en 1689 avec Henri-Emmanuel Arnault, Marquis de Vibraie.

(3) Voyez la Lettre du 25 Septembre 1680.

LETTRE DLVII.

MADAME DE SÉVIGNÉ, A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 27 Septembre 1684.

Enfin, ma fille, voilà trois de vos lettres. J'admire comme cela devient, quand on n'a plus d'autre consolation : c'est la vie, c'est une agitation, une occupation, c'est une nourriture; sans cela on est en foiblesse, on n'est soutenu de rien, on ne peut souffrir les autres lettres; enfin, on sent que c'est un besoin de recevoir cet entretien d'une personne si chère. Tout ce que vous me dites est si tendre et si touchant, que je serois aussi honteuse de lire vos lettres sans pleurer, que je le serai cet hiver de vivre sans vous. Parlons un peu de Versailles; j'ai fort bonne opinion de ce silence; je ne crois point qu'on veuille vous refuser une chose si juste dans un tems de libéralités : vous voyez que tous vos amis vous ont conseillé de faire cette tentative; quel plaisir n'auriez-vous pas si, par vos soins et vos sollicitations, vous obteniez cette petite grace? Elle ne pourroit venir plus à propos; car je crois, et cette peine se joint souvent aux autres, que vous

êtes dans de terribles dérangemens. Pour moi je suis convaincue que je ne serois jamais revenue de ceux où m'auroit jetée un retardement de six mois : quand on a poussé les choses à un certain point, on ne trouve plus que des abîmes; et vous êtes entrée la première dans ces raisons; elles font ma consolation, et je me les redis sans cesse. Nous menons ici une vie assez triste; je ne crois pas cependant que plus de bruit me fût agréable. Mon fils a été chagrin de ces espèces de clous : ma belle-fille (1) n'a que des momens de gaîté, car elle est toute accablée de vapeurs; elle change cent fois le jour de visage, sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse; elle ne se promène quasi pas; elle a toujours froid; à neuf heures du soir elle est toute éteinte, les jours sont trop longs pour elle; et le besoin qu'elle a d'être paresseuse fait qu'elle me laisse toute ma liberté, afin que je lui laisse la sienne : cela me fait un extrême plaisir. Il n'y a pas moyen de sentir qu'il y ait une autre maîtresse que moi dans cette maison; quoique je ne m'inquiète de rien, je me vois servie par de petits ordres invisibles. Je me promène seule, mais je n'ose me livrer à l'entre-

(1) Jeanne-Marguerite de Brehant, mariée le 8 Février 1684 à Charles, Marquis de Sévigné.

chien

chien et loup, de peur d'éclater en cris et en pleurs; l'obscurité me seroit mauvaise dans l'état où je suis : si mon ame peut se fortifier, ce sera à la crainte de vous fâcher que je sacrifierai ce triste divertissement : présentement c'est à ma santé, et c'est encore vous qui me l'avez recommandée; mais enfin, c'est toujours vous. Il ne tient pas à moi qu'on ne sache l'amitié tendre et solide que vous avez pour moi, j'en suis convaincue, j'en suis pénétrée; il faudroit que je fusse bien injuste pour en douter : si Madame de Montchevreuil a cru que ma douleur surpassoit la vôtre, c'est qu'ordinairement on n'aime point sa mère comme vous m'aimez. Pourquoi vous allez-vous blesser à l'épée de voir ma chambre ouverte? Qu'est-ce qui vous pousse dans ce pays désert? C'est bien là où vous me redemandez. Vous m'avez fait un grand plaisir de me parler de Versailles : la place de Madame de Maintenon est unique dans le monde; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais : vous n'aurez pas oublié au moins de lui faire remonter quelques paroles par Madame de Montchevreuil. Je ne veux point d'aide pour la chaise de M. de Coulanges; laissez-moi faire, je bats monnoie ici. Je suis fort aise que notre mariage n'aille plus à reculons,

et que M. le Coadjuteur et vous, soyez toujours liés par mes deux joues; conservez-moi les vôtres, ma très-aimable, conservez votre santé, ne vous fatiguez plus tant, ayez pitié de moi; j'aurois bien de la peine à soutenir plus de tristesse que je n'en ai.

La mort de Madame de Cœuvres est étrange, et encore plus celle du Chevalier d'Humières : hélas! comme cette mort va courant partout et attrapant de tous côtés. Je me porte parfaitement bien; je fais toujours quelque scrupule d'attaquer cette perfection par une médecine. Nous attendons les Capucins : cette petite femme-ci fait pitié, c'est un ménage qui n'est point du tout gaillard : ils vous font tous deux mille complimens. On ne me presse point de donner mon amitié, cela déplaît trop; point d'empressement, rien qui chagrine, rien qui réveille aussi, cela est tout comme je le souhaitois. Corbinelli est trop heureux des bontés que vous avez pour lui; je l'envie bien présentement : voilà ce que lui vaut mon amitié. Le *bien bon*, qui veut que je vous dise bien des choses pour lui, calcule tout le jour, et se porte bien. Adieu, ma chère enfant; que puis-je vous dire qui approche de ce que je sens pour vous? On m'envoie les gazettes; vous songez à tout,

vous êtes adorable. Vous parlez de mes lettres, je voudrois que vous vissiez les traits qui sont dans les vôtres, et tout ce que vous dites en une ligne; vous perdez beaucoup à ne pas les lire. Je vous demande un compliment à M. de Cœuvres et à Madame de Mouci sur son action héroïque qui met en peine pour sa santé. Vous devriez écrire joliment à M. de Lamoignon de votre part et de la mienne, sur la douleur qu'il a eue de voir mourir son ami entre ses bras.

LETTRE DLVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche premier Octobre 1684.

Quoique ma lettre soit datée du dimanche, je l'écris aujourd'hui samedi au soir; il n'est que dix heures, tout est retiré; c'est une heure où je suis à vous d'une manière plus particulière qu'au milieu de ce qui est ordinairement dans ma chambre : ce n'est pas que je sois contrainte, je sais bien me débarrasser : je me promène seule; et quoi que vous disiez, ma très-chère, je serois bien oppressée si je n'avois pas cette liberté. J'ai besoin de penser à vous avec attention,

comme j'avois besoin de vous voir ; et si mes épées pouvoient un peu s'émousser, et ne pas me percer, comme je vous le mandois d'Étampes, ce tems qui vous est destiné seroit nécessaire à ma santé, comme il l'est présentement au soulagement de mon cœur. Je vous disois une vérité amère, c'est que vous me quittâtes dans un état où toutes mes pensées étoient autant de pointes aiguës : je ne savois comment faire pour m'en garantir ; car on est extrêmement exposée aux coups, quand on se fait des blessures de toutes ses pensées. Mais revenons, ma fille : je vous écris donc en paix et en repos ; et quoique je sois avec vous, je sens toujours fort tristement notre séparation : c'est aujourd'hui le huitième jour que je suis ici : me voila bien avancée. L'Abbé Charier est la seule personne avec qui je puisse parler de vous : il m'entend, je lui dis combien j vous aime ; rien ne peut tenir sa place quand il sera parti : il entre dans mes sentimens, il est surpris des vôtres, et que les distractions de Versailles et de Paris ne vous aient point encore consolée. *Vous me regrettez comme on fait la santé*, mais je ne suis pas de votre avis : vous avez mieux senti mes cinq ou six visites par jour, et la douceur de notre société, que l'on ne sent

le plaisir de se bien porter : vous ne jugez pas équitablement de votre amitié. Pour moi, ma très-chère, je n'ai rien sur mon cœur, il n'y a moment que je n'aie été sensible au plaisir d'être avec vous : tous mes retours de messe, tous mes retours de ville, tous mes retours de chez le *bien bon*, tout cela m'a donné de la joie : enfin, je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, j'ai coupé dans le vif, et le tems que j'ai passé heureusement avec vous n'avoit rien diminué de la vivacité de mes sentimens, cela est vrai. N'admirez-vous point où mon cœur me jette et m'égare ? Je suis toute seule, je suis toute attendrie ; cette disposition ne se rapportera point avec celle que vous aurez en recevant ma lettre ; mais il n'importe, ma chère Comtesse, il faut que vous ayez cette complaisance pour moi. Est-il possible que j'aie pu tant écrire sans avoir encore dit un mot de Mademoiselle de Grignan ? Je suis plus fâchée de cette fuite (1) que je n'en suis surprise : elle nous portoit tous sur ses épaules, tous nos discours lui déplaisoient ; elle a bien secoué le joug du

(1) Mademoiselle de Grignan étoit allée à Gif dans un Couvent de Bernardines, sans avoir communiqué son dessein à personne.

Père Moret (2) ; mais n'en pas dire un mot au Coadjuteur, cela est étrange ; a-t-elle emmené *Cocole ?* Qu'est devenu *Champagne ?* Qui est-ce qui l'a menée ?

Je crains bien que notre mariage ne se rompe par les raisons d'intérêt que vous me dites ; ce ne sera jamais de mon consentement ; et si l'on veut donner à ronger l'espérance d'un Duc qui ne viendra point, Mademoiselle d'Alerac a bien l'air d'en être la victime et la dupe : je souhaite la santé du Coadjuteur par plusieurs raisons ; celle-là est la seconde. Où sont ces petits oiseaux qui s'en étoient envolés au Pui ? Vous me direz la suite. Que je vous plains, ma fille, d'avoir à rebâtir votre château ! quelle dépense hors de saison ! Il vous arrive des sortes de malheurs qui ne sont faits que pour vous ; je les sens peut-être plus encore que vous ne les sentez. Si la Providence vouloit vous récompenser, cela seroit aisé en donnant une bonne volonté à celui à qui vous avez demandé du secours. Vous m'affligez de me dire que le Grand-Maître (3) a une côte rompue ; enfin, sa chasse s'est tournée contre lui, comme la messe de cette

(2) Célèbre Directeur de l'Oratoire.
(3) Le Duc du Lude.

pauvre Marquise de Cœuvres s'est tournée contre elle. Il y a dix endroits dans votre lettre qu'il faudroit envoyer à Fontevraud, s'ils étoient mêlés avec des louanges de l'Abbé Têtu. Vraiment, c'est une folie que le bien que vous dites de mes lettres : je vous le dis sincérement, je ne comprends point quelle est votre pensée. Il est vrai que dans le bateau, ne pouvant lire de plus longues pièces, je me jetai sur cette Oraison (*funèbre*) ; je la trouvai convenable, et je crus qu'on ne pouvoit mieux dire de Madame de Richelieu (4); car ce n'étoit pas de M. de Turenne dont il étoit question. J'en écrivis un mot à Madame de la Fayette; et l'amour-propre de l'Abbé Têtu, qui ne néglige pas les petits profits, en *tourne* (5) *une affaire* jusqu'à Fontevraud. Vraiment, vous n'avez qu'à me répondre pour me faire taire : je n'en serois point étonnée si c'étoit à votre esprit que je voulusse parler ; mais c'est à votre cœur, qui me répond encore mieux. Vous finissez par une douceur peu commune et trop aimable : *je suis pour vous comme la santé* ; c'est-à-dire, le plaisir des autres plaisirs. Venez me parler de mes fagots auprès de telles pen-

(4) Morte le 29 Mai 1684.
(5) Voyez la Lettre CCCCXCIX, *Tome V*.

sées : je me connois, et vous savez que je ne m'égare point. Voilà où je demeurai hier au soir : il est dimanche, il faut envoyer nos paquets : le soleil et le bruit ne m'ont rien ôté des sentimens que j'avois dans le silence et dans l'obcurité. Mon fils vient de partir pour Rennes ; il veut être assuré que ses clous ne sont rien. Sa femme est autour de moi, entendant très-bien la partie que je fais avec elle de ne la voir d'aujourd'hui. J'ai passé la matinée dans ces bois avec mon Abbé Charier; elle y va présentement, et je vais écrire : je vous assure que cela est fort commode. Elle a de très-bonnes qualités, du moins je le crois ; mais dans ce commencement, je ne me trouve disposée à la louer que par les négatives : elle n'est point *ceci*, elle n'est point *cela* ; avec le tems je dirai peut-être, elle est *cela*. Elle vous fait mille jolis complimens, elle souhaite d'être aimée de nous, mais sans empressement; elle *n'est donc point empressée* : je n'ai que ce ton jusqu'ici : elle ne parle point breton, elle n'a point l'accent de Rennes.

J'approuve fort de ne mettre autour de mon chiffre que, *Madame de Sévigné*. Il n'en faut pas davantage : on ne me confondra point pendant ma vie, et c'est assez. Je serai fort aise d'avoir ce petit amuse-

ment (6). M. de Coulanges songe déjà au bois doré ; ainsi la dépense est bien médiocre, je n'ai pas besoin que vous m'aidiez. Mon Dieu, ma chère, qu'il fait beau ! et que je vous plains de n'être point à Livry, puisque je vous ai donné ma folie pour la campagne ! vous savez pourtant que je ne l'ai jamais mesurée avec le plaisir d'être avec vous : ma plus grande passion pour Livry ne portoit que deux jours en votre absence ; et puisqu'une fois Mademoiselle d'Alerac nous fit tous revenir le premier jour d'Octobre, je ne vous quitterois pas quand vous gardez notre Coadjuteur. Enfin, Dieu a disposé de ma destinée, et dans peu de jours j'aurai plus de campagne que je n'en voudrai. Je mets sur mon compte toutes vos bontés pour Corbinelli ; il n'est pas de mauvaise compagnie, non plus que Madame de la Fayette : joignez-vous à ces deux personnes, et jugez combien je dois être gâtée sur le bon goût : je le suis bien aussi. Je n'ai encore vu ni Princesse, ni Marbeuf ; la Princesse est en dévotion, la Marbeuf pleure une jeune nièce de dix-sept ans, belle, riche, de bonne maison ; je la

(6) Il s'agissoit d'une chaisse de tapisserie que Madame de Sévigné s'amusoit à travailler, pour en faire présent à M. de Coulanges.

vis un enfant l'autre voyage ; elle étoit devenue aimable, elle revenoit d'ici et de Vitré, elle est expirée en trois jours d'une vapeur de fille : on l'a toujours saignée du bras : cela peut figurer avec Madame de Cœuvres. Adieu, très-parfaitement aimée. Je baise le rhétoricien (7), que je défie, malgré sa rhétorique, de me persuader que je ne l'aime pas fort tendrement.

(7) Le Marquis de Grignan son petit-fils.

LETTRE DLIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 Octobre 1684.

Je m'attendois bien que vous ne tarderiez pas d'aller à Gif ; ce voyage étoit tout naturel : j'espère aussi que vous m'en direz des nouvelles, et de l'effet de cette retraite, et du mariage, et de l'opiniâtreté de M. de Montausier à demander des choses inouïes. Tout ce qui se passe à l'hôtel de Carnavalet est plus ou moins mon affaire, selon l'intérêt que vous y prenez. Vous me parlez si tendrement de la peine que mon absence vous cause toujours, qu'encore que j'en suis fort touchée, j'aime mieux sentir cette douleur

que de ne point savoir la suite de votre amitié. Ma tristesse n'est point du tout dissipée par la diversité des objets; je subsiste de mon propre fonds et de la petite famille. Mon fils m'a l'obligation de lui avoir écarté beaucoup de mauvaise compagnie, dont il étoit accablé : j'en suis ravie, car je ne suis point docile, comme vous savez, à de certaines impertinences; et parce que je ne suis point assez heureuse pour rêver comme vous, je m'impatiente, et je dis des rudesses. Dieu merci, nous sommes en repos, je lis, j'ai dessein du moins de commencer un livre que Madame de Vins m'a mis dans la tête : c'est *la réformation d'Angleterre*. J'écris et je reçois des lettres, je suis quasi tous les jours occupée de vous. Je reçois vos lettres le lundi, j'y réponds le mercredi; j'en reçois encore le vendredi, j'y réponds le dimanche : cela m'empêche de tant sentir la distance d'un ordinaire à l'autre. Je me promène extrêmement, et parce qu'il fait le plus beau tems du monde, et parce que je sens par avance l'horreur des jours qui viendront; ainsi, je profite avec avarice de ceux que Dieu me donne. N'irez-vous point à Livry, ma fille? Le Chevalier ne sera-t-il point bien aise d'y aller se reposer après ses eaux? Le Coadjuteur est guéri : tout vous y convie : je vous

défie de n'y point penser à moi. Si vous aviez besoin d'un petit deuil, je vous en fournirois un : M. de Montmoron (1) mourut chez lui il y a quatre jours, d'une violente apoplexie: c'est une belle ame devant Dieu ; cependant il ne faut pas juger. J'ai vu la Princesse qui comprend ma douleur, qui vous aime, qui m'aime, et qui prend tous les jours douze ou quatorze tasses de thé ; elle le fait infuser comme nous, et remet encore dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante : cela, dit-elle, la guérit de tous ses maux : elle m'assura que le Landgrave (2) en prenoit quarante tasses tous les matins ; mais, Madame, ce n'étoit peut-être que trente ; non, c'est quarante ; il étoit mourant, cela le ressuscite à vue d'œil ; enfin, il faut avaler tout cela. Je lui dis que je me réjouissois de la santé de l'Europe, la voyant sans deuil ; elle me répondit que j'en jugeois très-bien ; mais qu'elle craignoit d'être bientôt obligée de prendre le deuil pour sa sœur l'Électrice (3); enfin, je sais parfaitement les affaires d'Allemagne : elle est bonne et très-aimable parmi tout cela.

(1) Il étoit Sévigné.

(2) Charles, Landgrave de Hesse-Cassel, son neveu.

(3) Charlotte de Hessel-Cassel, femme de Charles-Louis, Comte Palatin du Rhin, Électeur de l'Empire.

Voilà une lettre pour M. de Pomponne : que je suis aise, ma fille, qu'il ait cette Abbaye! que cela est donné agréablement, lorsqu'il est en Normandie, ne songeant à rien! *non ti l' invidio, non, ma piango il mio*, c'est-à-dire, ma chère enfant, N'y aura-t-il que vous qui n'obtiendrez rien? Croyez-vous que vos affaires ne tiennent pas une grande place dans mon cœur? Je suis persuadée que j'y médite plus tristement que vous; mais profitez de votre courage qui vous fait tout soutenir, et continuez de m'aimer si vous voulez rendre ma vie heureuse; car les peines que me donne cette amitié sont douces, tout amères qu'elles sont.

LETTRE DLX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 8 Octobre 1684.

Ah, ma chère enfant! vous avez été malade? C'est un mal fort sensible que d'avoir une amygdale enflée; cela s'appeleroit une esquinancie, si on vouloit. Vous donnez à tout cela un air de plaisanterie, de peur de m'effrayer; mais la furie de votre sang, qui vous a fait si souvent du ravage, m'empêche de rire quand il se jette ainsi dans votre gorge;

Le voyage de Gif vous a beaucoup fatiguée; vous souvient-il de celui de Lambesc avec Madame de Monaco ? Je crois que vous n'avez pas été si malade; mais enfin, l'air, les brouillards des vallons de Saint-Bernard, la tristesse de cette retraite, des larmes, beaucoup de fatigue, mal dormir, tout cela vous a mise en état d'être saignée deux fois en deux jours. Remettez-vous, ma fille, conservez-vous, reposez-vous, et ne vous amusez point à écrire des volumes, ni à répondre aux discours à perte de vue que je vous écris dans mon loisir; si vous vous en faisiez une loi, je me résoudrois à ne vous écrire qu'une page.

A M. LE CHEVALIER DE GRIGNAN.

Que je vous suis obligée, Monsieur, de lui avoir ôté la plume de la main! Malgré toutes ses méchantes plaisanteries, je vous conjure de l'empêcher d'écrire encore plusieurs jours, et de la soulager de ce qu'elle voudra me faire savoir, en me l'écrivant vous-même dans sa lettre : par exemple, parlez-moi un peu plus intimement de la sainte fille, de la raison qui lui a fait perdre patience; de ce que disent M. de Montausier et Mademoiselle d'Alerac, et comme notre mariage se trouvera de cette retraite : vous

voudrez fort bien causer avec moi sur tout cela. Je vous recommande la santé de ma fille : ne la croyez point quand elle veut se coucher bien tard, et s'éveiller bien matin, et prendre sans cesse du thé, du café : je vous assure, Monsieur, que cette vie est bien mauvaise pour un sang aussi brûlant que le sien. Souvenez-vous de l'état où nous l'avons vue, n'abusons point du retour de sa beauté; elle a un mal de côté qui trouble souvent mon repos : on ne sent point de douleur où il n'y a point de mal : faites-la souvenir de la pervenche : qu'elle ne l'abandonne pas tout à fait, ne fût-ce que par reconnoissance. Allez à Livry prendre du repos; et faites que je puisse m'assurer qu'étant avec elle, vous serez la force majeure qui l'empêchera de se faire du mal.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ceci vous ennuie un peu, ma très-chère; mais je vous dirai, *est-ce que je parle à toi* (1)? Quand ce ne seroit que pour moi, conservez-vous : je n'ai point la force de soutenir votre absence et votre mauvaise santé. Je suis assurée que vous n'aurez plus de bonnes joues à me présenter ; rien ne change tant que ces sortes de maux douloureux, et deux

(4) Voyez la Lettre du 9 Juin, *Tome V*.

bonnes saignées : je ne puis vous parler d'autre chose. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles : mais si M. le Chevalier n'est votre secrétaire d'ici à quelque tems, je ne vous écrirai plus. Mon fils revient aujourd'hui de Rennes : en son absence, j'ai causé avec sa femme ; je l'ai trouvée toute pleine de raison, entrant dans toutes nos affaires du tems passé, comme une personne, et mieux que toute la Bretagne ; c'est beaucoup que de n'avoir pas l'esprit *fichu*, ni de-travers, et de voir les choses comme elles sont. Je vous obéis mal, quand vous voulez que je sois toujours exposée ; j'ai besoin d'être de certaines heures avec vous ; et cette liberté, quoique triste, m'est agréable. Il est vrai que, quoi que je fasse, les jours ont ici toute leur étendue, et quelque chose encore au-delà. Pour le mois de Septembre, il me semble qu'il a duré six mois, et je ne comprends point qu'il n'y ait que quinze jours que je suis ici.

LETTRE DLXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 5 Novembre 1684.

Oui, ma fille, je vous promets de ne point m'effrayer de vos maux; je vous conjure de me les dire toujours comme ils sont. Vous voilà donc obligée à vous guérir de vos remèdes; cette troisième saignée fut bien cruelle si près de la seconde qui l'étoit déjà, et vos médecines mal composées; car nos Capucins sont ennemis du polychreste: vous avez été bien mal menée de toutes les façons: je croyois que ce fût Alliot; mais il y a presse à s'en vanter, et M. de Coulanges me mande de Chaulnes, où Céron est allé en poste pour Madame de Chaulnes qui étoit très-mal, que c'étoit Céron qui avoit eu l'honneur de vous traiter; qu'il vous avoit fait saigner trois fois, et que votre mal étoit fort pressant et fort violent: c'est à vous à me dire la vérité de tout cela, car je n'y connois plus rien. Vous m'avez fait passer votre mal de gorge pour une chose sans péril, et vous n'avez appuyé que sur les saignées faites après coup et fort mal à propos. Quoi qu'il en soit, ma fille, consolez-vous, et guérissez-

vous avec votre bonne pervenche bien verte, bien amère, mais bien spécifique à vos maux, et dont vous avez senti de grands effets : rafraîchissez-en cette poitrine enflammée ; et si, dans cet état qui passera, vous êtes incommodée d'écrire, prenez sur moi comme sur celle qui vous aime le plus ; faites-moi écrire par M. du Plessis, mettez une ligne en haut et en bas ; car il faut voir de votre écriture, et je serai ravie de penser que, toute couchée et toute à votre aise, vous causerez avec moi, et que vous ne serez point incommodée deux heures durant dans une posture qui tue la poitrine. Pour nos santés, ma chère enfant, je vous en parlerai bien sincérement, la mienne est parfaite ; je me promène quand il fait beau ; j'évite le serein et le brouillard ; mon fils le craint, et me ramène. Ma belle-fille ne sort pas, elle est dans les remèdes des Capucins, c'est-à-dire, des breuvages et des bains d'herbes qui l'ont fort fatiguée sans aucun succès jusqu'ici : en sorte que nous ne sommes point en train ni en humeur de faire des promenades extravagantes. On en est tentée à Livry ; et l'été quand il fait chaud et qu'on voit une brillante lune, on aime à faire un tour : mais ici nous n'y pensons pas, nous allons entre deux soleils. Le bon Abbé est un peu in-

commodé de sa plénitude et de ses vents : ce sont des maux auxquels il est accoutumé : les Capucins lui font prendre tous les matins un peu de poudre d'écrevisse, et assurent qu'il s'en trouvera fort bien : cela est long, et en attendant il souffre un peu. Pour moi, je n'ai plus de vapeurs ; je crois qu'elles ne venoient que parce que j'en faisois cas : comme elles savent que je les méprise, elles sont allées effrayer quelques sottes : voilà l'exacte vérité de l'état où nous sommes. Celui dans lequel vous me représentez Mademoiselle d'Alerac est trop charmant, c'est une petite pointe de vin qui roussille et réjouit toute une ame : il ne faut pas s'étonner si elle en a une présentement ; on la sent si peu quelquefois que c'est comme si on n'en avoit pas. Je suis persuadée que M. de Polignac en a deux à proportion par la reconnoissance qui se joint à son amour. Il me paroît que les articles se règlent mieux à Livry que chez M. de Montausier : c'est là que les difficultés doivent s'applanir ; mais ce que je ne comprends pas, c'est la première apparition de M. de Polignac : que vouloit-il dire avec son sérieux, avec sa visite courte et cérémonieuse ? Devroit-elle être de cette froideur ? Ne falloit-il point expliquer avec grace et chaleur cette longue absence, ce long si-

lence? Et comment, après avoir si mal commencé, peut-on finir si joliment? Vous me faites de toute cette scène une peinture charmante, dont je vous remercie par l'intérêt que vous savez que j'y prends. Le bon Abbé est très-obligé à M. du Plessis de l'honneur qu'il a fait à son canal; cela lui paroît un coup de partie pour cette pièce d'eau; c'est comme une exécution vigoureuse dans les justices qui ne sont pas bien établies: après cela on n'en doute plus: aussi, après cette espèce de naufrage, la sécheresse, la bourbe, les grenouilles feront tout ce qu'il leur plaira; nous serons toujours un canal où M. du Plessis a pensé se noyer. Nous avons eu ici une Saint-Hubert triste et détestable; mais ce n'est pas ici qu'il faut juger du tems que vous avez là-bas: vous avez chaud à Livry, vous êtes en été; la Saint-Hubert aura peut-être été merveilleuse à Fontainebleau, et nous avons des pluies et des brouillards qui, à la vérité, ont été précédés de quelques beaux jours; mais il faut prendre le tems comme il vient, car nous ne sommes pas les plus forts. Je suis très-fâchée que le rhumatisme du Chevalier ouvre de si bonne heure; Vichi ne lui a pas bien réussi cette année: je souhaite que nos Capucins fassent mieux. Je vous crois à Paris, et bien près d'être à

Fontainebleau: mais, mon enfant, irez-vous en un jour ? Songez à ne pas augmenter vos maux, cela est préférable à tout : ayez donc pitié de vous et de moi en même tems, car c'est bien véritablement ma vie et ma santé que je vous recommande. Hélas! que croyez-vous que m'ait fait cette mort de Madame de Luynes (1) ? C'est une tristesse dont on ne peut se défendre : et que faut-il donc pour ne point mourir ? Jeune, belle, reposée, toute tranquille et toute en paix, elle avoit payé le tribut de l'humanité l'année passée par une grande maladie, et la voilà morte un an après, c'est un étrange point de méditation. M. de Chaulnes en est affligé, dites lui quelque chose : Madame de Chaulnes a été bien mal; ils ont tant d'amitié pour moi, que vous ne devez pas les négliger. Adieu, ma très-aimable : Madame de la Fayette me mande que Madame de Coulanges est charmée de vous et de votre esprit.

(1) Anne de Rohan, morte le 29 Octobre, âgée de quarante-quatre ans.

LETTRE DLXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 15 Novembre 1684.

J'ai reçu une lettre du Maréchal d'Estrade, qui me conte si bonnement et si naïvement toutes les questions que vous lui avez faites sur mon sujet, et je vois si bien tout l'intérêt que votre amitié vous fait prendre à la vie que je fais ici, que je n'ai pu lire sans pleurer la lettre de ce bon homme : je vous en demande pardon, cela est passé; mais je n'étois point en garde contre ce récit tout naïf, et j'ai été prise au dépourvu. Voilà, ma chère enfant, une relation bien naturelle de ce qui m'est arrivé de plus considérable depuis que je vous ai écrit : mais le moyen de vous cacher ce trait d'amitié si tendre, si sensible, si naturel et si vrai? puisqu'aussi bien, ma fille, il me semble que vous ètes assez comme moi, et que nous mettons au premier rang les choses qui nous regardent; le reste vient après pour arrondir la dépêche. Vous dites que je ne suis point avec vous, et pourquoi? ah, qu'il me seroit aisé de vous l'apprendre! si je voulois salir mes lettres des raisons qui m'obligent à cette sé-

paration, des misères de ce pays, de ce qu'on m'y doit, de la manière dont on m'y paie, de ce que je dois ailleurs, et de quelle façon je me serois laissée surmonter et suffoquer par mes affaires, si je n'avois pris avec une peine infinie cette résolution. Vous savez que depuis deux jours je la diffère avec plaisir, sans y balancer : mais, ma chère enfant, il y a des extrêmités où l'on romproit tout, si on vouloit se roidir contre la nécessité : le bien que je possède n'est plus à moi ; il faut finir avec le même honneur et la même probité dont on a fait profession toute sa vie : voilà ce qui m'a arrachée d'entre vos bras pour quelque tems ; vous savez avec quelle douleur je vous en cache la suite, parce que voulant bien me porter, je me les cache en quelque sorte à moi-même : mais cette espérance dont je vous ai parlé me soutient, et me persuade qu'enfin je vous reverrai. Je suis ici avec mon fils, qui est ravi de m'y voir manger une partie de ce qu'il me doit ; cela me fait un sommeil salutaire, et souffrir la perte de tout ce que ses fermiers me doivent, et dont apparemment je n'aurai jamais rien. Je crois que vous entrez dans ces vérités qui finiront, et qui me feront retrouver mon premier état : je n'ai pu m'empêcher de vous dire tout cela

dans l'intimité et dans l'amertume de mon cœur, parce que je le soulage en causant avec une fille, dont la tendresse n'a point d'exemple. J'ai quasi envie de passer l'article de ma santé; elle est dans la perfection, et j'aime M. de Coulanges de vous avoir montré ma lettre; elle doit vous avoir remise de vos imaginations; le style qu'on prend, en lui écrivant, ressemble à la joie et à la santé. Ce que vous mandoit mon fils des Capucins, étoit pour vous mettre l'esprit en repos en cas d'alarme; mais cette alarme est encore dans l'avenir et entre les mains de la Providence; car jusqu'ici toutes nos machines n'ont rien de détraqué : la vôtre, ma fille, n'a pas été si bien réglée; vous avez été considérablement malade. Le tems continue d'être détestable, les postillons se noient; il ne faut plus penser à recevoir régulièrement les lettres. Il n'y avoit pas un grand chapitre à faire de Fouësnel, c'est un triste voyage tout uni; j'en disois un mot au petit Coulanges: je trouve que votre amitié avec sa femme continue fort joliment, il n'en faut pas davantage; son mari est trop aimable, il nous écrit des lettres charmantes. Il vous a mise dans la folie de la *Cuverdan*; mais nous ne savons si c'est une vérité ou une vision, car il dit qu'elle est fille de

Cafut,

Cafut, lequel *Cafut* étoit une folie de son enfance, dont il étoit grippé au point qu'on lui en donna le fouet étant tout petit, parce qu'on craignoit qu'il n'en devînt fou avec Madame de Sanzei. Quoi qu'il en soit, *la Cuverdan* de ce pays sera demain ici : il y a trois jours qu'elle est chez la Princesse. Souvenez-vous, ma fille, de la règle de Corbinelli, qu'il ne faut pas juger sans entendre les deux parties ; il y a bien des choses à dire ; mais, en un mot, il falloit rompre à jamais avec Madame de Tisé, et rompre le seul lien qu'ait mon fils avec M. de Mauron (1), dont il ne jette pas encore sa part aux chiens, ou rompre impertinemment avec la Princesse. Il a résisté, il a vu l'horreur de cette grossiéreté ; il en a fait dire ses extrêmes douleurs à la Princesse ; mais enfin il a fallu se résoudre et prendre parti ; il n'y avoit qu'à prendre ou à laisser ; et mon fils a préféré la douceur et le plaisir d'être bien avec sa nouvelle famille, et par reconnoissance, et par intérêt, à la gloire d'avoir suivi toutes les préventions de la Princesse, qui sont à l'excès dans les têtes allemandes. Vous me direz que Madame de Tisé est ridicule d'avoir exigé cette belle déclaration de son ne-

(1) Beau-père de M. de Sévigné, et frère de Madame de Tisé.

veu ; qu'elle ne sait point le monde ; que cela est de travers : tout cela est vrai, mais on ne la refondra pas : peut-être que cette *pétoffe* ne servira qu'à confirmer la roture de celui que la Princesse protége ; car la maison à laquelle il vouloit s'accrocher, et qui est fort bonne, ne veut point de lui. Ah, mon Dieu ! en voilà beaucoup, ma chère Comtesse, je n'avois pas dessein d'en tant dire. Mais parlons du bonheur de M. de la Trousse, qui marche à grands pas dans le chemin de la fortune. Connoissez-vous la vertu d'une machine toute simple qu'on appelle un levier ? Il me semble que je l'ai été à son égard : trouvez-vous que je me vante trop ? Cela me fait prendre un grand intérêt à toute la suite de sa vie, où il a réuni et bien de l'honneur, et bien du bonheur, et bien de la faveur. Je ne manquerai pas de lui écrire ; en attendant faites-en mes complimens à Mademoiselle de Méri, mais ne l'oubliez pas. Je n'ai rien à dire de l'indifférence de Madame de Coulanges, sinon qu'elle prend le bon et unique parti. Vous jugez bien du succès qu'aura la prière de Madame de la Fayette ; jamais une personne, sans sortir de sa place, n'a tant fait de bonnes affaires : elle a du mérite et de la considération ; ces deux circonstances vous sont communes avec elle ; mais le bon-

heur ne l'est pas ; et je doute que toute la dépense et tous les services de M. de Grignan fassent plus que vous : ce n'est pas sans un extrême chagrin que je vois ce guignon sur vous et sur lui. Vous faites très-bien d'aller à Versailles à l'arrivée de la Cour ; mais, ma fille, je ne puis assez vous le dire, prenez garde au débordement des eaux ; on ne conte en ce pays que des histoires tragiques sur ce sujet. Vous dites une grande vérité quand vous m'assurez que l'amitié que vous avez pour moi vous incommode ; et c'est une grande justice si vous croyez que la tendresse que j'ai pour vous m'incommode aussi : je sens tout cela plus que je ne voudrois; car j'avoue que quand on aime à un certain point, on craint tout, on prévoit tout, on se représente tout ce qui peut arriver et ce qui n'arrivera point ; quelquefois je trouve une longueur infinie d'un ordinaire à l'autre, et je ne reçois vos lettres qu'en tremblant ; tout cela est fort incommode, il faut en demeurer d'accord : ayons donc, ma chère, une attention particulière pour nous épargner, autant qu'il sera possible, ces sortes de chagrins. Il y a quinze jours que nous ne songeons pas qu'il y ait ici des allées et des promenades, tant le tems est effroyable : je ne suis plus en humeur de me

promener; j'ai renoncé à cette gageure, et je demeure fort bien dans ma chambre à travailler à la chaise de mon petit Coulanges. Je n'y avois point appris le mariage de Mademoiselle Courtin; je ne sais rien; et je ne m'en soucie guère. Je reçois des souvenirs très-aimables de M. de Lamoignon : il me regrette, et me mande qu'il est au désespoir de ne m'avoir point montré sa harangue, comme l'année passée. Je le prie de vous la montrer, et je lui dis que par un côté vous en êtes plus digne que moi : suivez cela; c'est un plaisir que vous lui ferez. Madame de Marbeuf est arrivée, elle est tout à fait bonne femme : mais, ma fille, ne croyez pas que je ne m'en passasse fort bien. La liberté m'est plus agréable que sa compagnie : je la mettrai à mon point; il faut avoir des heures à soi; elle vous fait mille et mille complimens; répondez-y en deux lignes dans ma lettre, et plus de *Cuverdan*.

LETTRE DLXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 26 Novembre 1684.

TANT pis pour vous, ma fille, si vous ne relisez pas vos lettres; c'est un plaisir que votre paresse vous ôte, et ce n'est pas le moindre mal qu'elle puisse vous faire; pour moi, je les lis et je les relis, j'en fais toute ma joie, toute ma tristesse, toute mon occupation : enfin, vous êtes le centre de tout et la cause de tout. Je commence par vous : est-il possible qu'en parlant au Roi, vous ayiez été une personne toute hors de vous, ne voyant plus, comme vous dites, que la majesté, et abandonnée de toutes vos pensées ? je ne puis croire que ma fille bien aimée, et toujours toute pleine d'esprit, et même de présence d'esprit, se soit trouvée dans cet état. Il est question enfin d'obtenir : je vous avoue que par ce que vous a dit Sa Majesté qu'elle vouloit faire quelque chose pour M. de Grignan, je n'ai point entendu qu'elle voulût avoir égard à l'excessive dépense que M. de Grignan a faite en dernier lieu; mais cette réponse du Roi m'a paru, comme s'il vous avoit dit : *Madame, cette*

gratification que vous demandez, est peu de chose; je veux faire quelque chose de plus pour Grignan; et j'ai entendu cela tout droit comme une manière d'assurance de votre survivance, qu'il sait bien qui est une affaire capitale pour votre maison. Je n'ai donc plus pensé au petit présent, et je vous ai mandé ce que vous aurez vu dans ma dernière lettre. C'est à vous, ma très-chère, à me redresser, et je vous en prie; car je n'aime point à penser de travers sur votre sujet.

Madame de la Fayette m'a mandé que vous étiez belle, comme un ange, à Versailles, que vous avez parlé au Roi, et qu'on croit que vous demandez une pension pour votre mari. Je lui répondrai négligemment que je crois que c'est pour supplier Sa Majesté de considérer les dépenses infinies que M. de Grignan a été obligé de faire sur cette côte de Provence, et voilà tout.

Vous me contez trop plaisamment l'histoire de M. de Villequier et de sa belle-mère; elle ne doit pas être une Phèdre pour lui. Si vous aviez relu cet endroit, vous comprendriez bien de quelle façon je l'ai compris en le lisant: il y a quelque chose de l'histoire de Joconde, et cette longue attention qui ennuie la femme-de-chambre,

est une chose admirable. La conduite de Madame d'Aumont est fort bonne et fort aisée : elle doit fermer la bouche à tout le monde, et rassurer M. d'Aumont. Voilà de grandes affaires en Savoie. Je ne puis croire que le Roi n'ait point pitié de Madame de Bade, quand elle lui représentera l'âge de sa mère, qu'elle laisse abandonnée de tous ses enfans ; je ne croirai point qu'elle parte que sa mère ne soit partie ; il est vrai que cette bonne mère est si furieuse, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'elle ne soit pas toujours à la fleur de son âge. Madame la Princesse de Tarente la recevra à Vitré. Pour Madame de Marbeuf, elle est de ses anciennes connoissances ; elle a été des hivers entiers à souper et jouer à l'hôtel de Soissons : vous pouvez penser comme cela se renouvellera à Rennes. J'ai conté à mon fils ce combat du Chevalier de Soissons : nous ne pensions pas que les yeux d'une grand'mère pussent faire encore de tels ravages. Je ne songe point à vous parler de la levée du siége de Bude : cette petite nouvelle dans l'Europe et dans le Christianisme, ne vaut pas la peine d'en parler. Je crois que Madame la Dauphine prendra le soin d'en être fâchée : son frère s'est tellement exposé, et a si bien fait à ce siége, qu'il est douloureux qu'un

tel Électeur soit contraint de s'en retourner.

Notre *bien bon* est enrhumé de ces gros rhumes que vous connoissez ; il est dans sa petite alcove, nous le conservons mieux qu'à Paris. Pour ma belle-fille, elle a fait tous les remèdes chauds et violens des Capucins, sans en être seulement émue. Quand il fait beau, comme il a fait depuis trois jours, je sors à deux heures, et je vais me promener *quanto va* ; je ne m'arrête point, je passe et repasse devant des ouvriers qui coupent du bois, et représentent au naturel ces tableaux de l'hiver : je ne m'amuse point à les contempler ; et quand j'ai pris toute la beauté du soleil en marchant toujours, je rentre dans ma chambre, et je laisse l'entre-chien et loup pour les personnes qui sont grossières : car pour moi, qui suis devenue une Demoiselle pour vous plaire, voilà comme j'en use et en userai, et souvent même je ne sortirai point. La chaise de Coulanges, des livres que mon fils lit en perfection, et quelques conversations, feront tout le partage de mon hiver, et le sujet de votre attention, c'est-à-dire, de votre satisfaction ; car je suis vos ordonnances en tout et partout. Mon fils entend raison sur le mercredi (3) : en vérité, nous

(1) Le mercredi étoit un de ses jours de poste.

serions bien tristes sans lui, et lui sans nous; mais il fait si bien, qu'il y a quasi toujours un jeu d'hombre dans ma chambre; et quand il n'a plus de voisins, il revient à la lecture et aux discours sur la lecture; vous savez ce que c'est aux Rochers. Nous avons lu des livres in-folio en douze jours, celui de M. Nicole nous a occupé; la vie des Pères du désert, la réformation d'Angleterre: enfin, quand on est assez heureux pour aimer cet amusement, on n'en manque jamais.

LETTRE DLXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 29 Novembre 1684.

Je vous vois, je vous plains, vous avez envie de m'écrire, vous avez bien des choses à me dire; mais Madame de Lavardin, qui ne s'en soucie point du tout, dîne à dix heures pour ne point vous manquer; puis Madame de Lamoignon, puis M. de Lamoignon: oh! pour celui-là, il devoit vous faire oublier votre écriture et votre écritoire; enfin, voilà l'heure qui presse, tout est perdu si je n'écris point à ma mère; et vous avez raison, mon enfant, il faut nécessairement que j'en reçoive peu ou prou, comme on dit;

il faut que je voie pied ou aile de ma chère fille ; et nul ordinaire ne peut se passer sans qu'elle me donne cette consolation : c'est ma vie, c'est manger, c'est respirer ; mais ce qu'il faut faire, quand vous êtes attrapée comme samedi, c'est ce que vous avez dit ; écrivez deux pages, et sans finir, envoyez-les-moi, et achevez le reste à loisir : j'entendrai fort bien cette manière de précipitation ; et je vous prie même, ma très-chere, de ne point vous suffoquer de faire réponse à mes lettres infinies ; songez que je cause, et que je ne suis point du tout accablée de visites ; j'ai tout le tems qu'il me faut, et au-delà, et c'est par pitié de vous que je les finis ; car si j'en avois autant de moi, je ne les finirois point : laissez-moi donc discourir tant que je voudrai, et ne vous amusez point à parcourir les articles ; parlez-moi de vous, de vos affaires, de ce que vous dites à ceux que vous aimez ; tout est sûr, rien ne se voit, rien ne retourne ; et c'est justement cela qui me touche, et qui fait ma curiosité et mon attention. Vous avez à me redresser sur Versailles : ne souffrez point que je sois de travers sur votre sujet. Madame de la Fayette vous en parle-t-elle ? Dites-moi aussi ce qu'est devenue cette *Guadiana ;* il me semble qu'elle est long-tems sans reparoître. Vous me faites

un grand plaisir d'avoir chassé la Princesse Olympie de l'hôtel de Carnavalet, je n'aime point cette personne; j'aime bien mieux une bonne petite prestance, qui est toute propre à représenter *la Duchesse* de Grignan : c'est ainsi que Coulanges vous nomme dans ses lettres, tout sérieusement, sans hésiter, ni sans dire quelle mouche l'a piqué; j'en ai ri, et je voudrois que cette folie vous portât bonheur. Il est enragé après cette pauvre *Cuverdan*; c'est une furie, et c'est une injustice dont il rendra compte à Dieu; car cette pauvre femme dit mille biens de lui; et tout bien compté, tout rabattu, il n'y a personne en Bretagne qui ait un si bon cœur et de si nobles sentimens : le voilà qui rit et se moque de moi; je n'en suis point la dupe, point du tout; je ne suis point aveuglée, point du tout; mais je trouve que chacun a ses défauts; et que celui qu'elle a n'est qu'une incommodité en comparaison de ceux qui ont les parties nobles attaquées : cependant je suis friponne, et je pâme de rire des folies et des visions de Coulanges; mais je n'y réponds point, parce que je craindrois qu'un crapaud ne vînt me sauter sur le visage, pour me punir de mon ingratitude. Je n'ai jamais vu des soins et des amitiés comme ceux de M. et de Madame de Coulanges pour moi, c'est le parfait mé-

nage à mon égard ; leurs lettres sont agréables d'une manière fort différente. Je fus hier dîner chez la Princesse ; j'y laissai la bonne Marbeuf : voici comme votre mère étoit habillée, une bonne robe-de-chambre bien chaude, que vous avez refusée, quoique fort jolie ; et cette jupe violette, or et argent, que j'appelois sottement un jupon, avec une belle coiffure de toutes cornettes de chambre négligées ; j'étois, en vérité, fort bien ; je trouvai la Princesse tout comme moi, cela me rassura sur l'oripeau. Dites-moi un mot de vos habits ; car il faut fixer ses pensées et donner des images. Nous causâmes fort des nouvelles présentes. La Princesse de Bade vient par Angers, dont elle est ravie : elle a un cuisinier admirable, mais elle est bien aise de ne pas le mettre en œuvre dans de grandes occasions. Vous me demandiez l'autre jour des nouvelles de quelqu'un : je vous en demande de Corbinelli ; il y a plus de quinze jours que je n'ai vu de son écriture, et il y avoit plus de trois semaines que je n'en avois vu auparavant : il abuse de la liberté d'être irrégulier : son neveu revient-il ? je lui ai conseillé de le mander. Vous pouviez, sans aucun scrupule, lire la lettre de Madame de Vins ; je crois fort aisément que vous ne l'avez point lue ; elle me

devoit une réponse, et dit que ne vous ayant point vue, et n'ayant rien à me dire de vous, elle ne trouvoit pas qu'elle dût m'écrire pour ne me parler que d'elle : quand vous lui écrirez, faites-lui des amitiés pour moi, et tâchez de faire aller un souvenir jusqu'à Pomponne : je suis en peine de la maladie de M. le Dauphin ; le Chevalier mande qu'il se porte mieux. Adieu, ma chère et très-aimable, je ne puis me représenter d'amitié au-delà de celle que je sens pour vous ; ce sont des terres inconnues.

LETTRE DLXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 27 Décembre 1684.

On a beau m'assurer qu'il n'y eut hier justement que trois mois qu'en vous disant adieu je répandis tant de larmes amères ; non, ma chère Comtesse, je ne le croirai jamais : je vous le dis sérieusement, je ne comprends plus la mesure du tems depuis le jour de notre séparation ; tout est renversé dans ma tête, je ne sais plus où j'en suis.

Douze mille francs du Roi eussent été fort bons pour passer l'hiver avec vous : mais ce

placet avoit reçu quelque difficulté : il a fallu trouver sur soi cette partie casuelle, et c'est ce qui se fait, en mangeant ici une partie de ce que me doit mon fils, et réservant tout mon revenu pour le paiement de mes dettes : ce sommeil m'étoit d'autant plus nécessaire que je n'avois pas d'autre ressource ; mais il en coûte cher à mon cœur, et plus cher que je ne puis vous le dire.

Jamais rien n'a été si plaisant que ce que vous me dites de cette grande beauté, qui doit paroître à Versailles, toute fraîche, toute pure, toute naturelle, et qui doit effacer toutes les autres beautés. Je vous assure que j'étois curieuse de son nom, et que je m'attendois à quelque nouvelle beauté arrivée et menée à la Cour : je trouve tout d'un coup que c'est une rivière (1), qui est détournée de son chemin, toute *précieuse* qu'elle est, par une armée de quarante mille hommes ; il n'en faut pas moins pour lui faire un lit. Il me semble que c'est un présent que

(1) La rivière d'Eure, dont une partie fut prise environ à dix lieues au-delà de Chartres (*à Pontgoin*), pour la faire passer à travers les terres par un aquéduc à Maintenon, et de là être conduite à Versailles. Ce fut la guerre de 1688 qui, jointe aux maladies causées par le remuement des terres, fit discontinuer les travaux du camp de Maintenon. Cet ouvrage interrompu, fut abandonné dans la suite.

Madame de Maintenon fait au Roi, de la chose du monde qu'il souhaite le plus. Je ne connoissois point le nom de cette rivière; mais quoiqu'il ne soit pas fameux, ceux qui sont sur ses bords ne laisseront pas d'être étonnés de son absence : ce n'est point ce qu'on a accoutumé de craindre dans un tel voisinage; et les géographes seront aussi embarrassés que ceux qui n'eussent point trouvé le mont Pélion et le mont Ossa, quand Mercure les eut dérangés : cette considération l'obligea, comme vous savez, à les remettre en place (2); mais Sa Majesté n'aura pas tant de complaisance pour ces Messieurs. Il me paroît que M. de Montausier ne ménagera guère la maison de Polignac, de faire rompre par son opiniâtreté un mariage si engagé et si assorti (3). M. de la Garde m'en écrivit l'autre jour, dans votre sentiment, trouvant fort mal de traiter ainsi des gens de cette qualité, et d'un si grand mérite à l'égard de Mademoiselle d'Alerac et de M. de Grignan : je suis assurée que bien des gens seront de cet avis. Si vous trouvez Madame de Lavardin, vous ferez bien de continuer à lui parler confidemment de cette affaire. Quant à moi, qui ne vois dans l'avenir au-

(2) Voyez le *Contemplateur*, Dialogue de Lucien.
(3) Voyez la Lettre du 24 Juillet, *page* 190.

cun Duc pour consoler Mademoiselle d'Alerac de ce qu'elle perd, je pense que son bien ne tentera personne, et que l'espérance de celui de sa sœur n'est qu'une vision et une chimère, qu'on fera servir à la détourner d'une alliance si convenable et si belle. Vous croyez bien, après cela, que les grands partis ne voudront pas risquer la même destinée: le refus sera sûr, et le sujet du refus extrêmement incertain, et tout à fait dans les idées de Platon. On se persuade aisément que la crainte de ne point voir cette jolie fille établie (4), ne touche guère M. de Montausier, et qu'il envisage sans horreur tout ce qui peut en arriver : mais je vous avoue que j'en serai affligée, et que je prends un véritable intérêt à cette dernière scène. Vous m'apprenez toujours des morts qui me surprennent; ce grand Simiane, il étoit bien sujet à la gravelle, il en est guéri; tout cela va bien vite. Vous apostrophez l'ame de mon pauvre père, pour vous faire raison de la patience de quelques courtisans; Dieu veuille qu'il ne soit point puni d'avoir été d'un caractère si opposé! Vous vous fatiguez à m'écrire et à répondre à tout : ah, mon Dieu ! laissez-moi dire, je n'ai que cela à faire. Vous vous mo-

(4) Mademoiselle d'Alerac étoit nièce de Julie d'Angennes, Duchesse de Montausier.

quez

quez de la sainte liberté établie entre Corbinelli et moi : cela est très-bon ; notre amitié n'en est ni moins vraie, ni moins solide : je ne dis pas que vous ne m'écriviez point ; je dis qu'il ne faut point vous accabler. Par exemple, je n'écrirai point aujourd'hui à mon ami, je ne l'en aime pas moins : il me conte des fagots fort jolis, je lui en rendrai samedi, et je prends sur lui avec confiance. Dites-moi le sentiment du Chevalier sur Polignac ; plût à Dieu que nos pensées fussent les mêmes! Je vois votre habit de Versailles, mais à Paris, faites-moi voir ma fille : je la prie d'aller, quand elle pourra, chez la pauvre Duchesse de Chaulnes, qui est un peu sur le côté de son mal d'estomac. Il a fait un tems assez beau depuis deux jours ; nous en jouissons, mais en courant : je défie le rhumatisme de m'attraper ; j'aime les tems bas : mais quand ils sont si bas qu'ils tombent sur notre nez, et qu'il pleut, et qu'on ne voit goutte, j'ai envie de pleurer. J'approuve assez la petite Dame entre deux Capucins. Adieu, je vous embrasse de toute la véritable tendresse de mon cœur.

LETTRE DLXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, vendredi 15 Décembre 1684.

VOILA le petit Beaulieu qui s'en va faire l'entendu cet hiver à Versailles : il est bien heureux, il vous verra dans six jours, cette pensée réveille mes douleurs, et me touche sensiblement. Il vous porte les trois actes que vous avez vus, et qui sont conformes au modèle que M. d'Ormesson m'a envoyé. Si vous voulez les revoir très-bien signés de mon fils, vous pouvez ouvrir les paquets et les recacheter, pour les redonner à Beaulieu avec mes lettres, qu'il aura soin de rendre à leur adresse. Votre frère a fait cette signature de fort bon cœur et de fort bonne grace ; il n'a rien pris des manières du pays : il a été ravi de revoir cette promesse de vingt-quatre mille francs, qui est une dette que le *bien bon* a sur moi, et à quoi mon fils s'étoit obligé, pour vous dédommager : il en a toujours eu le dessein, et il se trouve trop heureux que l'Abbé lui rende cette promesse, et qu'il vous ait fait un autre présent d'un effet, dont à peine mon fils avoit connoissance, quoique ce fût de son propre bien,

et dont, par conséquent, la privation ne lui sera jamais sensible. Il en a remercié le bon Abbé, comme on remercie un bon père, qui a couronné toutes ses œuvres par avoir fait son mariage, comprenant fort bien que sans cela il étoit absolument rompu. On redresse les esprits à force de causer, et de faire entendre la raison. Enfin, voilà qui est fait, et il ne se peut rien de mieux, ni pour vous, ni pour le repos de ma vie, et cela passe jusqu'après moi, où je ne vois et ne laisse que la paix entre mes enfans et entre mes amies intimes : c'est où j'en voulois venir, et je n'ai pas perdu mon voyage. Je vous envoie aussi ce que j'ai de plus précieux, qui est ma demi-bouteille de baume tranquille; je ne pus jamais l'avoir entière, les Capucins n'en ont plus : c'est avec ce baume qu'ils ont tiré la petite personne des douleurs de la néphrétique. Ils vous prient de vous en frotter le côté, c'est-à-dire, dix ou douze gouttes avec autant d'esprit d'urine : il faut que cela soit chaud et qu'il pénètre et s'insinue dans le mal : ils prétendent que cela est divin, comme pour le grand mal de gorge. Je voudrois de tout mon cœur que vous n'en eussiez point de besoin; mais n'étant pas assez heureuse pour l'espérer, je vous conjure d'en essayer. Votre santé

me trouble souvent; je suis impatiente de savoir comme cette colique sans colique s'est passée : parlez-moi de vous le plus souvent que vous pourrez. Je vous conseille de laisser là les étrennes; cela est bon, quand on est ensemble, pour en rire : je pleurerois bien, si je voulois, ma chère bonne, en songeant que nous n'y sommes pas.

LETTRE DLXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 27 Décembre 1684.

Sans savoir vos définitions, ni vos preuves sur l'amitié, je suis persuadée que je les trouve naturellement en moi : ainsi je n'ai pas balancé à donner ce baume si précieux à la meilleure partie d'un tout, dont je ne suis que la moindre. Si j'étois dans le cas de prévoir qu'il pourroit m'être nécessaire, cela seroit encore mieux : mais j'avoue bonnement que je n'ai plus aucune néphrétique, et que je n'en ai jamais eu qui méritât un si grand remède; gardez-le donc bien soigneusement. Je comprends l'émotion que le petit Beaulieu vous a causée; cela est naturel : j'ai bien passé par ces sortes de sur-

prises. Il vous a conté ma sagesse; il est vrai que je ne me jette point dans les folies d'autrefois : insensiblement il vient un tems qu'on se conserve un peu davantage. Il fait un soleil charmant : on se promène comme dans les beaux jours de l'automne. J'ai bien pensé à vous à cette nuit de Noël; je vous voyois *aux Bleues*, pendant qu'avec une extrême tranquillité nous étions ici dans notre chapelle. Votre frère est tout à fait tourné du côté de la dévotion : il est savant, il lit sans cesse des livres saints, il en est touché, il en est persuadé. Il viendra un jour où l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes : la mort est affreuse quand on est dénué de tout ce qui peut nous consoler en cet état. Sa femme entre dans ses sentimens : je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande. Il a lu avec plaisir l'endroit où vous paroissez contente de lui : vous dites toujours tout ce qui peut se dire de mieux; et vous êtes si aimable, que je ne puis trop sentir la douleur d'être éloignée de vous : ce que nous envisageons encore, nous fait peur; vous croyez bien que cette peine n'est pas moindre pour moi que pour vous : mais il faut que je trouve du courage; un séjour trop court me seroit inutile, ce seroit tou-

jours à recommencer, il faut avaler toute la médecine. Voici ce qui me tient lieu de vos douze mille francs; c'est qu'étant ici où je ne dépense rien, et mon fils se trouvant trop heureux de me payer de cette sorte, j'envoie à Paris mon revenu; sans cela qu'aurois-je fait? Vous ne comprenez que trop bien ce que je vous dis; mais j'y ai pensé mille fois. Qu'auriez-vous fait vous-même sans le secours que vous avez eu? vous devez être assez près de votre compte présentement; on est bientôt venu de Lyon à Paris par le tems qu'il fait. Le retour de M. de Grignan doit finir la destinée de Mademoiselle d'Alcrac : il n'a tenu qu'à elle, ce me semble, de couper l'herbe sous le pied de Mademoiselle de la Valette : ce Laurière n'étoit-il pas proposé par Madame d'Usez? J'approuve bien de supprimer les étrennes, c'est de l'argent jeté; celles que vous me donnerez, ma chère Comtesse, sont inestimables, et viennent d'un cœur qu'on ne peut trop aimer, ni admirer. Je suis si persuadée de la sincérité de vos souhaits pour ma santé et pour ma vie, que je ménage l'une et l'autre comme un bien qui est à vous, et que je ne puis altérer sans vous faire une injure : il y a bien peu de gens dans le monde de qui une mère puisse avoir cette persuasion :

vous voyez donc, ma chère enfant, que vous ne perdez rien de vos héroïques et tendres sentimens. Il vous faudroit vraiment cent mille écus, comme au Comte de Fiesque (1) : mais ce ne seroit pas encore assez. Je mandois l'autre jour, que je plaindrois plus le Comte de Fiesque quand il les auroit, que je ne le plains quand il est à pied enveloppé dans une honnête pauvreté. Vous me dites une étrange aventure de Termes; la vie de cet homme est une extraordinaire chose : on me mande pourtant que le Roi n'as pas trouvé bon qu'on ait répandu ce bruit. Je vous prie de voir quelquefois cette Duchesse de Chaulnes : comme elle n'est point versée dans l'amitié, elle a toute la ferveur d'une novice, et me mande qu'elle ne cherche que les gens avec qui elle peut parler de moi; qu'elle alloit chez Madame de la Fayette, et qu'elle vous verroit au retour de Versailles; enfin, j'ai fait aimer une ame qui n'avoit pas dessein d'aimer. Je remarque comme vous voulez que ce soit toujours pour votre fils que tout se fasse, ne pensant point à vous; et moi, dans tout ce que je fais, je ne vois que vous; et j'aime

(1) Jean-Louis-Marie, Comte de Fiesque, à qui le Roi fit payer par les Génois cent mille écus pour les prétentions qu'il avoit contre eux.

parfaitement l'avance de beaucoup d'années que j'ai sur vous, comme une assurance que, selon les règles de la nature, je conserverai mon rang : il m'est doux de penser que je ne vivrai jamais sans vous. Je suis contente des papiers que je vous ai envoyés ; vous pouvez les ouvrir tous sans scrupule : il ne me paroît pas que vous ayiez jamais rien à démêler avec votre frère, il aime la paix, il est chrétien ; et vous lui faites justice quand vous trouvez que vous avez lieu d'être aussi contente de lui, que vous l'êtes peu de son beau-père ; jamais il n'a pensé qu'à vous dédommager ; c'est une vérité : enfin, ma très-chère, je vois la paix dans tous les cœurs où je la désire. Au reste, ma chère Comtesse, gardez-vous bien de pencher, ni pour Saint-Remi, ni pour Châtelet : faites comme moi, soyez dans l'exacte neutralité : la Princesse prend intérêt à Saint-Remi, mon fils à Châtelet, à cause de Madame de Tisé (2) : il n'y a rien à faire qu'à leur laisser démêler leur fusée ; peut-être même que l'affaire sera jugée à ce Parlement, et sortira des mains des Maréchaux de France. Adieu, ma très-aimable, ordonnez bien des choses à Beaulieu, il s'en va demeurer à Versailles : il peut être assez heureux pour vous rendre

(2) Voyez la Lettre du 15 Novembre, *page* 217.

mille

mille petits services, usez-en comme s'il étoit à vous. Je vous demande une chose, si vous m'aimez, ne me refusez pas, je vous en conjure : n'allez point à Gif avec M. de Grignan; c'est un voyage pénible et cruel dans cette saison, vous savez qu'il vous en coûta trois saignées pour un mal de gorge que cette fatigue vous causa (3). Je prie M. de Grignan d'être pour moi et de vous ménager; c'est la première grace que je lui demande en l'embrassant à son arrivée auprès de vous.

(3) Voyez les Lettres du 4 et du 8 Octobre, *pages* 202 et 206.

LETTRE DLXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 28 Janvier 1685.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une personne plus aimable que vous, mais cette vérité dont tout le monde convient, ne me toucheroit pas autant qu'elle fait, si vous n'étiez aussi à mon égard la fille la plus tendre et la plus charmante qui ait jamais été. Où en trouve-t-on une qui soit occupée de sa mère, qui aime sa santé, sa vie, son

commeree, et qui en fasse mention avee ses amis, eomme vous faites ? Jamais la santé d'une mère n'a été célébrée de si loin que la mienne : je me suis bien trouvée en effet du dîner de l'hôtel de Chaulnes : j'espère bien me louer du souper de ce soir, où je serai ravie de me trouver avee M. de Lamoignon (1) : j'avois envie de vous le nommer pour voir eomme vous profitiez du voisinage : mais voici un souper qui me répond de tout ; je serois fâchée que M. de Coulanges vous fît l'affront de vous refuser. J'avois eneore heureusement de la divine sympathie : mon fils vous dira le bon état où je suis (2) : il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée, a fait mine de se révolter ; mais ce n'étoit que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie : vous pouvez done compter sur une véritable guérison, je me suis fort bien gouvernée : quand j'ai marché, c'étoit pour être mieux ; quand il n'y a ni feu, ni enflure, il ne faut pas se laisser suffoquer la jambe en l'air dans une chaise. Je songe à ma santé préférablement à tout ; c'est ee qui m'a fait

(1) Chrétien-François de Lamoignon, Président à mortier au Parlement de Paris, fils de Guillaume de Lamoignon, premier Président.

(2) Madame de Sévigné avoit alors une plaie à la jambe.

éviter les mauvaises nuits, et quitter ce qui m'auroit peut-être guérie en me faisant malade. Je me suis conduite selon que je me sentois bien ou mal; le baume tranquille ne faisoit plus rien, c'est ce qui m'a fait courir avec transport à votre poudre de sympathie, qui est un remède tout divin; ma plaie a changé de figure, elle est quasi sèche et guérie. Enfin, si, avec le secours de cette poudre que Dieu m'a envoyée par vous, je puis une fois marcher à ma fantaisie, je ne serai plus digne que vous ayez le moindre soin de ma santé; mais après en avoir parlé un an, disons un mot de la vôtre. Madame de la Fayette me fait entendre combien vous vous moqueriez des médecins si cette sympathie guérissoit vos côtés: ma fille, seroit-ce une chose possible? Qu'en disent Josson et Alliot? Ce seroit bien alors que je regarderois ce remède comme un présent du Ciel. Vous devez songer très-sérieusement toutes deux à ce qui peut vous guérir de ce mal: ne me laissez rien ignorer là-dessus. Mais quelle douleur pour cette triomphante Choiseuil! quel hiver cette maladie (3) vient lui couper par le milieu! on dit qu'elle se promena toute la nuit à la gelée, aimant mieux mourir que d'avoir ce mal; tout ce que vous

(3) La petite-vérole.

me mandez sur cela est extrêmement bon à demeurer entre nous. Je vous recommande l'opéra; vraiment, vous êtes cruelle de donner en l'air des traits de ridicule à des endroits qui vous feront pleurer, quand vous les entendrez avec attention : pour moi, j'ai un respect infini pour les choses consacrées par les anciennes approbations.

Le bon Abbé est fort surpris qu'on ne trouve pas de sûreté à la dette que vous avez si bien et si honnêtement mise devant la vôtre : il trouve que M. de Montausier est gouverné par des gens rigoureux et bien mal intentionnés. Ce que vous a dit Favier (4) est admirable; vous saurez bien en profiter; vous êtes en bon lieu pour prendre les meilleurs conseils. Voici une année de grande conséquence pour toutes vos affaires, et où la présence de M. de Grignan sera bien nécessaire. Comme Dieu ne veut pas que je sois témoin de tous ces dénouemens, et que je ne puis faire d'autre personnage que de souhaiter, et de tenir les mains élevées vers le Ciel, croyez que je m'en acquitterai de mon mieux, et que voici le lieu du monde où l'on veut le moins faire de mal à votre fils. Vous nous faites un grand plaisir de continuer de nous ins-

(4) Célèbre Avocat.

truire de tout ce qui se fait : je ne vois encore rien de notre mariage. J'ai pensé profondément à me venger de l'épigramme du Chevalier : mais j'ai trouvé plus commode de m'imaginer qu'il ne m'avoit encore rien dit de si obligeant. Je fus jeudi voir la Princesse de Tarente ; elle a ramené Madame de Marbeuf avec une fluxion sur la poitrine et une grosse fièvre : cette pauvre femme m'écrit trois lignes d'une main tremblante; j'apprends qu'elle s'opiniâtre à ne vouloir aucun médecin, à n'être point saignée, et à ne boire que de la tisane : nous verrons comme cela réussira ; et, selon l'évènement, nous louerons ou blâmerons sa conduite : je suis persuadée qu'elle en réchappera. Je vient de lire la lettre que vous écrivez à mon fils ; j'en suis touchée, et j'admire la manière dont vous fondez vos raisons de m'aimer ; on ne peut être plus adorable dans le commerce de l'amitié : gardez-moi bien tous ces trésors, afin qu'un jour j'en puisse jouir encore plus agréablement. Votre belle-sœur est bien loin de craindre les hémorrhagies ; elle voudroit un remède qui pût lui faire connoître qu'elle a du sang dans les veines. Elle est toujours une jolie femme qui prend un grand plaisir à me faire parler

de vous, et qui admire la vivacité de l'amitié que vous avez pour moi.

LETTRE DLXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, lundi 29 Janvier 1685.

Je reçois aujourd'hui à quatre heures du soir votre lettre du samedi, qui étoit justement avant-hier; cela est d'une diligence qui feroit une espèce de consolation à toute autre absence que la vôtre : mais, ma chère enfant, il est impossible de ne pas entrer tendrement comme vous dans le malheur d'être tous séparés, étant tous aussi bien ensemble que nous y sommes, et nous entendant aussi parfaitement : vous ne sauriez douter que cet endroit ne me soit sensible. Je vous dirai demain le bon état où ma jambe sera, et j'espère qu'après-demain mon fils vous apprendra ma guérison; j'en suis si persuadée, que, sans notre scrupuleuse exactitude, voyant que tout ne va que deux jours plutôt ou deux jours plus tard, nous aurions chanté victoire dans nos lettres. Ma jambe est comme l'autre, plus de rougeur, plus de fluxion, plus de douleur; n'est-ce pas une cruauté de vous faire

languir après une chose qui nous est assurée? Parlons, ma très-chère, de la journée *des monstres*; elle est toute admirable et toute prodigieuse. Nous avons ri aux larmes de vos trois visites; la première est une véritable peinture, dont je me représente parfaitement l'original. Ne venez point me parler de mes lettres et de mes narrations; si vous revoyiez et si vous lisiez les vôtres, vous seriez obligée d'avouer que je ne suis pas le meilleur peintre de l'hôtel de Carnavalet : enfin, nous avons le regret de sentir mieux que vous le charme de vos lettres. La maison où l'amour de mon nom vous a fait aller, est encore une description rare et qui est au naturel; vous pouviez ajouter à la figure de Madame de Bussy l'air que lui donnoit le toupet et la fontange de cette modeste personne, dont il sembloit que les meubles vinssent d'être jetés par les fenêtres : il faut avoir bien de la force dans l'imagination pour se rappeller le souvenir des noms au milieu de tout cela. Mais notre souper (1) d'hier au soir, ma fille, il me semble qu'il étoit fort beau, fort bien servi; je m'y trouvai (2) avec la fleur de

(1) Voyez la Lettre précédente, *page* 242.

(2) Madame de Sévigné se transportoit en esprit partout où elle s'imaginoit qu'étoit Madame de Grignan.

mes amis ; je serois bien fâchée que la colique de M. de Lamoignon l'eût empêché d'y venir. M. de Coulanges m'en a fait peur ; mais non, tout a été parfait, et l'on a chanté *gaudeamus*, mes frères. Ce petit Coulanges vaut trop d'argent, je garde toutes ses lettres. On me mande que le Roi veut donner un meilleur air au Palais Royal, et veut éloigner *la maîtresse et l'amant* ; et Coulanges m'écrit là-dessus que sa femme dit : « Le Roi a trop de piété pour vouloir ôter » tout ce qui fait la bénédiction de la Mai- » son de MONSIEUR ». Comme je ne l'ai point entendu répéter vingt fois, je vous avoue que cela m'a paru fort plaisamment tourné. Madame de Lavardin est fort contente d'une visite que vous lui avez faite ; j'en suis ravie, et je vous en remercie bien plus que de celle que mon nom vous a fait faire. Madame de Lavardin est bonne à consulter sur tout ; je suis assurée qu'elle vous consolera des trois monstres que vous aviez vus : j'aime de tout mon cœur cette bonne et ancienne amie.

Mardi 30.

Notre huile n'a pas beaucoup avancé depuis vingt-quatre heures ; il ne faut point que votre poudre s'en offense ; il n'est point

question qu'elle guérisse si promptement, pourvu qu'elle guérisse. J'ai lu avec bien du plaisir une lettre de Corbinelli, où, par votre ordre, il me rend compte d'une dispute fort agréable, qui fut jugée avec beaucoup de justice par l'Abbé de Polignac (4): il me paroît étourdi et terrassé de votre esprit et de votre vivacité. Est-il possible que vous ne puissiez point faire souvenir l'Abbé de Polignac de la mère que vous avez en Bretagne? L'a-t-il tout à fait oubliée? Il est présentement un Abbé de Versailles, et n'a plus cette grande soutane où il étoit enseveli. Madame de Marbeuf a eu le courage de se tirer d'une fluxion sur la poitrine et de la fièvre continue, n'ayant voulu avoir aucun médecin, ni être saignée.

Mercredi 31 Janvier, à huit heures du soir.

Mon fils vous écrit de son côté, et je pense que, sans nous être consultés, nous vous manderons les mêmes choses : car nous écrivons sur la vérité. Ma plaie est plus près de guérir qu'hier; et si vous pouvez me pardonner cette rebellion à la poudre de simpathie, et que vous vouliez bien nous accorder quinze jours au lieu de quatre, la poudre aura son effet ordinaire. L'autre jambe est

(4) Melchior de Polignac, depuis Cardinal.

toute guérie, cela est fini, tout va bien; ayez l'esprit en repos, et passez-nous seulement notre lenteur.

LETTRE DLXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche matin 4 Février 1685.

MA guérison a été plus lente que nous n'avions cru, mais c'est toujours vous qui m'avez guérie : nous pensions d'abord que ce seroit une affaire de quatre jours, et en voilà quinze, c'est là toute notre erreur. La cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer; et, pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile, avec votre permission, et nous mettons de l'onguent noir que vous avez envoyé, et qui ne nuira point à la poudre de sympathie; ôtez-vous donc de l'esprit cette idée d'une grande plaie, elle est très-petite, et ma jambe n'est ni enflammée, ni enflée. J'ai été chez la Princesse, je me suis promenée; ne me regardez point comme une pauvre femme de l'hôpital, je n'ai point l'air malade, je suis belle, je ne suis point pleureuse; enfin, ma très-chère, ce n'est plus par-là qu'il faut me plaindre, c'est d'être bien loin de vous, c'est de n'être

que *métaphysiquement* de toutes vos parties, c'est de perdre un tems si cher. Comme on pense beaucoup dans ce pays, on avale quelquefois des amers moins agréables que les vôtres. Je reprends des forces et du courage, quoi qu'en veuille dire le Chevalier : voilà l'état de mon ame et de mon corps. Je vous dis les choses comme elles sont ; et il faut que je sois bien persuadée de votre parfaite amitié pour vous faire cet étrange détail au milieu de Versailles, où vous êtes assurément. La tendresse que j'ai pour vous est toute naturelle, elle est à sa place, elle est fondée sur mille bonnes raisons ; mais celle que vous avez pour moi est toute merveilleuse, toute rare, toute singulière ; il n'y en a quasi pas d'exemple, et c'est ce qui fait aussi cette grande et juste augmentation de mon côté. Madame de la Fayette vous a vue, elle me mande que vous causâtes fort ensemble, qu'elle est *engouée de vous*, c'est son mot ; que vous seriez parfaite, si vous n'étiez trop sensible : voilà votre défaut, elle vous en gronde. C'est ainsi que mes amis reçoivent vos visites et sont contentes de vous ; car Madame de Lavardin m'en écrivit encore une grande feuille, et cette bonne Duchesse de Chaulnes.... tout cela vous fait souvenir de moi.

Vous me marquez si bien les divers tons de ceux qui m'ont souhaité dans ma chambre, que je les ai tous reconnus. J'ai été triste de n'être point à ce souper pour vous faire les honneurs de mon appartement : la compagnie étoit bonne et gaie, et le repas étoit excellent. Il me paroît que M. de Lamoignon connoît bien le mérite de la bonne femme *Carnavalet* : vous ne sauriez trop ménager un tel ami. Je suis ravie de la joie qu'ils ont de cette place du Conseil, mais je suis affligée de cette cruelle néphrétique qui accable ce pauvre homme à tout moment : point de jours sûrs, c'est un rabat-joie continuel. Je trouve bien plaisant tout le petit tracas de l'hôtel de Chaulnes : je ne crois point la Duchesse jalouse ; je doute que cette belle amitié qu'elle a pour moi lui permît de m'en faire confidence. Le petit Coulanges me réjouit sur tout cela ; j'admire comme lui *sainte Friquette*, et la sorte d'esprit de ceux qui viennent à leurs fins où d'autres ne sauroient faire un pas. Je vous remercie de vos nouvelles : je ne vois point d'où vient la disgrace de Flamarens à l'égard de MONSIEUR ; je ne crois pas que notre bon Maréchal d'Estrades (1) fasse de grandes intrigues dans cette Cour très-orageuse. Dieu conserve

(1) Godefroi, Comte d'Estrades, Maréchal de France,

votre santé telle que vous me la dépeignez ; je crois les bouillons de chicorée fort bons, j'en prendrai : ne négligez point vos amers, c'est votre vie. Je doute que vous vous serviez de la poudre de sympathie pour votre côté ; vous n'avez point encore voulu essayer du baume (*tranquille*). Je vous ai mandé que la Marbeuf s'est ressuscitée ; voilà une succession qui vous est échappée. Je ne puis souffrir que Rhodes (2) ait vendu sa charge si ancienne dans sa maison. Il me semble que j'aurois été encore à votre dîner chez Gourville ; toute la case de Pomponne ne m'auroit pas chassée. J'envie et je regrette tous vos plaisirs, mais bien plus celui de vous voir et d'être avec vous, et de jouir de cette amitié qui fait toutes mes délices.

Vous aurez donc le plaisir de voir le Doge (3) ; c'est comme si la République venoit en personne : mais qui peut résister aux volontés de Sa Majesté ?

venoit d'être fait Gouverneur de M. le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans, et Régent du Royaume.

(2) Charles Pot, Marquis de Rhodes, vendit sa charge de Grand-Maître des Cérémonies de France à Jules Armand Colbert, Marquis de Blainville. M. de Rhodes étoit le cinquième de sa maison qui avoit exercé cette charge.

(3) Le Doge de Gênes (*François-Marie-Impériale Lercarie*), accompagné de quatre Sénateurs, étoit attendu

A cinq heures du soir.

Mon fils vient de voir ma jambe; en vérité, il la trouve fort bien, et hors la promptitude de quatre jours, on ne peut pas dire que je ne sois guérie par la sympathie. Mon fils vient de mettre cet onguent noir pour faire la cicatrice, car il n'y a plus que cela à faire; et nous gardons précieusement le reste de la poudre pour quelque chose de plus grande importance; mais croyez, ma très-chère, que je ne m'en dédirai point, c'est vous qui m'avez guérie; l'air du miracle n'y a pas été, voilà tout. Je viens de me promener; ôtez-vous de l'esprit que je sois malade ou boiteuse, je suis en parfaite santé. Je me réjouis de celle du Chevalier, c'est beaucoup d'en avoir la moitié, il n'étoit pas si riche l'année passée. J'embrasse tendrement M. de Grignan; le *bien bon* vous salue tous deux; il n'écrit jamais de moi, parce que les affaires et les calculs lui font oublier sa pauvre nièce.

en France pour faire sa soumission au Roi au nom de la République. Ce fut le 15 de Mai suivant qu'il eut sa première audience de Louis XIV.

LETTRE DLXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 7 Février 1685.

Vous ne sauriez mieux faire que de promener votre tristesse à Versailles ; ce qui seroit pourtant encore mieux, seroit de n'avoir point de tristesse. Je crois que la poudre de sympathie n'est point faite pour de vieux maux ; elle n'a guéri que la moins fâcheuse de mes petites plaies : j'y mets présentement de l'onguent noir qui est admirable ; et je suis si près d'être guérie, que vous ne devez plus penser à moi que pour m'aimer, et vous intéresser à la solide espérance que j'ai actuellement. Je n'ai pas un moment de fièvre, je suis tout comme une autre, je mange sagement ; quand il fait beau, je me promène ; on veut que je marche, parce que je n'ai point d'inflammation ; j'écris, je lis, je travaille ; je reçois vos lettres avec tendresse et empressement : voilà, ma très-aimable, comme je suis sans rien déguiser ; les grisons vous sont utiles, je vous dirai toujours la vérité : j'aime trop à n'être point trompée sur votre sujet, pour vouloir en user autrement avec vous. Je suis présentement dans ma cham-

bre, le soleil brille autour de moi, et je ne voudrois pas jurer que je ne fisse un tour de mail. Redressez donc votre imagination, ma chère Comtesse, et tirez les rideaux qui vous empêchent de me voir : laissez-là cette pauvre femme pleurante, et *le pieux Énée* à ses pieds; tout cela est faux, je vous assure. Mais conservons nos jambes tant que nous pourrons ; elles sont difficiles à appaiser, quand une fois elles sont fâchées. Je voulus l'autre jour me purger avec ces bouillons du frère Ange; je m'en étois bien trouvée; cela ne fit que m'émouvoir : je me suis demandé pardon, et je me laisse rappaiser, résolue de ne jamais attaquer une parfaite santé : les légères médecines sont cruelles. Je finis, et je vous laisse au milieu du beau tourbillon où je vous crois : je suis assurée que vous ne m'y oubliez non plus que dans votre chambre; et de qui pourroit-on dire la même chose? Mais aussi peut-on mieux sentir que je fais tous les charmes de votre amitié?

LETTRE

LETTRE DLXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 14 Février 1685.

QUOIQUE je sache que vous êtes à Versailles, que je croie et que j'espère que vous vous portez bien ; quoique je sois sûre que vous ne m'avez point oubliée, comme je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire, je n'ai pas laissé d'être toute triste et toute décontenancée ; car le moyen de se passer de cette chère consolation ? Je ne vous dis pas assez à quel point vos lettres me plaisent : c'est la crainte de vous en importuner qui me retient toujours à cet égard. En relisant tantôt votre dernière lettre, je songeois avec quelle amitié vous touchiez cet endroit de la légère espérance de me revoir au printems ; mais l'impossibilité, qui s'est si durement présentée à mes yeux, ne m'a pas permis de trop m'arrêter sur cette pensée, et j'ai tout mis enfin entre les mains de la Providence.

Mon fils et sa femme sont à Rennes, où ils ont quelques affaires. Je trouve cette petite femme si malade, si accablée de vapeurs avec des fièvres, et des frissons, et des maux

de tète enragés, que je leur ai conseillé de s'approcher des Capucins; ce sont eux qui ont mis le feu à la maison par leurs remèdes violens : mon fils achève, avec l'essence de Jacob, deux ou trois fois le jour; il faut que tout cela fasse un grand effet : il vaut mieux être dans une ville qu'en pleine campagne. Je suis donc ici très-seule; et pour voir au moins une créature, j'ai pris cette jolie petite femme dont M. de Grignan fut amoureux toute une soirée. Elle lit quand je travaille, elle se promène avec moi; et comme Dieu mêle toujours les maux et les biens, il a consolé ma solitude d'une très-véritable guérison. On veut que je marche, parce que je n'ai nulle sorte de fluxion, et que cela redonne des esprits. Jusqu'ici la foi avoit couru au-devant de la vérité, et je prenois pour elle mon espérance; mais, mon enfant, tout finit, et Dieu a voulu que ç'ait été par vous (1). Mon fils s'en plaignoit l'autre jour; car c'est lui qui, avec les meilleures intentions du monde, a prolongé tous mes maux. Il partit lundi follement, en prenant congé de cette petite plaie, disant qu'il ne la reverroit plus, et qu'après avoir vécu si long-tems avec elle, il seroit sensible à cette séparation. Dès que la Princesse a su que

(1) Voyez la Lettre du 4 Février, *page* 249.

mon fils, qui est encore mal avec elle, étoit parti pour Rennes, elle est courue ici d'une bonne amitié. Adieu, ma très-aimable, vous savez avec quelle tendresse je vous embrasse.

LETTRE DLXXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 25 Février 1685.

Ah, ma fille! que la mort du Roi d'Angleterre (1) est un contre-tems fâcheux! cette nouvelle arrive la veille d'une mascarade; et mon Marquis (2) est bien malheureux de trouver en son chemin un évènement si extraordinaire; je ne vois que les louanges qu'on lui a données et à son joli habit, qui puissent le consoler dans cette occasion, avec l'espérance que cette mascarade n'est que différée.

Mon cher enfant, je vous fais mes complimens sur tous ces grands mouvemens; mais faites-m'en sur toutes mes attentions mal placées : j'avois été à la mascarade, à l'opéra, au bal; je m'étois tenue droite, je vous avois admirée, j'avois été aussi émue que votre belle maman, et j'ai été trompée.

(1) Charles II, mort le 16 Février 1685.

(2) Louis-Provence, Marquis de Grignan, petit-fils de Madame de Sévigné.

Je comprends, ma très-belle, tous vos sentimens mieux que personne : vraiment oui, on se transmet dans ses enfans, et, comme vous dites, plus vivement que pour soi-même : j'ai tant passé par ces émotions : il est vrai que c'est un plaisir, quand on les a pour quelque jolie petite personne, qui en vaut la peine et qui fait l'attention des autres. Votre fils plaît extrêmement ; il a quelque chose de piquant et d'agréable dans la physionomie : on ne sauroit passer les yeux sur lui comme sur un autre, on s'arrête. Madame de la Fayette me mande qu'elle avoit écrit à Madame de Montespan, qu'il y alloit de son honneur que vous et votre fils fussiez contens d'elle : il n'y a personne qui soit plus aise que Madame de la Fayette, de vous faire plaisir. Je ne suis pas surprise que vous ayez envie d'aller à Livry, le tems est parfait ; je suis depuis le matin jusqu'à cinq heures dans ces belles allées, car je ne veux point du froid du soir. J'ai sur mon dos votre belle brandebourg qui me pare ; ma jambe est guérie, je marche tout comme une autre. Ne me plaignez plus ; il faudroit mourir si j'étois prisonnière par ce tems-là. Je mande à mon fils que je n'ai que faire de lui, que je me promène, et qu'avec cela je l'envoie promener. Ils sont dans les plaisirs de Rennes,

d'où ils ne reviendront que la veille du dimanche gras : j'en suis ravie, je n'ai que trop de monde. La Princesse vient jouir de mon soleil ; elle a donné d'une thériaque céleste au bon Abbé, qui a été guéri par-là d'un mal de tête et d'une foiblesse qui me faisoient grand'peur. La Princesse est le meilleur médecin du monde ; tout de bon, les Capucins admiroient sa boutique : elle a des compositions rares et précieuses, et a guéri une infinité de gens. Le *bien bon* voudroit vous faire les honneurs de Livry ; si c'est pendant le carême, vous y ferez une mauvaise chère : mais songerez-vous à faire maigre avec votre côté douloureux ? Je trouve déjà qu'il faut que votre mal soit de bonne composition pour souffrir tous vos voyages de Versailles ; et pour le maigre, je pense qu'il vous est mortel, et que ce mal intérieur doit être excessivement ménagé. On ne m'entretient cependant que de votre beauté ; Madame de Vins m'assure que c'est toute autre chose que quand je suis partie. Vous parlez du tems qui vous respecte pour l'amour de moi : c'est bien à vous à parler du tems. Mais que cela est plaisant que nous n'ayons encore rien dit de la mort du Roi d'Angleterre ! il n'étoit point vieux, c'étoit un Roi, cela fait voir que la mort n'épargne personne : c'est un grand

bonheur si, dans son cœur, il étoit Catholique, et s'il est mort dans notre Religion. Il me semble que voilà un théâtre, où il va se passer de grandes scènes; le Prince d'Orange, M. de Monmouth, cette infinité de Luthériens, cette horreur pour les Catholiques : nous verrons ce que Dieu voudra représenter après cette tragédie : elle n'empêchera point qu'on ne se divertisse encore à Versailles, puisque vous y retournez lundi. Vous me dites mille tendresses sur la peine que vous auriez à me quitter, si j'étois à Paris; j'en suis persuadée, ma très-aimable; mais cela n'étant point, à mon grand regret, profitez des raisons qui vous font aller à la Cour; vous y faites fort bien votre personnage; il semble que tout se dispose à faire réussir ce que vous désirez. Les souhaits que j'en fais de loin, ne sont, ni moins sincères ni moins ardens que si j'étois auprès de vous : je sens, quoique moins délicatement, ce que vous me disiez un jour, et dont je me moquois; c'est qu'effectivement vous êtes d'une telle sorte dans mon cœur et dans mon imagination, que je vous vois toujours; mais j'honore infiniment davantage un peu de réalité.

Ma chère enfant, je veux vous dire ceci. Vous croyez mon fils habile, vous croyez

qu'il se connoît en sauces, et qu'il sait se faire servir : il n'y entend rien du tout, *Larmechin* (3) encore moins, le cuisinier encore moins : il ne faut pas s'étonner si un cuisinier qui étoit assez bon, s'est entièrement gâté ; et moi, que vous méprisez tant, je suis l'aigle ; on ne juge de rien sans avoir regardé la mine que je fais. L'ambition de vous compter que je règne sur des ignorans, m'a obligée de vous faire ce sot petit discours.

(3) Valet-de-chambre de M. de Sévigné.

LETTRE DLXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 28 Février 1685.

Vous revoilà donc à Versailles, votre mascarade sur pied : la mort du Roi d'Angleterre n'a pu tenir contre la jeunesse avide des plaisirs du carnaval. On ne parle que de votre beauté : comme vous n'êtes pas encore à l'entre-deux âges, jouissez de ce joli visage, qui vous faisoit tant d'honneur, même quand vous étiez malade ; il ira bien loin dans votre santé ; c'est une agréable chose que la régularité des traits, des pro-

portions, en un mot, la beauté. J'espère que vous me direz bien des nouvelles de mon enfant : j'ai été toute dérangée ; j'avois été deux jours à Versailles (1), attentive à le voir danser, me tenant droite ; il faut recommencer. Je crus être dimanche au souper de l'hôtel de Chaulnes ; et ce fut un dîner, lundi : enfin, vous abusez de ma crédulité. Bon Dieu ! la plaisante histoire, et plaisamment contée que celle de Bouquet ! quelle confusion à l'ancienne maison des Bouquets ! la *bouquetière Glycera* n'en est-elle point offensée ? je vous avoue que je n'eusse jamais imaginé une telle aventure. Cette personne si fière, ce pauvre innocent qui ne savoit pas l'eau troubler ; ce qui me ravit, c'est la récidive : mais ces grands frères sont bien importuns avec leurs grandes épées ; dites-moi comment ils ont pu surprendre une promesse. Soyez sûre, ma fille, que je n'ouvrirai pas la bouche de tout cela : outre que vous m'en priez, et que c'est assez, c'est que j'en ferois scrupule.

L'histoire de cet Abbé roué est affreuse ; il étoit de fort bonne maison, demandez à Corbinelli : c'eût été une belle lumière de l'Église. Il est vrai que quand on a lu la destinée de ce pauvre misérable ; il faut pren-

(1) Voyez la Lettre précédente, *page* 257.

dre

dre du sel de soufre, dont je me trouve fort bien : huit jours sous terre, la tête en bas, ah! j'étouffe; mais peut-on être huit jours sans manger? il y a d'étranges étoiles : voyez que cet Abbé a bien profité du vol de cette lettre de change : voilà de quoi nous sommes capables, quand Dieu nous abandonne. Le *bien bon* est tout à fait revenu de ses éblouissemens : il ne voyoit goutte, il ne pouvoit se soutenir, j'étois toute effrayée. Je vous écrivis une lettre, que j'ai mise dans mon cabinet, et que je vous enverrai peut-être; ce sont des pensées que je vous jette, et dont vous ferez tel usage que vous trouverez à propos. J'en ferois un fort bon de la poudre de Josson, si la cicatrice de ma plaie avoit besoin de ce secours; mais je suis guérie, graee à Dieu, *et à la vôtre*, comme on dit ici : je me promène avec plaisir, et je récompense le tems perdu. Vous avez raison de louer l'Abbé de Polignac, comme vous faites; il est vraiment très-aimable, et c'est une tête bien organisée que la sienne : mais vous parlez bien légèrement de son frère : il me semble qu'il glisse des mains. Je plains fort M. et Madame de Guitaut : une transaction disputée me fait transir; il n'y a donc rien de sûr. Vous soutiendrez la vôtre contre Aiguebonne, il est en malheur.

LETTRE DLXXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi des Cendres 7 Mars 1685.

Me voilà, ma chère Comtesse, tout aussi avancée que vous et que mon Marquis. Je fis mon lundi gras avec la Princesse : un petit dîner aussi bon, aussi délicat, aussi propre qu'il est possible; elle me parla de mascarade, je lui lus celle de vos petits indiens, que vous contez fort joliment. Hier, je donnai à dîner à un pauvre ami de la vérité, fort bon homme, fort saint homme, fort anachorète, qui étoit Supérieur du Séminaire de feu M. d'Aleth (1), qui a puisé dix ans à cette source, qui a fermé les yeux, et baisé les pieds au saint Prélat, et puis s'est retiré dans sa famille : il n'a parlé qu'à moi depuis deux ans qu'il est en ce pays: nous connoissons les mêmes gens, nous avons les mêmes amis, nous pensons les mêmes choses: c'est un saint; mais je ne suis pas sainte, voilà le malheur : j'ai été fort aise de passer ainsi le mardi gras. Mon fils est encore à Rennes, et je suis ravie qu'il y soit, parce

(1) Nicolas Pavillon, Évêque d'Aleth, mort le 8 Décembre 1677.

qu'il est ravi d'y être. Il ne vous diroit point plus vrai que moi sur ma jambe: je vous ai dit la pure et sincère vérité; quand ma petite et dernière plaie a été fermée, il s'est jetté aux environs un feu léger, et des sérosités se sont répandues en six ou sept petites cloches qui se sont percées et séchées en même tems, à la faveur de votre eau d'Arquebusade, dont je me suis souvenue, et qui en deux jours m'a remise en état de marcher : *la toile Gauthier* n'y étoit pas bonne; elle avoit fait ce qu'il falloit, et votre eau a fait le reste. On dit que cela est assez ordinaire aux longues plaies : il se jette des sérosités entre cuir et chair; et comme elles ne s'en vont plus par la plaie, elles prennent cette voie, et cela passe comme une flamme, sur-tout quand on a une eau de sa chère fille, qui se trouve à point nommé pour tout guérir : *c'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux*; après quatre mois de liaison et d'habitude, il falloit quelque séparation éclatante, c'est ce qui consomme la guérison: cela est ainsi, ma très-chère, et je m'en vais reprendre le train de mes promenades, interrompues seulement pendant quatre jours. Je suis assurée que vous voyez bien que je ne vous trompe pas; je me suis fort bien portée de ma médecine, elle a bien raccourci mes sérosités : trouvez-

vous, ma fille, que je vous parle de moi en passant? mon silence vous donnera-t-il du soupçon? je veux vous croire aussi sur votre santé, je vous en souhaite une parfaite, et pour vous, et pour moi : c'est une étrange chose dans mon cœur, que le souvenir de vos maux passés, et la crainte de leur retour; Dieu vous en préserve, et moi aussi. Coulanges m'a mandé fort joliment votre dîner de l'hôtel de Chaulnes : c'est un style si particulier pour faire valoir les choses les plus ordinaires, que personne ne sauroit lui disputer cet agrément. Vous vous êtes mise en politique : vos derniers convives étoient justement ce qui s'appeloit autrefois *des importans*; vous me manderez comme se sera passé ce *gaudeamus* de conversation.

Notre petit homme (2) a été admiré de tout le monde; Madame de la Fayette et son fils m'en écrivent des merveilles : voici, ma chère enfant, un grand hiver pour lui: sa vie est pressée d'une manière, que si vous aviez donné à l'enfance ce qu'on y donnoit autrefois, vous n'y auriez pas trouvé votre compte; vous avez pris vos mesures selon sa destinée; il faut qu'il joue un grand rôle à quatorze ans; il faut donc qu'on com-

(2) Voyez les Lettres du 25 et du 28 Février, *pages* 260 et 264.

mence à le voir deux ans auparavant ; on va parler de lui ; il faut faire voir sa petite personne : il vous a cette obligation ; et votre séjour à Paris est un arrangement de la Providence pour faire réussir ses desseins ; sans vous il eût été renfermé dans sa chambre ; et vous aurez contribué, et par votre présence à la Cour, et par la manière dont vous avez élevé votre fils, à son établissement et à sa fortune : il y a long-tems que je pense tout cela ; mais principalement cet hiver, où il a paru fort agréablement : il s'est montré au Roi, il a été bien regardé, sa figure plaît, et sa physionomie n'a rien de commun : il faut croire que si les paroles avoient suivi les pensées, vous en auriez entendu de fort agréables. Vous concevez sans peine la part intime que je prends à tout cela.

Ce que vous avez dit de l'Abbé Charier est fort vrai : il n'a pas les graces de son père ; mais il a un esprit droit et juste, un bon sens, et un bon cœur que je ne lui conseillerois pas de changer contre personne de Lyon (3), ni de Paris. Vous allez voir bien des Grignans ; M. de la Garde logera-t-il avec eux ? il me mande qu'il vient : je ferois bien mon profit, comme vous, de cette bonne compagnie, mais je ne suis encore

(3) L'Abbé Charier étoit de Lyon.

qu'à la moitié de ma carrière (4) : ce seroit une avance assez honnête que six mois, si nos arrangemens se rencontroient justes : nous verrons ce que Dieu voudra faire de nous tous.

Il me semble que la mort du Roi d'Angleterre devient plus philosophe et angloise, que chrétienne et catholique. *Adieu, Roi*, me fait quasi un nœud à la gorge : je trouve bien des pensées dans ce mot et une fermeté peu commune : il n'étoit point vieux ; c'est quitter bien des choses dans le milieu de sa vie et de son règne, toujours agité, toujours débauché, et de *Caron pas un mot*. Adieu, ma chère Comtesse, mille amitiés à ce cher Comte, et à ce maladroit vinaigrier, qui rouloit si mal la brouette. Le récit des mascarades, m'a divertit : mais je n'y vois point M. le Duc de Bourbon qui danse si bien. Je savois bien que le vieux Choiseul avoit une côte rompue ; mais deux, c'est trop. Mon Marquis, je veux vous baiser et me réjouir avec vous de vos prospérités. Un joli petit Indien, qui danse juste, qui lève la tête, qui est hardi, cette idée a fort plû à mon imagination.

(4) Madame de Sévigné avoit résolu de passer un an aux Rochers pour l'arrangement de ses affaires ; elle y étoit arrivée le 21 du mois de Septembre précédent.

LETTRE DLXXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 Avril 1685.

N'ÊTES-VOUS pas trop bonne, ma chère Comtesse, de me dire seulement un mot de Versailles? je vous admire dans ce tourbillon : vous me faites pâmer de rire, je vous vois avec le morceau au bec, allant au sermon; et puis toute touchée du sermon, vous passez à la comédie : cela est excellent, ma belle, mais revenez vous reposer; quand on a un côté qui se fait sentir, c'est en abuser et le mettre en furie, que de faire trop de choses en un jour. Je vous demande votre conservation, comme vous me demandez la mienne : il vous est si aisé de juger de mes sentimens par les vôtres, que vous êtes coupable, quand vous hasarderez de me donner des chagrins infinis. Vous ne devez plus être inquiète de moi; c'est le tems qui m'empêche présentement d'exercer ma nouvelle jambe : je la traite encore comme une compagnie, je ne la mets pas à tous les jours : c'est une étrangère que je veux qui se raccoutume insensiblement avec moi : je ne lui propose rien d'extraordinaire, ni d'extrava-

gant; quand elle a fait un grand tour, je ne lui demande point, comme je ferois à l'autre, si elle veut recommencer: j'ai enfin des égards pour cette nouvelle revenue.

J'ai fait vos complimens aux pères Esculapes (1); je vous en avertis, ils en reçoivent de toute l'Europe : vous n'êtes point dans cette affaire, c'est pourquoi vous ne comprendrez pas la force de mes paroles. Ces bons Pères, qui étoient comme des gens prêts à partir avec tache et ignominie, sont transportés d'être rétablis dans leur bonne réputation par le jugement de Salomon: car l'arrêt du Roi paroît tel. Le Duc de Chaulnes en est cru le premier ministre, et c'est une grande circonstance pour eux. Toute la Province a dans les mains le factum des Pères, et dans l'esprit, la persuasion de leur innocence, avec la joie de leur triomphe, et de tout ce qui le suit et qui le précède. Enfin, M. le Duc, je me réjouis avec vous de la gloire qui vous en revient, parce que je vous aime et vous honore; ma fille vous répondra de cette vérité.

Que voulez-vous dire, ma chère enfant,

(1) *Les Pères* dont il s'agit étoient connus sous le nom de *Capucins du Louvre*. Ils s'étoient rendus célèbres en Bretagne par les cures qu'ils y avoient faites, et M. le Duc de Chaulnes les avoit pris sous sa protection.

avec vos songes ? de quoi vous mêlez-vous de prendre ma pauvre personne pour l'objet de votre imagination agitée de bile noire ? Vous me voyez dans un état affreux, et cela vous trouble, et vous fait sentir un mal que je n'ai pas : ah, ma belle ! vous seriez bien rassurée, si vous me voyiez présentement, demandez à la Princesse. Ne voulez-vous point la remercier de la thériaque céleste qu'elle vous fait venir ? je l'aurois fait, sans que souvent elle m'a demandé à voir l'endroit de vos lettres où il est question d'elle, et je n'aimerois pas à être confondue. Je viens d'écrire au petit Coulanges : ma fantaisie étoit de le prêcher sur sa mauvaise petite conscience, dont il ne fait tous les ans (2) que diminuer la quantité, craignant toujours la plénitude, sans jamais ôter de la qualité ; car je suis assurée qu'au bout de la semaine (*sainte*) à Bâville, son unique péché, qui est *gaudeamus*, sera tout aussi bien établi chez lui qu'auparavant : tout le monde est quasi de même ; la différence, c'est que son habitude étant moins honteuse et moins mauvaise que celle de bien des gens, on prend plus aisément la liberté de le gronder. Je le prie de dire à M. de Lamoignon que j'accepte bien volontiers le

(2) Au tems de Pâques.

rendez-vous de Bâville pour le mois de Septembre avec vous.

Je voudrois que les Abbés que vous avez nommés, le fussent déjà par Sa Majesté : leur tems viendra. Je trouve cette mode bien noble et bien agréable pour les gens de qualité, de ne plus vendre les charges d'aumônier : oh, que cela sera un beau séminaire ! Je vous conjure d'envoyer prier l'Abbé Bigorre de faire souvenir M. le Cardinal de Bouillon de la petite aumône qui m'est remise tous les ans sur les aumônes du Roi ; c'est peu, mais c'est la vie d'une pauvre personne : je vous dirai où il faudra que cet argent soit envoyé.

LETTRE DLXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 Avril 1685.

VOICI la suite de mes sincérités. Vous avez, ma chère enfant, un esprit prophétique qui voit tout ; et vous me faites frémir quand vous faites des songes affreux de moi. Vous dites que ma guérison n'est pas véritable, malgré cette journée si triomphante de Vitré, et tout le bon état où je vous ai dit que j'étois ; car je ne vous ai jamais menti :

tout cela ne vous persuade point, et je commence, en vérité, à croire que vous avez raison. Il y a quatre jours qu'il prit une fantaisie à ma jambe de s'enfler et de jeter des feux et des sérosités selon qu'il lui plaisoit : je fus surprise, et tout ce qui étoit ici, de cette trahison; je me mis en repos, je la laissai faire; il me semble que ce soit une crise que la nature ait souhaitée : la jambe a bien coulé, les feux sont amortis, je trouve qu'elle se désenfle, et je suis persuadée que c'est une guérison; en effet, rien n'étoit capable de guérir ces duretés et ces roideurs de gras de jambe qu'une telle évacuation. J'en ai donc été fort contente, ainsi que de ma médecine. Cependant, nous envoyâmes prier les Capucins, qui sont à Rennes, de venir nous voir ici : mon fils les souhaite pour sa femme, qui va reprendre de leurs remèdes; et moi, pour faire quelques lavages que je sais qu'ils ordonnent, et qui sont admirables pour guérir en un moment. Ils nous ont mandé » que » dans l'état de leurs affaires, avec des en» nemis et des envieux de tous côtés, il leur » étoit absolument impossible de quitter leur » couvent : qu'ils me conjuroient instam» ment d'aller à Rennes, que dès qu'ils au» roient vu ma jambe, ils me guériroient; » qu'ils osoient bien m'en assurer : mais que

» pour appliquer les herbes et les cataplasmes
» à propos, il falloit voir ma jambe «. Et enfin, ils m'en pressent de si bon cœur, et Madame de Marbeuf me donne une chambre si commode, que je m'y en vais demain. Il me semble que vous le voulez, que vous me le conseillez, que vous serez bien aise que je change d'air, et qu'étant traitée par des mains savantes, je puisse m'assurer d'une véritable guérison. Je m'en vais seule avec *Marie* et deux laquais, un petit carrosse et six chevaux. Je laisse ici mon pauvre *bien bon*, avec mon fils et sa femme : je reviendrai tout le plutôt que je pourrai ; car ce n'est pas sans beaucoup de regret que je quitte le repos de cette solitude, et le verd naissant qui me rajeunissoit : mais je songe aussi que d'être toujours trompée sur cette guérison, c'est une trop ridicule chose ; et qu'enfin, il faut suivre vos conseils, il faut savoir s'il y a encore des loups dans les bergeries, et les en faire sortir. Il y a toute sorte d'apparence qu'il n'y en a plus, et que la nature très-sage les a chassés par les dernières irruptions : mais j'en serai encore plus sûre quand les Capucins me l'auront dit. Cette petite plaie est fermée et point fermée : il faut une main maîtresse pour me tirer de cette longue misère, où je n'ai été soutenue que de l'espé-

rance, qui m'a fait croire vingt fois ma guérison : voilà, ma très-chère, à quoi je me résous, parce que je vois que vous le voulez absolument. Je vous entends d'ici m'approuver, et me dire que vous êtes lasse de me voir trompée, et toujours la dupe des apparences d'une guérison qui se moque de moi. Madame de Marbeuf est si transportée de m'avoir, elle me marque tant d'empressement et tant d'amitié, que j'en suis toute embarrassée; quand on ne peut être sur le même ton, on ne sait que répondre.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Nous vous aimons d'une telle sorte, mon cher Comte, que nous ne pensons pas qu'Adonis fût plus beau; du moins il n'étoit pas de si bonne mine que vous, et c'est là le *tu autem* des Messieurs. Allez, allez à Livry, après avoir bien prié Dieu dans votre aimable et simple retraite : votre chère femme vous dira dans quel lieu ma destinée m'a fait passer ces jours saints; j'étois trop charmée de les passer dans cette solitude; Dieu ne l'a pas voulu. Votre petit beau-frère s'y plonge de tout son cœur, et prétend bien n'être pas triste et malheureux dans l'autre monde : il est fort occupé de ces pensées, Dieu les lui conserve, il viendra un tems

où tout le reste nous paroîtra pour le moins bien inutile. Nous vous faisons nos complimens à tous sur la mort de ce pauvre Chevalier de Buous (1), nous l'aimions extrêmement ; il n'y avoit qu'à le connoître pour l'aimer : je ne vois plus mourir que des gens plus jeunes que moi, cela fait tirer des conséquences.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma fille. Rien n'est égal à la beauté de cette galerie de Versailles : cette sorte de royale beauté est unique dans le monde : je la vois d'ici, en prenant une partie pour le tout. N'avez-vous point, dans tous ces beaux lieux, rencontré les yeux de cette digne favorite? Quoi! dans un si grand espace, pas un pas pour aller à elle, ni elle pour venir à vous ! Je ne vous dis point tous les bons succès que je vous souhaite, à vous, ma chère enfant, et à toute la République des Grignans, qui sera bientôt rassemblée. On me mande que les mariages doubles de M. le Duc de Bourbon et de M. du Maine (2)

(1) Il étoit de la maison de Pontevez, et cousin-germain de M. de Grignan.

(2) Le mariage de M. le Duc de Bourbon avec Mademoiselle de Nantes se fit le 24 Juillet 1685 : mais celui de M. le Duc du Maine avec Mademoiselle de Bourbon ne se fit que le 19 Mars 1692.

seront pour le mois de Juillet, et que plusieurs Dames se tourmentent pour les places de Dame d'honneur. J'ai mandé à Madame de la Fayette que je donne ma voix à Madame de Moreuil pour la Duchesse de Bourbon. Je vous demande des souvenirs à l'hôtel de Pomponne; je ne veux pas être oubliée dans cette maison. Je n'écrirai point aujourd'hui au petit Coulanges; il est à Bâville.

Ma jambe est si considérablement désenflée depuis hier, que si j'y pouvois prendre confiance, et que je ne fusse pas offensée de ses trahisons, je n'irois point du tout à Rennes : mais mon fils m'y envoie et tout le monde, et j'y vais ; je compte revenir ici le lundi ou le mardi de Pâques ; ce seroit même plutôt, si les jours saints ne faisoient demeurer où l'on est. C'est à présent qu'il faut tout espérer; mais je ne saurois me consoler de vous avoir tant trompée ; c'étoit de bonne foi, et j'étois trompée moi-même la première, avec tout ce qui étoit autour de moi.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

En un mot, ma belle petite sœur, nous sommes si fatigués, si importunés de la longueur du mal de ma mère, et de toutes les trahisons que sa jambe nous a faites, que

moi-même je l'envoie à Rennes, où les Capucins du Louvre ne la perdront pas de vue. Sa jambe est désenflée, et se guérit à vue d'œil ; mais nous avons été si souvent attrapés, et cette guérison si souhaitée a si souvent fait comme le papillon de Polichinel, qu'enfin, pour terminer vos inquiétudes et les nôtres, et pour éviter tous les scrupules qu'on pourroit avoir, nous l'envoyons à la source de toute habileté. Vous savez que le parfait ménage demeure ici avec le *bien bon*.

LETTRE DLXXVIII.

A LA MÊME.

A Rennes, dimanche 29 Avril 1685.

Nous serons si sots, que nous prendrons la Rochelle (1). Je serai assez malheureuse, ma chère enfant, pour me laisser guérir par les Capucins. J'ai aimé, j'ai admiré tous vos sentimens ; je disois tout comme vous : si ma jambe est guérie après tant de maux et de chagrins, Dieu soit loué ; si elle ne l'est pas, et qu'elle me force d'aller chercher du secours à Paris, et d'y voir ma chère et mon aimable fille, Dieu soit béni. Je regardois

(1) Discours des grands Seigneurs au siége de la Rochelle en 1628.

ainsi

ainsi avec tranquillité ce qu'ordonneroit la Providence, et mon cœur choisissoit la continuation d'un mal qui me redonnoit à vous trois mois plutôt ; car vous jugez bien que pour ne pas suivre cette pente, il faut que la raison fasse de grands efforts. Je me fusse servie des généreuses offres de Madame de Marbeuf, qui sont aussi sincères qu'elles sont solides, et je m'en servirois encore sans balancer, si ma jambe, comme par malice, ne se guérissoit à vue d'œil : vous savez ce que c'est aussi que de se charger de rendre ce qu'on prend si agréablement. Ainsi je vais aux Rochers observer la contenance de cette jambe, qui est présentement sans aucune plaie ni enflure ; elle toute amollie, et pour la figure elle est entièrement comme sa compagne, qui depuis près de six mois étoit *sans pareille*. La couleur n'est pas agréable, la lessive ne la blanchit pas, ni l'eau d'Arquebusade ; il y a encore quelques marques de *fructus belli*, qui dureront long-tems, mais ce n'est que les places des feux qui y ont passé. Je ne sais si c'est la sympathie des petites herbes qui me guérit à mesure qu'elles pourrissent en terre ; j'avois envie d'en rire, mais les Capucins en font tous les jours des expériences : je voudrois bien savoir ce qu'en dit Alliot. Je ne sais donc si c'est la cérémo-

nie de ces petits enterremens deux fois le jour, ou si c'est la lessive ou le baume; mais il est toujours vrai que je n'ai point été comme je suis, et que si cette guérison n'est pas véritable, je n'en irai chercher qu'auprès de vous. Voilà, ma chère bonne, des vérités dont je vous conjure de ne pas douter. Mais vous me dites quelque chose en passant, comme si vous ne disiez rien, qui m'a fait une terrible impression, c'est que si je reviens pour cette jambe, vous ne courrez pas le risque de vous en aller de votre côté pendant que je serai ici. Ma fille, que me dites-vous? ne me trompez point là-dessus, ce seroit pour moi une douleur insupportable: vous m'assurez que je vous trouverai au commencement de Septembre, et que vous serez encore dans toutes vos affaires; pour moi, je presse et dispose les miennes sans y perdre un moment: j'ai une terre à raffermer, j'ai mille choses trop longues à dire: mais dans une telle extrêmité, je ferois bien pour vous voir et pour vous embrasser ce que je voulois faire pour ma jambe; ainsi gouvernez-moi avec votre sagesse d'un côté, et votre amitié de l'autre. Vous savez mes affaires, vous savez combien je vous aime, vous savez aussi vos engagemens, gouvernez-moi; et à moins qu'il ne soit arrivé quelque chan-

gement dans vos affaires, songez à la quantité que vous en avez à finir, et qu'il n'y a plus que trois mois jusqu'à celui que nous souhaitons; car je compte que nous sommes au mois de Mai : je me fie enfin et me confie en vous de ma destinée. Il est vrai que vous devez bien me compter pour un de vos malades, puisque l'éloignement ne vous empêche pas d'être occupée de moi et de me donner des soins. Mais je suis fort en peine du Chevalier; vous me représentez son mal d'une étrange manière : il est bien malheureux que les pluies, si salutaires à tout le monde, lui soient si mauvaises; c'est cela qu'on doit appeler des maux et des douleurs, quand on n'a point de situation et qu'on étouffe : j'en suis vraiment affligée. La fièvre de M. de Grignan me paroît moins considérable; ne le faites point tant saigner, les médecins sont cruels. Mais vous, mon enfant, je ne puis croire que parmi tout cela vous soyez en parfaite santé : le printems vous fait toujours quelque émotion : dites-moi dans quel état vous êtes, parlez-moi aussi sincèrement que je vous parle, et surtout ôtez-moi du nombre de vos inquiétudes. Celles de la Duchesse du Lude sont trop bien fondées; vous me représentez son mari dans un étrange anéantissement : nos Capucins

seroient bien loin de donner de la bouillie dans cet état ; ils donneroient de bons cordiaux qui vont retirer une ame des portes de la mort. J'ai vu depuis peu la P. générale, autrement la petite personne que nous connoissons tant; elle est toujours fort aimable : nous fûmes fort aises de nous voir : je voudrois que vous l'eussiez entendu conter, mais plutôt son mari, car elle étoit morte, dans quelle extrêmité la laissa le grand médecin de ce pays, et de quelle manière habile et miraculeuse les Capucins la retirèrent de cette agonie ; c'est un récit digne d'attention : vous me direz, c'est qu'elle ne devoit pas mourir ; je le crois plus que personne, mais je ne puis m'empêcher d'admirer et d'honorer les causes secondes dont Dieu se sert pour redonner la vie à une créature si près du tombeau. On peut appliquer à ces sortes de talens ce que le Père Bossu dit si agréablement (2) du respect que les hommes devoient avoir dans les premiers tems pour ceux qui étoient visiblement protégés des Dieux. Ma fille, je m'égare, et je veux revenir à Madame de Marbeuf, qui a lu avec un plaisir et une reconnoissance extrêmes ce que vous me dites d'elle : c'est la personne du monde la plus sensible à votre estime ;

(2) Dans son *Traité du Poëme épique*.

elle me fait passer ici de fort agréables jours; bonne compagnie, de la musique. Je fus avant-hier au cours avec un air penché, parce que je ne veux point faire de visites. J'en reçus une jeudi de la Princesse de Bade, qui me conta tout ce que je savois déjà de sa colère, qui est comme celle d'Achille, et de son exil : je fus le soir chez elle, et comme je voyois qu'elle ne s'ennuyoit point, je l'écoutai trois heures : j'avois un siége sous le pied, car sans cette attention je craindrois de ne plus reconnoître la jambe malade, et de m'y tromper comme Arlequin. Voilà mes nouvelles; mandez-moi des vôtres, c'est ma vie. Je pars mardi au grand déplaisir de notre bonne Marbeuf; le *bien bon* languit de mon absence. J'embrasse délicatement vos pauvres malades; mais vous, ma très-aimable, avec moins de façon, et une tendresse qu'il n'est pas aisé d'exprimer. J'écrirai des Rochers à mon petit Coulanges. Voilà les Capucins qui vous disent mille choses, et vous assurent de ma bonne guérison : ils sont persuadés que la poudre d'yeux d'écrevisse, dans la première cuillerée du lait du Grand-Maître (3), feroit des merveilles; son état est digne de compassion.

(3) Le Duc du Lude.

LETTRE DLXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 13 Juin 1685.

Vous me traitez mal, si vous croyez que je puisse avoir regret au port du livre du carrousel; jamais un paquet ne fut reçu ni payé plus agréablement : nous en avons fait nos délices depuis que nous l'avons; je suis assurée qu'à Paris je ne l'aurois lu qu'en courant et superficiellement ; je me souviens de ce pays-là, tout y est pressé; une pensée, une affaire, une occupation pousse ce qui la précède ; ce sont des vagues, la comparaison est juste. Nous sommes ici dans un lac, nous nous sommes reposés dans ce carrousel, nous avons raisonné sur les devises. Répondez à nos questions : la devise d'un chien qui ronge un os faute de mieux, nous trouble tout à fait : nous serons cause que vous lirez ce livre. Je trouve bien plaisant la petite course dont les deux jambons de M. de Luxembourg font le prix : le *bien bon* s'est écrié sur cet endroit, et regrette de n'être pas un des Paladins. M. le Duc de Bourbon étoit-il bien joli ? de bonne foi, comment paroissoit-il ? approche-t-il de la

taille du Marquis (*de Grignan*)? Ah! j'ai bien peur que non : je m'y suis affectionnée : je suis triste de tant de grandeurs avec tant de disgraces du côté de la taille. On dit qu'il y aura encore une belle fète à sa noce, et des Chevaliers plus choisis. Je dirai à Madame de la Fayette ce que vous me mandez du sien; elle en sera ravie. Elle se plaint tendrement de ne vous voir plus, et dit que vous êtes par-tout belle comme un ange, et toujours cette beauté ; je ne fais jamais retourner ce que vous m'écrivez que de cette manière, et jamais pour rien gâter. Madame de la Troche me mande que Madame de Moreuil entra mercredi dans le carrosse de Madame la Dauphine, et que l'on croit que c'est pour être Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourbon, parce que le Roi a dit qu'il vouloit que celle qui seroit nommée y entrât par elle-même; et tout le monde juge que sans cela rien ne pressoit de lui accorder ce qu'elle demandoit avec tant d'empressement. Je souhaite qu'elle ait cette place ; vous savez que je lui ai donné ma voix depuis long-tems. Pour des vapeurs, ma chère enfant, je voulus, ce me semble, en avoir l'autre jour; je pris huit gouttes d'essence d'urine ; et, contre l'ordinaire, elle m'empêcha de dor-

mir toute la nuit : mais j'ai été bien aise de reprendre de l'estime pour cette essence ; je n'en ai pas eu besoin depuis. En vérité, je seroit ingrate si je me plaignois des vapeurs, elles n'ont pas voulu m'accabler pendant que j'étois occupée à ma jambe ; c'eût été un procédé peu généreux. A l'égard de la jambe, voici le fait : il y a déja long-tems qu'il n'y a plus aucune plaie ; mais l'endroit étoit demeuré si dur, et tant de sérosités y avoient été recognées par des eaux froides, que nos chers Pères l'ont voulu traiter à loisir, sans me contraindre, avec ces herbes que l'on retire deux fois le jour toutes mouillées, on les enterre, et à mesure qu'elles pourrissent, riez-en si vous voulez, cet endroit sue et s'amollit ; en sorte que par une douce et insensible transpiration, avec des lessives d'herbes fines et de la cendre, on me guérit la jambe du monde la plus maltraitée par le passé : c'est dommage que vous n'alliez conter cela à des chirurgiens, ils pâmeroient de rire ; mais moi je me moque d'eux. Vous voulez savoir où j'ai été aujourd'hui ? J'ai été *à la place Madame ;* j'ai fait trois tours de mail avec les joueurs. Ah, mon cher Comte ! je songe toujours à vous, et avec quelle grace vous poussez cette boule. Je voudrois que vous eussiez à

Grignan

Grignan une aussi belle allée : j'irai tantôt au bout de la grande allée voir *Pilois ;* il y fait un beau degré de gazon pour descendre à la porte qui va dans le grand chemin. Ma fille, vous ne direz pas que je vous cache des vérités, que je ne fais que mentir ; vous en savez autant que moi sur mon sujet.

Oui, nos Capucins sont fidèles à leurs trois vœux : leur voyage d'Égypte, où l'on voit tant de femmes comme Ève, les en ont dégoûtés pour le reste de leurs jours. Enfin, leurs plus grands ennemis ne touchent point à leurs mœurs, et c'est leur éloge, étant haïs comme ils le sont : ils ont remis sur pied une de ces deux femmes qui étoient mortes. Parlons de M. de Chaulnes : il m'a écrit que les États sont à Dinan, et qu'il les fait commencer le premier d'Août, pour avoir le tems de m'enlever au commencement de Septembre, et puis mille folies de vous : *Qu'il vous a réduite au point qu'il désiroit ; que vous êtes coquette avec lui, et que bientôt....* Enfin, il est d'une gaillardise qui me ravit ; car, en vérité, j'aime ces bons Gouverneurs ; la femme me dit encore mille petits secrets. Je ne comprends point comme on peut les haïr, et les envier, et les tourmenter ; je suis fort

aise que vous vous trouviez insensiblement dans leurs intérêts. Si les États eussent été à Saint-Brieux, c'étoit un dégoût épouvantable : il faut voir qui sera le Commissaire; ils ont encore ce choix à essuyer : si vous êtes dans leur confiance, ils ont bien des choses à vous dire ; rien n'est égal à l'agitation qu'ils ont eue depuis quelque tems. Voyez un peu, ma fille, comme s'habillent les hommes pour l'été ; je vous prierai de m'envoyer d'une étoffe jolie pour votre frère, qui vous conjure de le mettre du bel air, de savoir comme on porte les manches, de choisir aussi une garniture, et d'envoyer le tout pour recevoir nos Gouverneurs. Je vous prie encore de consulter Madame de Chaulnes pour l'habit d'été qu'il me faut pour l'aller voir à Rennes ; car pour les États, je vous en remercie. Je reviendrai ici commencer à faire mes paquets pour me préparer à la grande fête de vous recevoir et de vous embrasser mille fois : Madame de Chaulnes en sera bien d'accord. J'ai un habit de taffetas brun piqué avec des campanes d'argent un peu relevées aux manches et au bas de la jupe ; mais je crois que ce n'est plus la mode, et il ne faut pas se jouer à être ridicule à Rennes, où tout est magnifique. Je serai ravie d'être habillée

dans votre goût, ayant toujours pourtant l'économie et la modestie devant les yeux: vous saurez mieux que moi quand il faudra cet habit, puisque vous serez informée du départ des Chaulnes, et vous jugez bien que je courrai à Rennes pour les voir; tous les ingrats qu'ils ont faits ici me font horreur, et je ne voudrois pas leur ressembler. On nous mande, ceci est *fuor di propositio*, que les Minimes de votre Province ont dédié une thèse au Roi, où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière qu'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. M. de Meaux l'a vue, et en a parlé au Roi, disant que Sa Majesté ne doit pas la souffrir. Le Roi a été de cet avis : on a renvoyé la thèse en Sorbonne pour juger; la Sorbonne a décidé qu'il falloit la supprimer, *trop est trop*. Je n'eusse jamais soupçonné des Minimes d'en venir à cette extrêmité. J'aime à vous mander des nouvelles de Versailles et de Paris; *ignorante !*

Vous conservez une approbation romanesque pour les Princes de Conti (1); pour moi, je les blâme de quitter un tel beau-père, et de ne pas se fier à lui pour leur

(1) Les Princes de Conti et de la Roche-sur-Yon étoient partis pour aller servir en Hongrie, où ils se trouvèrent au combat de Gran, et firent des prodiges de valeur.

faire voir assez de guerre : hé, mon Dieu ! ils n'ont qu'à prendre patience, et à jouir de la belle place où Dieu les a mis ; personne ne doute de leur courage : à quel propos faire les aventuriers et les chevaux échappés ? Leurs cousins de Condé n'ont pas manqué d'occasion de se signaler, ils n'en manqueroient pas aussi. Et *con questo* je finis, ma très-aimable, dévorant par avance le mois de Septembre où nous touchons.

LETTRE DLXXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 17 Juin 1685.

Que je suis aise que vous soyez à Livry, et que votre esprit y soit débarrassé de toutes les pensées de Paris ! vous nous dites mille douceurs sur les souvenirs tendres et trop aimables que vous avez du bon Abbé et de votre pauvre maman. Je cherche quelquefois où vous pouvez trouver si précisément tous ce qu'il faut penser et dire ; c'est, en vérité, dans votre cœur, c'est lui qui ne manque jamais ; et quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui

veut contrefaire le cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout moment : ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par le cœur n'y sauroient être trompés. Aimons donc, ma fille, ce qui vient si naturellement de ce lieu. Vous me charmez en me renouvellant les idées de Livry; vous et Livry, en vérité, c'est trop; et je ne tiendrois pas contre l'envie d'y retourner avec vous, si je ne m'y trouvois toute disposée dans ce bienheureux mois de Septembre; peut-être n'y retournerez-vous pas plutôt : vous savez ce que c'est que Paris, les affaires et les contre-tems qui empêchent d'en sortir. Enfin, me revoilà dans le train d'espérer de vous y voir : mais que me dites-vous, ma chère enfant ? le cœur m'en a battu : quoi ! ce n'est que depuis la résolution de Mademoiselle de Grignan de ne s'expliquer qu'au mois de Septembre, que vous êtes assurée de m'attendre ! Comment ! vous me trompiez donc, et il auroit été possible qu'en retournant à Paris dans deux mois, je ne vous eusse plus trouvée ! cette pensée me fait transir, et me paroît contre la bonne foi : effacez-la, je vous en conjure, elle me blesse, toute impossible que je la vois présentement : mais ne laissez pas de m'en redire un mot. *O Sainte Grignan*, que je vous suis

obligée, si c'est à vous que je dois cette certitude !

Revenons à Livry, vous m'en paroissez entêtée, vous avez pris toutes mes préventions, je reconnois mon sang : je serai ravie que cet entêtement vous dure au moins toute l'année. Que vous êtes plaisante avec ce rire du père Prieur, et cette tournée qui veut dire une approbation ! Mais où prenez-vous qu'on entende des rossignols le 15 de Juin ? ah ! ils sont tous occupés du soin de leur petit ménage ; il n'est plus question, ni de chanter, ni de faire l'amour, ils ont des pensées plus solides. Je n'en ai pas entendu un seul ici ; ils sont en bas vers ces étangs, vers cette petite rivière ; mais je n'ai pas tant battu de pays, et je me trouve trop heureuse d'aller en toute liberté dans ces belles allées de plain-pied.

La Princesse qui vint hier ici, nous parla du carrousel (1). Je me doutois bien que nous étions ridicules de tant retortiller sur ce livre, je vous l'ai mandé. Je le disois à votre frère ; il en étoit assez persuadé ; mais nous avons cru qu'il suffisoit d'avoir fait cette réflexion, et qu'en faveur des Rochers, nous pouvions nous y amuser un peu plus que de raison. Nous nous souvenons encore fort dis-

(1) Voyez la Lettre du 13 Juin, *page* 286.

tinctement comme tout cela passe vite à Paris; mais nous n'y sommes pas, et vous aurez fait conscience de vous moquer de nous. Je vous défends, au reste, de parler de votre jeunesse comme d'une chose perdue; laisssez-moi ce discours; quand vous le faites, il me pousse trop loin, et tire à de grandes conséquences. Je vous prie de ne point retourner à Paris pour les commissions dont nous vous importunons, mon fils et moi: envoyez demander des échantillons, écrivez à la bonne d'Escars; ne vous pressez point, ne vous dérangez point; jouissez de cette petite Abbaye, pendant que vous y êtes et que vous l'avez. Nous avons ici une lune toute pareille à celle de Livry; nous lui avons rendu nos devoirs: cette *place Madame* est fort belle, c'est comme un grand belveder, d'où la campagne s'étend à trois lieues vers une forêt de M. de la Trémoille: mais cette lune est encore plus belle sous les arbres de votre Abbaye; je la regarde, et je songe que vous la regardez: c'est un étrange rendez-vous; celui de Bâville sera meilleur: qu'en dites-vous, ma très-belle? Mon fils et sa femme vous aiment et vous honorent.

LETTRE DLXXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 20 Juin 1685.

Que je suis aise, ma fille, que vous jouissiez de la petite Abbaye ! le bon Abbé en est ravi ; il dit que vous y entendez mieux votre ménage, et que vous êtes plus habile que nous ; en vérité, je le crois : mais on pleure à Bâville de ne vous avoir point : Coulanges m'en écrit les douleurs de M. de Lamoignon ; il me parle du mois de Septembre, et de la circonstance de vous y trouver : j'ai renoué cette partie plus que jamais, et je la vois tous les jours approcher avec beaucoup de plaisir, quoiqu'il m'en coûte ; mais puisque c'est une dépense qu'il faut toujours faire malgré soi, il vaut mieux que ce soit en avançant vers quelque chose d'agréable, que de passer les jours tristement, sans espérance, voilà où j'en suis. Vous vous amusez fort joliment, il faut, comme vous voyez, quelque espèce de règle sans aucun vœu, c'est la règle qui empêche le désespoir de ceux qui sont en communauté, et l'ennui de ceux qui n'y sont point : par elle on fait ce qu'on a à faire, et par elle on remplit le tems :

le vôtre n'a rien de vide ni de languissant, et je crois qu'avec une si bonne compagnie, vous seriez long-tems à Livry sans vous ennuyer ; c'est pourquoi je ne voudrois point vous en faire sortir pour nos commissions. Je me suis réjouie de voir Corbinelli à Livry avec les Polignac ; il me semble que cela ne sent point la rupture, et que ce feu s'augmente à force d'être contesté. Nous avons ri de vos réponses courtes et vives aux questions de mon fils : nous ne sommes pas si modestes que vous pensez, nous avons entendu finesse à deux principalement ; mais la modestie nous a empêchés de vous en demander l'explication. J'ai compris aisément les disputes et les conversations de Corbinelli ; mais vous devriez par amitié l'empêcher de scandaliser les foibles : je suis assurée qu'on l'accuse de vouloir faire une nouvelle théologie. Vous me faites pleurer du Chevalier : quoi ! il ne marche point ! quoi, on le porte ! j'en ai le cœur serré. Il y a un siècle qu'il n'a été à Versailles, cela est fâcheux par bien des raisons ; dites-lui comme je sens son état. Celui de M. de Grignan ne me plaît guère ; il durera aussi long-tems que sa bile noire sera en campagne : plût à Dieu que nos Capucins fussent à portée de le traiter ! ce ne seroit pas une affaire. Une des deux femmes qu'ils

ressuscitent est entièrement sur pied, l'autre est bien mieux : mais savez-vous comme ils trouvèrent cette dernière! Affoiblie de douze saignées par les médecins, et fortifiée de ses derniers sacremens. Là-dessus ils travaillent, en disant toujours, elle ne mourra au moins que demain ; et depuis un mois, cette pauvre personne se croit guérie : je vous en manderai la suite; il faut que vous ayez cette complaisance en faveur de nos bons Pères. Je leur écrivis l'autre jour que ma jambe suoit; ils me répondirent qu'ils le savoient bien, que c'étoit là le but de leurs remèdes, et que j'étois entièrement guérie : ils m'ont envoyé d'une essence qu'ils appellent de l'*émeraude*, qui guérit et console, et perfectionne tout, et sent divinement bon. Je me fais violence pour me taire de ces gens-là : ils ont envoyé un dernier remède à ma belle-fille, après lequel ils n'ont plus rien à dire ; mais comme ils ne sont point charlatans, et qu'ils ne promettent rien, ils ne sont point embarrassés quand ils n'ont point tout le succès qu'ils désirent : il est vrai que cela n'arrive pas souvent. Pour mes vapeurs, ma chère enfant, je n'en ai pas eu depuis, elles n'ont rien de commun avec ma jambe, et si elles me revenoient, je ne me tiendrois pas éconduite de l'esprit d'urine, pour n'avoir pas dormi une

nuit ; on a des dispositions qui empêchent quelquefois de dormir sans l'esprit d'urine, et sans qu'on sache pourquoi. J'admire que vous vous portiez si bien ; Dieu vous conserve, et veuille bénir tous nos desseins et tous nos projets. Le bon Abbé est fâché que Madame de Chelles dégrade partout notre forèt dans un tems que vous l'honorez de votre présence. Faites bien toutes mes amitiés aux habitans de Livry ; il est vrai que vous êtes le centre de bien des cœurs et de bien des pays, qui sont liés par vous : vous devez être bien aimée, quand vous aimez, et même quand vous n'aimeriez pas. N'ai-je pas raison d'avoir toujours souhaité de jouir d'un bien, dont le fonds étoit dans votre cœur ? le mien est à vous, il y a long-tems : vous en avez fait et en ferez toujours la véritable tendresse.

LETTRE DLXXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche premier Juillet 1685.

Si la fantaisie me prenoit de dire que je partirai le mois qui vient, je ne vois rien qui pût m'en empêcher : je soutiens que les trois ou quatre jours que l'on traîne d'ordi-

naire d'après le jour nommé, font justement mon compte. Voilà donc, ma très-aimable, où nous en sommes venus à force d'aller, à force de désirer, à force de passer des jours les uns après les autres, tels qu'il a plû à Dieu de les donner. Je veux, à votre exemple, m'abandonner à la douceur d'espérer de vous voir et de vous embrasser le mois qui vient; je veux croire que Dieu nous permettra cette parfaite joie, quoiqu'il n'y eût rien au monde de si aisé que d'y mêler quelque amertume, si nous le voulions : mais il n'y auroit pas un moment de repos dans cette vie, et c'est une bonté de la Providence que nous fassions trève aux tristes réflexions qui seroient en droit de nous accabler journellement, soit pour nous, soit pour nos intimes : il est donc question, ma très-chere, de respirer et de vivre.

J'entre bien aisément dans les raisons de Mademoiselle de Grignan pour ne point s'attacher à Gif (1): il est certain qu'après avoir été à l'école de Saint Augustin (2), elle se trouveroit à l'école de Molina, et que ce changement ne seroit pas soutenable. Je vous approuve fort de souhaiter de la ravoir chez

(1) Voyez la Lettre du 8 Octobre 1684, *page* 206.

(2) C'est-à-dire, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

vous, comme le bonheur de votre maison et l'édification de toute votre famille. Ne pourriez-vous point faire dire à cette sainte fille que je l'honore toujours infiniment? J'ai eu si long-tems le bonheur de vivre avec elle, que je voudrois bien n'en être pas oubliée entièrement. Nous causerons quelque jour sur la destinée des deux sœurs; il faut laisser faire Dieu, comme dit M. d'Angers, et regarder sans cesse sa volonté et sa Providence; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre en ce monde, et on ne finiroit jamais de se plaindre de toutes les pauvres causes secondes.

Voilà un morceau de lettre de la bonne Marbeuf, que je trouve tout à propos, pour vous faire juger, sans que vous puissiez en douter, de l'état de ma jambe. Il est vrai que cette longueur me donnoit du chagrin, et je mandois à mon amie que je croyois qu'on me flattoit: voilà une réponse toute naturelle, qui vous fait voir que nos Pères se moquent de moi: j'en suis ravie: je suis donc parfaitement guérie, puisqu'il y a six semaines et au-delà que je n'ai plus aucune plaie, ni approchant. Je marche tant que je veux; je mets d'une eau d'*émeraude* si agréable, que si je ne la mettois sur ma jambe, je la mettrois sur mon mouchoir; si j'en

ai besoin, je mettrai du sang de lièvre; mais je suis si bien aujourd'hui, que je crois que je prendrai le parti qu'ils me conseillent, qui est de mépriser ma jambe, et de ne point la questionner à tout moment: je suis assurée que si j'étois à Paris je n'y penserois pas. Il me semble que c'est cette négligence que vous voulez présentement inspirer à M. de Grignan; vous trouverez qu'il se porte mieux depuis qu'il a été à Versailles. Vous expliquez divinement cette manière de s'oublier soi-même en ce lieu-là, quoiqu'en effet on n'y songe qu'à soi, sous l'apparence d'être entraîné par le tourbillon des autres; il n'y a qu'à répéter vos propres paroles: » On y est » si caché et si enveloppé qu'on a toutes les » peines du monde à se reconnoître pour le » but des mouvemens qu'on se donne «. Je défie l'éloquence de mieux expliquer cet état. Il faut donc chercher à s'éloigner directement de soi-même, et à porter son attention sur d'autres sujets. Les Capucins sont bien de cet avis, et ne répondent point quand on leur dit des bagatelles. Au reste, ils sont fâchés qu'on ait saigné M. de Grignan; ils disent que rien ne lui étoit si mauvais, et qu'ils seroient ravis de le traiter, s'ils étoient auprès de lui; mais que de loin, ils ne veulent seulement pas dire leur avis. Ils sont grands

observateurs de tous les momens, de l'humeur, des chagrins, de la physionomie : si vous en voulez davantage, faites agir M. de Chaulnes, il tient les bons Pères dans sa manche, comme vous tenez M. de Chaulnes dans la vôtre ; je ne vois que ce chemin : pour moi, j'avoue que je n'y ai point de pouvoir ; mais au moins plus de saignées. Ce n'est pas tout perdre que le Roi ait demandé des nouvelles de vos malades, cela console de pauvres courtisans qui ne pensent qu'à lui. Une des femmes que traitoient nos Capucins est morte, parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit de lui refaire un poumon tout neuf : elle avoit vuidé plus de la moitié du sien quand ils la prirent, aussi n'ont-ils jamais dit qu'ils la guériroient, mais qu'ils lui donneroient des jours, et feroient ensorte qu'elle mourroit doucement : ils ont tenu leur parole. Que je vous plains, ma fille, d'être obligée de quitter Livry ! vous revoilà accablée de mille choses. Je crois que vous aurez eu un assez vilain tems depuis trois jours ; nous avons ici du froid et de la pluie glacée ; ce ne sont point de ces tems doux et humides qu'on doit avoir l'été. Vous aurez vu, par mes lettres, que mon fils ne vous dédira point, qu'il sera charmé d'être dans votre goût : sa femme a ri à pâmer de voir toutes

les couleurs que vous ne lui donnerez point, en l'assurant d'une fort aimable garniture. Nous courons après notre livre du carrousel, que nous avons prêté, afin de voir la quadrille que vous lui destinez. Vous lui donnerez aussi telle coëffure que vous voudrez : vous êtes maîtresse de tout, pourvu que vous teniez un peu bride en main pour la dépense : *j'épouserai qui vous voudrez, pourvu que ce soit Mademoiselle Hortense.* Pour moi, ma très-chère, vous ferez tout ce qu'il vous plaira : vous savez mieux que moi s'il me faut un habit, vous êtes à la source. Coulanges me mande que nos États sont remontés au premier Août : vous êtes en lieu de faire précisément tout ce qu'il faut; mais il est certain que je n'ai besoin de rien, si les Gouverneurs ne viennent point à Rennes; car je n'irai point aux États, et je suis assurée qu'ils m'en dispenseront, et qu'ils ne voudront pas m'empêcher d'être juste au rendez-vous que vous m'avez donné.

LETTRE

LETTRE DLXXXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 8 Juillet 1685.

Vous êtes trop bonne et trop aimable, ma chère Comtesse, vous prenez des peines infinies pour nos habits; mais vous comptez cet embarras si plaisamment qu'il n'y a pas moyen de vous en plaindre. Vous me faites plus brave que je ne voulois; mais je prends la chose en patience quand je songe que je serai à votre goût, que je serai à la mode, que je serai comme Mesdames de Schomberg et de la Fayette, et qu'assurément je verrai Madame de Chaulnes en quelque lieu qu'elle passe; et mieux que tout le reste, c'est que je vous verrai aussi, et vous ferai honneur de ce que vous avez choisi pour moi. Mon fils est fort content d'être aussi bien que M. de Coulanges. Nous avons ici un tems épouvantable: quand la pluie commence en ce pays, on est perdu. Madame de Chaulnes ne doit pas craindre les chaleurs; elle me paroît transportée d'avoir M. de Fieubet pour Commissaire; j'en suis ravie aussi, et j'avoue que je n'eusse jamais cru qu'on eût mis la main en si bon lieu. Je trouve que nos Gouver-

neurs ont gagné, dans toute cette manœuvre, la partie, la revanche et le tout. M. de Coulanges m'écrit un vrai livre; rien n'est plus digne d'attention et de curiosité que tout ce qu'il m'apprend ; ils nous a mis en état de comprendre certaines choses qui se passeront dans les États, et dont nous n'aurions point su les raisons : en un mot, il nous a montré le dessous des cartes. Il vous a conté ses visions sur mon sujet; elles sont venues à d'autres, et j'y ai déjà répondu. Si vous voyez Madame de la Fayette, dites-lui qu'elle cause avec vous sur toute cette imagination. Mandez-moi bien de vos nouvelles, de celles des voyages de la Cour, de la santé de M. de Grignan ; c'est tout cela qui fait la règle de mon départ, et vous en serez la maîtresse. J'attends un homme pour mes affaires, après quoi je serai toujours prête à partir. Madame de Chaulnes veut m'emmener: cette pensée ne seroit pas mauvaise, mais le moyen de ne pas aller à Chaulnes avec elle ? et je souffrirois trop de m'arrêter un moment. Nous verrons enfin, et nous saurons sans cesse des nouvelles l'une de l'autre. Je serois surprise bien agréablement si les eaux de Vichi faisoient du bien à cent lieues de la Grille : je crois que le Chevalier en doute comme moi. Je voudrois être trom-

pée, et que M. de Grignan s'en trouvât bien ; sa maigreur, sa langueur, sa colique, sa bile répandue, et cette disposition de fièvre me donnent une véritable inquiétude : il n'a point assez pris de quinquina ; parlez-moi toujours de lui et du Chevalier. La Garde est la grande santé. Enfin, ma fille, vous irez à Gif; et souvent à Versailles, où vous ferez peut-tre mieux votre profit du deuil de M. de Saint Andiol que nous aux États, c'est-à-dire, mon fils qui commence à devenir si avare de moi, que je ne puis plus m'adonner à la contemplation, comme je faisois dans ces bois quelquefois, sans le voir à mes côtés. Ne soyez point en peine de ma jambe, les Capucins l'ont emporté sur moi ; ils ont voulu la faire suer, elle a sué ; j'en ai eu du chagrin, parce que je ne m'y attendois point : cela est passé, et nous sommes bons amis. Plût à Dieu qu'ils pussent traiter notre cher Comte ! j'y songe mille fois le jour. M. du Plessis (*le nôtre*) est un si joli homme, qu'il a ri comme nous de sa serge de Nîmes : vous dites tout cela fort plaisamment. Il ne prétendoit pas que ce fût vous qui sussiez l'austérité de son vêtement, il en meurt de honte, et vous demande mille pardons : il a de vous une idée que mes récits ont fortifiée, et qui vous représente à lui comme

une divinité : il est fort de nos amis : j'ai reçu de lui mille consolations cet hiver passé. Nous avons ici, au lieu de sa sœur, une fille de Sainte-Marie ; vous la croyez professe de la Visitation ? non, elle n'a que quinze ou seize ans : son père l'amena ici ce carême, et l'y a laissée : elle est jolie, et nous l'aimons ; sa fantaisie toute naturelle, c'est d'être le bâton de vieillesse du *bien bon* ; elle en a des soins qui nous font rire, et qui sont trop plaisans. Madame de la Fayette me manda il y a quelques jours, que Madame de Moreuil étoit Dame d'honneur de Madame la Duchesse ; j'en suis en vérité fort aise. Je vous conjure de lui faire tomber mes complimens à propos; ne l'oubliez point. Il me sembloit bien qu'elle n'étoit point entrée dans le carrosse de la Reine : les règles anciennes qui donnoient ce droit aux filles sont abolies; nous avons changé tout cela, comme *le cœur à gauche*. Enfin, la voilà bien placée: son mari a-t-il quelque place dans cet hôtel de Condé ? Mon fils m'a conté des merveilles de M. d'Angers (1); il a quatre-vingt-huit ans : il porta le Saint Sacrement sur ses épaules le jour de la fète (2); la procession est d'un grand quart de lieue ; il chanta tout de

(1) Henri Arnauld, Évêque d'Angers.
(2) Le 21 Juin, jour de la Fête-Dieu, en 1685.

suite la grand'messe, ne mangea qu'à quatre heures. Tout le monde étoit en admiration du miracle visible qui le soutient, *forza non a, ma l'animo non manca.* Contez cela à M. de Pompoune : tous les ans c'est un nouveau prodige.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

J'en ai été témoin de ce prodige, j'ai reçu la bénédiction de ce saint homme, et j'ai baisé sa main avec un plaisir extrême. C'est une chose admirable que la crainte qu'a tout son diocèse de le perdre, et de voir venir à sa place quelque freluquet qui ne songe qu'à plaire aux ennemis du Prélat; au lieu que celui-ci ne songe qu'à leur pardonner tous les dégoûts dont ils prennent plaisir d'accabler sa vieillesse. Je parlerois long-tems là-dessus; mais il vaut mieux vous remercier, ma belle petite sœur, de toutes les peines que vous avez prises pour mon habit. Je vous avoue que je crains fort que vous n'ayez été prendre pour ma garniture de certaines couleurs vives et tranchantes : mon dessein étoit de supplier ma Princesse (3) de la choisir à son gré; et comme elle aime la pastorale, je lui aurois demandé un nœud couleur de rose et blanc, une veste blanche, et une

(3) Mademoiselle d'Alerac.

des plus jolies houlettes que l'on porte présentement. Est-il possible que les quilles et l'escarpolette soient dans une aussi grande décadence que vous les représentez ? Si personne ne peut dignement remplir ma place à l'escarpolette, il faut au moins que M. de Polignac remette les quilles en honneur : je ne donne ma voix qu'à lui pour cela. Je suis très en peine de M. de Grignan ; sa petite fièvre, sa tristesse et sa maigreur effraient ceux qui l'aiment et à qui l'on fait ce portrait de lui. Vous n'êtes point du tout dans les bons principes sur les vipères ; vous croyez qu'elles dessèchent, et c'est précisément le contraire ; votre belle-sœur l'éprouve ainsi tous les jours, et je l'avois moi-même éprouvé dès l'année passée. C'est à ces vipères que je dois la pleine santé dont je jouis, et que je ne me connoissois plus depuis des tems si funestes pour moi. Elles tempèrent le sang, elles le purifient, elles rafraîchissent au lieu d'échauffer et de dessécher, comme vous vous l'imaginez : mais il faut que ce soit de véritables vipères en chair et en os, et non pas de la poudre, car la poudre échauffe, à moins qu'on ne la prenne dans de la bouillie ou de la crême cuite, ou quelqu'autre chose de rafraîchissant. Priez M. de Boissy de vous faire venir dix douzaines de vipères de Poitou

dans une caisse séparée de trois ou quatre, afin qu'elles y soient bien à luy aise avec du son et de la mousse; prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper par morceaux, et en farcissez le corps d'un poulet : observez cela un mois, et prenez-vous-en à votre frère si M. de Grignan ne devient tel que nous le souhaitons tous : quittez votre fade bouillie de riz, et redonnez des esprits et de la vie à un pauvre homme exténué, et dont le défaut est d'être trop sujet à dormir. Ma mère vous dira bientôt, et trop tôt, combien nous en parlons tous les jours; vous l'allez revoir incessamment, et moi par conséquent, je vais incessamment la perdre : ce qui augmente mon chagrin, c'est que les États vont tellement nous confondre les espèces, que je ne pourrai profiter du tems qu'elle sera encore en Bretagne; je ne compte que sur ce qui me reste entre-ci et l'arrivée de M. et de Madame de Chaulnes; car après cela, ma mère sera comme partie pour moi, quoiqu'elle soit encore aux Rochers. Je commence donc dès à présent à sentir la douleur des adieux et de l'absence. Adieu, ma belle petite sœur; votre belle-sœur vous fait mille tendres amitiés.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à la passade pour vous dire encore une fois que vous ne soyez point en peine de ma jambe, ni de ma santé. Il vaut mieux que j'aie eu des inquiétudes que les Capucins ; leurs railleries ont dû vous rassurer. Ils ne m'avoient point dit que leurs lavages étoient pour faire transpirer ; j'en fus étonnée et incommodée ; ils en étoient ravis : cela est passé, et me revoilà simplement avec un linge trempé dans du sang de lièvre couru, pour redonner la force et toute la perfection. Cela est sec maintenant, et n'est point incommode : j'ai demandé pardon aux Pères ; nous avons badiné, et nous sommes fort bien ensemble. Adieu, la plus aimable de toutes les filles et de toutes les femmes.

LETTRE DLXXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 Juillet 1685.

Il est vrai qu'après vous avoir dit vingt fois je suis guérie, et m'etre servi un peu légèrement de tous les termes les plus forts pour vous persuader ce que je croyois moi-même une vérité, vous ètes en droit de vous moquer

moquer de tous mes discours ; je m'en moquerois la première, aussi-bien que de mon infidélité, qui me faisoit toujours approuver les derniers remèdes, et maudire ceux que je quittois, sans qu'enfin, enfin, enfin, comme vous dites du mariage de M. de Polignac, il faut que toutes choses prennent fin, et que, selon toutes les apparences, cet honneur soit réservé aux remèdes doux de la Princesse (*de Tarente*), et de la femme parfaitement habile qui vient me panser tous les jours ; jusqu'à ce petit médecin qui a nommé le mal et commencé les remèdes convenables ; je ne faisois rien que pour animer, que pour attirer, que pour mettre ma jambe en furie. Ne raisonnez point sur un érysipèle qui vient d'un cours que la nature veut prendre, et que vous approuvez, parce qu'il ne fait pas mourir : ce n'est pas ici de même, tout a été accident, tout a été violenté ; ma machine n'est point encore entamée ni dépérie, et jamais elle n'a paru mieux faite qu'en soutenant tous les maux qu'on m'a fait. Vous savez que je ne fais point la jeune ; je ne le suis nullement ; mais je vous assure que je pourrois encore dire, comme vous disiez à la Mousse, la machine se démanchera ; mais elle n'est pas encore démanchée. Je suis donc sous le

gouvernement de cette Princesse et de sa bonne et capable garde qui lui fait tous ses remèdes, qui est approuvée des Capucins, qui guérit tout le monde à Vitré, et que Dieu n'a pas voulu que je connusse plutôt, parce qu'il vouloit que je soufrisse, et que je fusse mortifiée par l'endroit le plus chagrinant pour moi, et j'y consens, puisqu'il le faut : je suis persuadée que Dieu veut maintenant finir ces légers chagrins; il y a huit jours que ma jambe est enveloppée de pains de roses, trempés dans du lait doux bouilli, et rafraîchis, c'est-à-dire, réchauffés trois fois le jour : ma jambe n'est plus du tout reconnoissable, elle est menue, molle, plus de sérosités, toutes les élevures séchées et flétries, plus de gras de jambe qui me tire : enfin, ma fille, tout ce qui étoit dans mon imagination et dans mes espérances est devenu vrai : mais je pense que j'ai profané toutes ces mêmes paroles pour des illusions; je n'y saurois que faire : voilà ce que je dois vous dire présentement; il n'y a plus de paroles nouvelles : *à fructibus*. Cette *Charlotte* me fait marcher, et me dit : » Madame, vous » pouvez aller mercredi coucher *godinement* (1) à Fougères; le lendemain à Dol, » il n'y a que six lieues; vous verrez Ma-

(1) Mot du pays, qui signifie *gaîment*.

» dame de Chaulnes, cela vous divertira;
» vous avez besoin de vous réjouir un peu,
» et de quitter votre chambre où vous m'a-
» vez accordé huit jours de résidence «.
Voilà où j'en suis : elle m'ôte mes roses qui m'ont fait tout le bien qu'on leur demandoit, elle me donne une légère petite espèce de pommade qui dessèche, elle me prie de bander ma jambe sans contrainte d'ici à quelques jours, et de me ménager un peu; elle m'assure qu'avec cette conduite je vous reporterai une jambe *à la Sévigné*, que vous aimerez d'autant plus que, l'une et l'autre étant moins grasses, elles visent à la perfection : en tout cas, j'ai ma *Charlotte* à une lieue d'ici. En voilà trop, ma chère enfant; une de mes joies en retournant à Paris, ce sera de ne plus parler de moi, ni d'aucun de mes maux; j'étois dans la même envie quand j'y retournai après mon rhumatisme; mais s'il y a de l'excès à l'immensité de cet article, il est fondé sur l'excès de votre bonne et tendre amitié, qui ne sera point ennuyée de ces détails; je vous connois; car avec les autres qui n'ont point de ces fonds adorables, je sais couper court, et je n'ai pas oublié comme il faut parler sobrement de soi, et presque à son corps

défendant. *Or sus, verbalisons :* voilà donc le bon homme de Polignac (2) arrivé : pour moi, je jette de loin ces paroles en l'air ; puisque Mademoiselle de Grignan balance, Mademoiselle d'Alerac peut-elle balancer ? Je passe ensuite à rejeter tout le mal que vous dites de votre esprit et de votre corps ; ni l'un ni l'autre ne sauroient être épais comme vous les représentez ; je les ai vus trop subtils, trop diaphanes, pour pouvoir jamais être fâchée de les voir dans le train commun des esprits et des corps : mais que dis-je, *commun ?* ô plume étourdie et téméraire ! c'est vous qu'il faudroit écraser, plutôt que celle que le Coadjuteur outrage si injustement à Livry. Jamais le mot de *commun* ne sera fait pour vous ; rien de commun, ni dans l'ame, ni dans le corps : je reprends donc ce mot pour l'employer à tout le reste du monde qui n'en mérite point d'autre ; je fais pourtant des exceptions, mais guère.

J'avoue ma foiblesse ; j'ai lu avec plaisir l'histoire de notre vieille chevalerie : si Bussy (3) avoit un peu moins parlé de lui,

(2) Louis-Armand, Vicomte de Polignac.

(3) On peut voir l'Épitre dédicatoire que M. de Bussy avoit faite pour être mise à la tête de l'Histoire dont il s'agit. *Lettres de Bussy Rabutin, Tome I, page* 47, *édit. de* 1720. *Paris.*

et de son héroïne de fille (4) le reste étant vrai, on peut le trouver assez bon pour être jeté dans un fonds de cabinet, sans en être plus glorieuse. Il vous traite fort bien : il veut trop me dédommager par des louanges que je ne crois pas mériter, non plus que ses blâmes (5). Il passe gaillardement sur mon fils, et le laisse inhumainement guidon dans la postérité; il pouvoit dire plus de bien de sa femme (6), qui est d'un des bons noms de la Province : mais, en vérité, mon fils l'a si peu ménagé, et l'a toujours traité si incivilement, que lui ayant rendu justice sur sa maison, il pouvoit bien se dispenser du reste : vous en avez mieux usé, et il vous le rend.

Madame de la Fayette m'a envoyé une relation de la fète de Sceaux (7), qui nous a fort divertis. Qu'elle étoit jolie ! qu'il y a d'esprit et d'invention dans ce siècle ! que tout est nouveau, galant, diversifié ! je ne

(4) Louise-Françoise de Rabutin, Marquise de Coligny.

(5) Le Comte de Bussy n'ayant pu mordre, *dans son Histoire amoureuse des Gaules*, à la réputation de Madame de Sévigné sa cousine, il la chargea de quelques ridicules ou défauts qu'elle n'avoit assurément point.

(6) Jeanne-Marguerite de Bréhand.

(7) M. de Seignelai avoit donné une fête au Roi le 16 Juillet.

crois pas qu'on puisse aller plus loin. La querelle de Mesdames d'Heudicourt et de Poitiers est plaisante: ah, que cette dernière disoit vrai! *vous êtes un plaisant visage de fête:* vraiment elle a raison ; il faut dans une fète un visage qui ne gâte point la beauté de la décoration ; et quand on n'en a point, il faut en emprunter, ou ne point y aller. Je voudrois que vous y eussiez porté le vôtre, il y en avoit peu de pareils. On me parle d'une chaise que traînent des Suisses, et dans laquelle Madame de Maintenon se mit avec Madame la Dauphine, puis Madame la Maréchale de Rochefort : je ne vois point notre bonne d'Arpajon (8) ; lui feroit-on souffrir des dégoûts ? J'en serois très-fâchée. Madame de la Fayette s'est redonné son mal de côté en allant en carrosse à deux pas de chez elle ; elle pleure et regrette ce pauvre M. Valan, qui étoit, dit-elle, son médecin, son confesseur et son ami. Mais ne me trouvez-vous pas bien raisonnable de vous entretenir des nouvelles de Paris ? Je ne savois pas que la Trousse fût à un camp sur la Saône. Mon fils est à Rennes ; je lui ai envoyé la feuille qui est pour lui. Le petit

(8) Catherine-Henriette d'Harcourt de Beuvron, Duchesse d'Arpajon, Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

Coulanges m'a mandé je ne sais quoi d'un très-bon dîner qu'il a fait chez vous, où étoient, ee me semble, deux Provençales et M. de Lamoignon : il faut toujours me dire ces sortes de débauches. Je serai ravie de voir ces bons Chaulnes et le petit Coulanges : mais je vous assure que si je n'étois pas en état d'y aller, je n'irois pas; car je ne souhaite au monde que de guérir, afin de partir dans le très-petit commencement de Septembre. C'est vous, ma très-ehère, qui réglerez ce jour bienheureux suivant vos affaires de la Cour; je suis persuadée que vous serez à Fontainebleau jusqu'au voyage de Chambor. A propos, notre Coadjuteur sera-t-il Archevêque d'Aix? On me le mande. Votre frère ne pense pas à quitter sa maison; ses affaires ne lui permettent point de songer à Paris de quelques années : il est dans la fantaisie de payer toutes ses dettes; et comme il n'a point de fonds extraordinaires pour cela, ee n'est que peu à peu sur ses revenus : eela n'est pas sitôt fait. Quant à moi, je n'aspire point à tout payer; mais j'attends un fermier qui me doit onze mille franes, et que je n'ai pu encore envisager, et rien ne m'arrêtera pour être fidèle au tems que je vous ai promis, n'ayant pas moins d'impatience que vous de voir la fin d'une si

triste et si cruelle absence. Il faut pourtant rendre justice à l'air des Rochers ; il est parfaitement bon, ni haut, ni bas, ni approchant de la mer ; ce n'est point la Bretagne, c'est l'Anjou, c'est le Maine à deux lieues d'ici. Ce n'étoit pas une affaire de me guérir, si Dieu avoit voulu que j'eusse été bien traitée.

Je ne souhaite nulle prospérité à M. de Montmouth, sa révolte me déplaît ; ainsi puissent périr tous les infidèles à leur Roi (1).

(9) Le Duc de Montmouth fut décapité le 25 Juillet, c'est-à-dire, trois jours après la date de cette lettre.

LETTRE DLXXXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi premier Août 1685.

JE revins hier au soir de mon grand voyage, ma chère belle : je dis adieu à nos Gouverneurs le lundi à huit heures du matin, les suppliant de m'excuser si je les quittois *avant que de les avoir vus pendus* (1). Je vous avoue

(1) C'est-à-dire, avant leur départ de Dol, qui devoit être ce même jour-là : mais comme M. et Madame de Chaulnes n'avoient que cinq lieues à faire, et que Madame de Sévigné en avoit dix ; elle partit le lundi matin de bonne heure pour n'être pas obligée de coucher en

que j'ai été ravie d'avoir fait ce voyage en leur honneur ; je leur devois bien cette marque d'amitié pour toutes celles que j'en reçois. M. de Fieubet étoit arrivé la veille, et nous eûmes toute la joie qu'on a de se rencontrer dans les pays étrangers. Il me sembloit que j'étois à Dol dans un palais d'Atlante ; tous les noms que je connois tournoient autour de moi sans que je les visse ; M. le premier Président, M. de la Trémoille, M. de Lavardin, M. de Charost, M. d'Harouïs, voltigeoient à une lieue de nous, mais nous ne pouvions les toucher. Je partis donc lundi matin ; mon petit Coulanges voulut absolument venir passer huit jours aux Rochers avec nous, et mon fils n'a point perdu cette occasion de revenir avec lui ; de sorte que les voilà tous deux ici fort joliment jusqu'au 8 de ce mois. Ils iront passer les derniers quinze jours aux États ; et puis mon fils, qui me prie à genoux de l'attendre, revient m'embrasser, et je pars dans le moment : cela va aux premiers jours de Septembre, et pour être à Bâville le 9 ou le 10 sans y manquer. Je sens les approches de cette joie : il n'est plus question, comme vous dites, des supputations que notre ami-

chemin, ou de s'ennuyer le reste du jour à Dol, si elle avoit remis son départ au lendemain mardi.

tié nous faisoit faire ; c'est un calendrier tout commun qui nous règle présentement. Je n'ai point eu les douleurs, la fièvre, ni les maux que vous imaginez ; vous ne me trouverez point changée ; demandez à mon petit Coulanges, il vous dira que je suis comme j'étois : ma jambe s'est fort bien trouvée du voyage, je n'ai point été fatiguée, ni émue. Nous épuisons Coulanges, il nous conte mille choses qui nous divertissent ; il nous a fait rire aux larmes de votre Madame d'Arb..... dont vous êtes l'original. Je crois que votre dîner de Sceaux aura été moins agréable par la contrebande que vous y trouvâtes. Je voudrois bien pouvoir comprendre la délicatesse de conscience qui empêchera la signature de M. de Montausier et de sa fille (2) : cette opiniâtre aversion est une chose extraordinaire. N'êtes-vous point surprise de la mort de cette grande Rarai ? n'étoit-ce pas la santé même ? Pour moi, je crois que le saisissement d'entendre toujours louer sa sœur, et de n'attraper des regards et des douceurs que comme par charité, peut très-bien y avoir contribué. J'ai repassé par Rennes pour voir un moment cette bonne Marbeuf, et par Vitré pour voir la Princesse ; de sorte que je m'en vais posséder mon petit Coulanges sans dis-

(2) Marie-Julie de Saint-Maure, Duchesse d'Usez.

raction. Je suis touchée de l'état du pauvre Chevalier ; je ne m'y accoutume pas. Quoi ! avec ce visage de jeunesse et de santé, n'être point en état de marcher ! on le porte comme Saint Pavin : ma fille, je baisse la tête, et je regarde la main qui l'afflige ; il n'y a vraiment que cela à faire, j'ai senti cette vérité. Adieu, très-chère et très-aimable. Nous causerons un jour de M. de Luines (3) ; et quelle folie ! Madame de Chaulnes le dit avec nous. Si Madame de la Fayette avoit voulu, elle vous auroit montré une réponse, où je lui disois des raisons solides pour demeurer comme je suis (4) ; elle et Madame de Lavardin m'en ont loué : elles auroient pu m'en faire honneur auprès de vous, dont j'estime infiniment l'estime.

Monsieur de Coulanges.

J'ai vu un tems que j'écrivois un mot à Madame votre mère dans vos lettres : au-

(3) Louis-Charles d'Albert, Duc de Luines, veuf d'Anne de Rohan, sa seconde femme, morte en Octobre 1684, se remaria le 23 Juillet 1685, à Marguerite d'Aligre, veuve en Mars 1684 de Charles Bonaventure, Marquis de Manneville.

(4) Madame de Sévigné étoit demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans ; et si elle n'avoit pas eu la pensée de se remarier, ce n'est pas qu'elle n'eût été extrêmement recherchée.

jourd'hui, c'est dans les siennes que je vous écris, car me voilà pour huit bons jours à me reposer auprès d'elle de toutes mes fatigues. Elle vous a conté son voyage de Dol, qui a été très-heureux, hors qu'elle a versé deux fois dans un étang, et moi avec elle, mais comme je sais parfaitement nager, je l'ai tirée d'affaire sans nul accident, et même sans qu'elle ait été mouillée. Il fait parfaitement beau dans les allées des Rochers, je m'en vais bien les arpenter : j'avouerai cependant qu'après avoir fait beaucoup d'exercice, il sera fâcheux de ne pas trouver tout à fait l'ordinaire de M. de Seignelai, auquel je suis accoutumé. Vous avez été à Sceaux ; vous ne pouvez guère être contente avec la compagnie qui s'y est trouvée avec vous. Adieu, ma belle Comtesse ; permettez-moi de vous embrasser très-tendrement, et de faire mille complimens à toute la bonne couvée des Grignans.

LETTRE DLXXXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 8 Août 1685.

Si vous pouviez faire que le premier jour de Septembre ne fût point un samedi, ou que le *bien bon* n'eût point appris de ses pères à préférer le lundi, pour ne pas trouver le dimanche au commencement d'un voyage, j'aurois été fort juste au rendez-vous : mais la règle du lundi, qui va de pair avec les ailerons de volaille et le blanc d'une perdrix, nous fera arriver deux jours plus tard. Je n'ose m'abandonner à toute la joie que me donne la pensée de vous embrasser; je la cache, je la mitonne, j'en fais un mystère, afin de ne point donner d'envie à la fortune de me traverser : quand je dis la fortune, vous m'entendez bien. Ne disons donc rien, chère bonne, soyons modestes, n'attirons rien sur nos petites prospérités. Nous avons été fort surpris de la nouvelle que vous nous mandez : la Princesse de Tarente n'en savoit rien; elle l'apprit hier ici comme une vraie Allemande. Nous croyons que les exilés auront encore des camarades : mais quelle douleur au Cardinal de Bouillon d'être mêlé avec

l'idée qu'on a de ces petits garçons ! quelle rage ! Nous voulons nous imaginer qu'il y a quelque chose de la Cour, et que plus d'une folie et d'une imprudence étoient dans cette malle de lettres. Je ne crois point que cette nouvelle passe si vite à Paris ; on pourra s'en taire à Versailles : mais elle embrasse trop de gens pour ne pas répandre beaucoup de tristesse. Je ne comprends pas qu'on puisse être insensé et enragé dans une Cour si sage et sous un tel maître. Coulanges est demeuré avec mon fils : ils ne partiront que lundi, pour arriver la veille de la Notre-Dame, et ils ne seront que huit jours aux États. Mon fils reviendra me dire adieu : car quand je serois la Cour, mon jour ne seroit pas mieux fixé.

MONSIEUR DE COULANGES.

Me voici encore, je ne puis quitter *la mère-beauté*. Nous nous promenons sans fin et sans cesse ; et sa jambe n'en fait que rire, et augmenter *d'embonpoint* et de beauté : mais M. votre frère est bien chaud au jeu ; il nous fait souvenir à tout moment de M. de Grignan, qui n'est guère moins pétulant que lui, avec tout le respect qu'on lui doit. Nous eûmes hier ici la bonne Princesse de Tarente ; elle a bien moins de grandeur que

Madame la Présidente de Cor....; il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi jalouse de son rang que cette Présidente, laquelle a pleuré, comme un enfant, aux États, parce que le premier Président de la Chambre des Comptes a voulu avoir un fauteuil aussi bien que son mari. Je viens d'écrire à toutes les Présidentes à mortier de Paris, pour leur dire qu'elles ne connoissent point leurs priviléges, et qu'elles viennent les apprendre en ce pays-ci.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il faut que je raccommode ce bel endroit, où, pour louer la beauté de ma jambe, il vous assure de son *embonpoint;* je vous dis, moi, qu'elle est de fort belle taille, et qu'elle ressemble en tout à sa compagne. Nous nous promenons le matin, cette heure me plaît, et le soir encore, sans que ma jambe en soit plus émue : si je mentois, Coulanges vous le diroit bientôt : car nulle vérité ne demeure captive avec lui. Il est toujours trop joli, et tellement vif et plaisant, et des imaginations si surprenantes, que je ne m'étonne point qu'on l'aime dans tous les lieux où l'on aime la joie : il tourne en ridicule trop joliment toutes les sottises des États, et la gloire d'une Présidente de Cor..... que vous avez

connue, et qui est effectivement une chose rare. J'ai vu votre folle Provençale, je trouve son accusation bien hardie : vous m'en direz la suite. Le *bien bon* vous rend toutes vos amitiés ; et votre pauvre frère, qui ne se porte pas trop bien encore, vous embrasse et vous prie de le plaindre. Il dit que le pays où je le laisse est moins propre à le consoler de moi, que celui où je vous laissois ; il a raison, ma très-belle, et c'est ce qui augmente le prix de cette douleur et de cette tristesse, dont Versailles et Paris ne pouvoient vous guérir; ce sont pourtant de bons pays pour donner des distractions : mais votre amitié est d'une si bonne trempe, qu'elle ne se laisse point dissiper. Je n'ai rien oublié, ma fille, de tout ce qui doit m'obliger à vous aimer toute ma vie plus que personne du monde : il me semble que ce n'est pas encore assez dire.

LETTRE

LETTRE DLXXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 12 Août 1685.

Vous m'avez fait suer les grosses gouttes par le récit de cet or, qui étoit sur le bord de la table (1). Mon Dieu ! que j'ai parfaitement compris votre embarras, en voyant de telles gens ramasser ce qui vous étoit échappé ! il m'a paru dans M. le Duc un chagrin plein de bonté dans ce qu'il vous disoit de ne pas tout renverser : l'intérêt qu'on auroit pris en vous, auroit fait dire comme lui ; c'eût été, enfin, son tour à ramasser, si vous eussiez continué. J'admire, ma chère enfant, par quelle sorte de bagatelle vous avez été troublée dans la plus agréable fête du monde. Rien n'étoit plus agréable que la conduite qu'avoit eue Madame d'Arpajon (2). Vous étiez écrite de la main du Roi ; vous étiez accrochée avec Madame de Louvois ; vous soupâtes en bonne compagnie ; il falloit, enfin, ce petit rabat-joie : mais, en vérité, passé le moment, c'est bien peu de chose, et je ne vois pas que cela puisse

(1) Au jeu du Roi à Marly.

(2) Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

aller bien loin. M. de Coulanges est si empressé de voir vos lettres, que je n'ai pas cru raisonnable de lui faire un secret de ce qui s'est passé à la face des nations. Il dit que s'il étoit à Versailles, il vous rapporteroit bien comme on auroit parlé de cette aventure; et puis il revient à dire qu'il ne croit pas qu'il ait été possible de reparler d'un rien comme celui-là, où il n'y a point de corps. Quoi qu'il en soit, cela ne fera aucun tort à vos affaires, et vous n'en aurez pas l'air plus mal-adroite, ni la grace moins bonne : vous n'en serez pas moins belle; et je pense que cette vapeur est présentement dissipée. Vous me décrirez quelque jour ce que c'est que la gaîté de ces grands repas, et quel conte Madame de Thianges destina à divertir la compagnie; car elle en sait plus d'un. Vous me représentez Madame la Princesse de Conti au-dessus de l'humanité : je ne crois personne plus capable d'en juger que vous, et je fais peut-être plus d'honneur que je ne dois à votre jugement, puisque vous faites passer mon idée au-delà de feue Madame, et au-delà de vous : mais ce n'est point pour la danse; c'est en faveur de cette taille divine, qui surprend et qui emporte l'admiration : *faisant voir à la Cour que du maître des Dieux elle a reçu le jour.* Nous

apprenons encore que M. et Madame de Bouillon sont à Évreux, et qu'on a demandé au Cardinal la clef de son appartement à Versailles; cela est bien mauvais; mais il a été si pleinement heureux toute sa vie, qu'il falloit bien qu'il sentît un peu le mélange des biens et des maux. Pour moi, si je ne tremblois sous la main de la Providence, je goûterois à pleines voiles les plaisirs de l'espérance; ce ne sont plus des mois que nous comptons, ce sont des semaines et bientôt des jours : croyez, ma très-chère, que si Dieu le permet, je vous embrasserai avec une joie bien parfaite. Mon fils a une petite lanternerie d'émotion, qui l'a empêché d'aller aux États : il prend de cette tisane des Capucins, que vous connoissez, et dont je me suis si bien trouvée : il compte cependant de partir demain avec M. de Coulanges; car il faut bien qu'ils arrivent, au moins, à la fin des États. Coulanges est toujours trop aimable; il nous manquera à Bâville, si quelque chose peut nous manquer. Ma santé est parfaite, et ma jambe d'une bonté et d'une complaisance, dont M. de Coulanges s'apperçoit tous les jours; nous nous promenons matin et soir : il me conte mille choses amusantes. Je vous embrasse très-tendrement,

MONSIEUR DE COULANGES.

Si je suivois mon inclination, il s'en faudroit bien que je ne partisse demain, pour m'en aller dans le sabbat des États : je partirai cependant, parce que je les crois sur le point de finir, et qu'il faut que je m'en retourne par la voie que j'ai prise en venant. Eh bien, Madame ! vous avez donc fait des vôtres à Marly avec tout cet or jeté par terre? Je suis assuré que cette aventure me seroit revenue, si j'avois été à Versailles, et qu'on m'auroit bien dit que vous étiez si transportée de vous voir en si bon lieu, que vous ne saviez ce que vous faisiez. Ma belle Comtesse, laissez dire les méchantes langues, et allez toujours votre train : ce n'est que l'envie qui fait parler contre vous; c'est un grand crime à la Cour que d'avoir plus de beauté et plus d'esprit que toutes les femmes qui y sont. Le Roi ne vous estimera pas moins, et ne donnera pas moins à M. votre fils la survivance que vous lui demandez, parce que vous aurez laissé tomber quelques pistoles par terre. Adieu, ma très-belle ; vous aurez incessamment votre chère maman mignone, aussi belle et aussi aimable que jamais : elle partira sans faute de demain en trois semaines pour aller vous trouver. J'ai passé ici une

quinzaine délicieuse : on ne peut assez louer toutes les allées des Rochers; elles auroient leur mérite à Versailles; c'est tout dire.

LETTRE DLXXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 15 Août 1685.

VOUS voyez bien que nous ne comptons plus présentement que par les jours : ce ne sont plus des mois, pas même des semaines; mais hélas ! vous dites bien vrai : pouvons-nous craindre un plus cruel rabat-joie, que la douleur sensible de songer à se séparer presque aussitôt qu'on a commencé à goûter le plaisir de se revoir ! Cette pensée est violente, et je ne l'ai que trop souvent, et les jours et les nuits; et même l'autre jour, en vous écrivant, elle étoit présente à mes yeux, et je disois, cette peine n'est-elle donc pas assez grande pour nous mettre à couvert des autres? Mais je ne voulus jamais toucher à cet endroit douloureux, et maintenant j'en détourne encore la vue, afin d'être en état d'aller à Bâville, et de vous y trouver. Je ne serai point honteuse de mon équipage, mes enfans en ont de fort beaux, j'en ai eu comme eux; les tems changent, je n'ai plus que

deux chevaux, et quatre du messager du Mans : je ne serai point embarrassée d'arriver en cet état. Vous trouverez ma jambe d'une perfection à vous faire aimer *Charlotte* (1) toute votre vie ; elle vous a vue ici plus belle que le jour ; et cette idée lui donne une extrême envie de vous renvoyer cette jambe digne de votre admiration, quand vous saurez d'où elle l'a tirée. Tout cela est passé, et même le tems du séjour du petit Coulanges : il partit lundi matin avec mon fils ; j'allai les reconduire jusqu'à la porte qui va à Vitré : nous y étions tous, en attendant nos lettres de Paris ; elles vinrent, et nous lûmes la vôtre. Comme vous ne m'avez parlé que de l'agonie de la femme de M. d'Ormesson, je n'ai osé lui écrire, mais j'entreprendrai de le consoler, si vous me parlez de l'enterrement de cette pauvre personne : en l'état où elle étoit, peut-on souhaiter autre chose pour elle et pour sa famille ! Ah, ma chère enfant ! que la lie de l'esprit et du corps est humiliante à soutenir ; et qu'à souhaiter, il seroit bien plus agréable de laisser de nous une mémoire digne d'être conservée, que de la gâter et défigurer par toutes les misères que la vieillesse et les infirmités nous apportent ! J'aimerois les pays où, par amitié, on

(1) Voyez la Lettre du 22 Juillet, *page* 314.

tue ses vieux parens, si cet usage pouvoit s'accommoder avec le christianisme.

Nos petits hommes soupèrent lundi en *gaudeamus* chez la bonne Marbeuf. Votre frère n'est pas bien net de sa légère émotion. J'ai eu des conversations admirables avec Coulanges, sur le sujet qu'il a tant de peine à comprendre; ce sont des scènes de Molière. Quand viendra *sainte Grignan?*

LETTRE DLXXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 26 Août 1685.

QUE vous semble du vingt-six, ma chère enfant? il est encore meilleur que votre vingt-deux, et vous verrez comme tout le reste ira bien, s'il plaît à Dieu; s'il plaît à Dieu, car c'est là toute l'affaire. Dites-moi précisément le jour que vous irez à Bâville, afin que j'arrive le lendemain: ne venez point plus loin, reposez-vous, laissez-moi arriver, et ne vous fatiguez point. Si vous doutiez de ma sincère et parfaite joie, je douterois de la vôtre: ne nous offensons point, rendons-nous justice l'une à l'autre. Pour moi, de peur de troubler mon sang, je ne veux rien envisager dans l'avenir qui puisse me déplaire. Je

veux voir la noce de Mademoiselle d'A.... à Livry, dans cette même chambre; c'est une fête qui doit encore honorer cette forêt; je serai ravie d'en être. Pourquoi, ma belle, avez-vous été si peu à Versailles? c'est bien de la peine pour un moment. Je vois que vous êtes toujours contente de Madame d'Arpajon; si nous avions choisi une Dame d'honneur, il me semble que nous n'aurions pas pu en souhaiter une autre. J'aime vos Grignans de se déranger un peu pour moi : je suis leur *bonne*, comme à vous. Mon fils est revenu des États avec M. de la Trémoille, qui est reçu à Vitré comme le plus étranger des Princes d'Allemagne. Je crois que les Rochers iront dîner à Vitré, et que Vitré viendra souper aux Rochers. M. de Chaulnes pourra bientôt vous conter autant de choses que mon fils nous en conte ici; je doute que vous puissiez y avoir autant d'attention : mais en gros, M. de Chaulnes a eu des chagrins qui ont été enfin réparés et raccommodés. M. d'Harouïs a sujet d'être content des États et de tous ses amis : en voilà assez pour vous mettre l'esprit en repos. Je ne sais qui pourra vous apprendre des nouvelles de Paris, quand je ne serai plus ici; je vous en dirois beaucoup aujourd'hui, si je vous mandois tout ce que je sais : j'aime mieux remettre à Bâville.

Je

Je suis étonné que notre petit Coulanges ne soit point alarmé de la colère de Madame de Louvois ; il prétend que ce ne sera pas une affaire de se justifier, et ne veut point écrire, il veut parler : mais cependant, on se confirme dans tout ce qu'on croit ; on se plaint, on dit des choses fâcheuses et dures, et l'on s'accoutume à ne plus nous regarder que comme des ennemis. N'admirez-vous point qu'il y ait des gens assez méchans pour accabler ce pauvre petit homme de mille choses, à quoi peut-être il n'a jamais pensé ? Obtenez au moins qu'on l'écoute, et qu'on suive la règle de ne pas le condamner sans l'entendre. Il est à Chaulnes, d'où il vous écrira. Je ne parle plus de ma jambe, parce que je n'ai plus rien à dire, et que je jouis du plaisir d'être guérie, et de me promener soir et matin : vous en jugerez, et vous aimerez *Charlotte* (1). Cependant, je vous embrasse de tout mon cœur, et je vais rêver à tout ce qui peut flatter le plus doucement mes espérances. Je sens que je commence à négliger d'écrire, j'aspire à quelque chose de meilleur, quoiqu'en vérité votre commerce, après vous, soit la plus agréable chose du monde.

Je voudrois bien que ce que je vous ai mandé de M. de la Trousse, ne retournât point à

(1) Voyez la Lettre du 22 Juillet, *page* 314.

sa source, ni dans notre quartier; vous voyez bien que j'ai raison, et que cela n'est bon que pour vous. Nous fûmes hier chez la Princesse de Tarente, nous vîmes son fils; ah, qu'il a une belle taille; et qu'il est laid! il n'est pas le premier qui soit ainsi (2). Mon fils vous fait mille amitiés; il est guéri de sa petite fièvre, comme moi, par la tisane. Adieu, ma très-aimable, je vous baise des deux côtés: n'êtes-vous pas toujours belle et grasse? j'espère le savoir dans peu, *si Dieu me prête vie.*

Ici le commerce se trouve interrompu pendant deux ans, par le retour de Madame de Sévigné à Paris.

(2) Madame de Sévigné veut désigner par là M. de Grignan, qui étoit bien fait sans être beau.

LETTRE DXC.

A LA MÊME.

A Nevers, samedi 20 Septembre 1687, à six heures du soir.

J'AI reçu ce matin votre lettre à la Charité; vous avez mal jugé de nos gîtes : nous ne savons ce que c'est que Pont-Agasson, nous vînmes à Milly. Vous devez encore faire des excuses au tems que vous avez accusé de trahison : jamais, je dis jamais, il n'en fut un plus parfait, plus solide et plus sincère, car les brouillards du matin ne nous ont pas même laissées dans l'incertitude pour les chemins; c'est une chose extraordinaire que leur beauté : on n'arrête pas un seul moment, ce sont des mails et des promenades partout, toutes les montagnes applanies, la rue d'enfer, un chemin de paradis; mais non, car on dit que le chemin en est étroit et laborieux, et celui-ci est large, agréable et délicieux. Les Intendans ont fait des merveilles, et nous n'avons cessé de leur donner des louanges. Si jamais j'allois à Lyon, Dieu me préserve d'une autre route. Nous voici à Nevers; nous pensions aller demain à Moulins; mais une Madame Ferret, que nous connoissons, vient d'envoyer à Madame de

Chaulnes celui qui nous logera, pour accourcir notre voyage de deux jours : puisqu'au lieu d'aller à Moulins et puis à Bourbon, nous allons demain droit à Bourbon, nous n'avons que dix lieues à faire, et voyez quelle avance; cela me plaît tellement, qu'outre l'attachement que j'ai de bonne foi pour Madame de Chaulnes, qui n'auroit pas fait ce voyage sans moi, et la commodité infinie pour le petit bateau d'être attaché au grand, la certitude de ne pas perdre un moment, et de vous voir revenir au-devant de nous, me fait préférer, pour cette fois, les eaux de Bourbon à celles de Vichi : je vous remercie mille fois de vos soins et de vos bons avis; l'eau de Bourbon ressemble tout à fait, quoi que l'on dise, à celle de Vichi : je suis toute portée pour la douche; il y a vingt-deux lieues d'ici à Vichi, je coucherai demain à Bourbon : tout contribue à me faire prendre ce parti; si vous étiez ici, vous me diriez : Allez à Bourbon, la Providence le veut. J'y vais donc avec plaisir, et même avec confiance : si j'avois consulté M. Fagon, il m'y auroit envoyée, et m'y voilà : rien n'est égal aux soins de Madame la Duchesse de Chaulnes pour moi; elle ne me dit rien; mais je vois la joie qu'elle a que nous soyons ensemble. Je ne suis pas surprise que Savi-

gni (1) vous ait paru beau, c'est une situation admirable. S'il y a de vos lettres à Moulins, elles viendront à Bourbon. Je suis impatiente de savoir des nouvelles de la santé du Roi, de celle de M. de Grignan, de ses affaires, des vôtres; rien ne peut me détourner de ces pensées. Je souhaite que vous ayez mandé à mon fils la route de M. de Chaulnes, afin qu'il aille au-devant de lui à Fougères. Mandez, je vous prie, de mes nouvelles à M. et à Madame de Coulanges; je ne puis douter de l'intérêt qu'ils y prennent. Adieu, ma très-aimable, je suis toute pleine et toute occupée de votre amitié et de l'attention que vous avez à ma santé.

(1) Terre à quatre lieues de Paris, qui appartenoit à M. le Marquis de Vins, et qui appartient aujourd'hui à M. le Comte du Luc.

LETTRE DXCI.

A LA MÊME.

A Bourbon, lundi 22 Septembre 1687.

Nous arrivâmes hier au soir ici de Nevers, d'où je vous avois écrit. Il est vrai mon enfant, que nous vînmes en un jour, comme on nous l'avoit promis; mais quel jour! quelles dix lieues! nous marchâmes dès la

pointe du jour jusqu'à la nuit fermée, sans avoir que deux heures justes pour dîner; une pluie continuelle, des chemins endiablés, souvent à pied, de peur de verser dans des ornières effroyables; et tout cela ensuite de cinq journées délicieuses, éclairées du soleil, dans un pays et des chemins faits exprès; je crois être dans un autre climat, un pays bas et couvert comme la Bretagne, enfin sombre forêt où le soleil ne luit que rarement. Nous y fûmes reçues par cette Madame Ferret de Bretagne: nous sommes logées où étoient Madame de Montespan, Madame d'Usez, Madame de Louvois. Nous avons bien dormi, nous avons vu les petits brouillards, nous avons été à la messe aux Capucins, nous avons reçu les complimens de Madame de Fourci, de Madame de Nangis, de Mademoiselle d'Armentières: nous avons un médecin qui me plaît; c'est Amiot, qui connoît et estime Alliot, et qui est adorateur de notre bon homme Jacob; il a été six mois avec lui à l'hôtel de Sully, pendant que M. de Sully se mouroit. Madame de Verneuil m'avoit fort priée de le prendre, je l'avois oublié; parlez-en, si vous voulez, à Madame de Sully et à M. de Coulanges; c'est son intime, il traitoit Madame de Louvois: c'est un homme raisonnablement ennemi de

la saignée, et qui approuve nos Capucins; il m'assure que tous mes petits maux viennent de la rate, et que les eaux de Bourbon y sont spécifiques : il aime fort Vichi; mais il est persuadé que celles-ci me feront pour le moins autant de bien : quant à la douche, il me la fera donner si délicatement, qu'il ne veut point du tout me la donner. Il pense, comme Alliot, que ce remède est trop violent, et plutôt capable d'alarmer les nerfs que de les guérir; il dit qu'en purgeant les humeurs, c'est de quoi suffire à tout, avec les sueurs que les eaux et les bains chauds me donneront. Cet homme parle de bon sens, il me conduira avec une attention extrême, et vous rendra compte de tout : comme il va s'établir à Paris, vous jugez bien qu'il n'a pas envie d'y porter des reproches de ce pays-ci. Le mal de Madame de Chaulnes n'est pas à négliger; ces eaux y sont bonnes; nous sommes logées commodément, et l'une près de l'autre : mais on peut dire en gros de ce lieu, *qu'il n'eut jamais du ciel un regard amoureux*. La Providence m'y a conduite par la main, en tournant les volontés, et faisant des liaisons comme elle a fait. Je vous consulte toujours intérieurement, et il me semble que vous me dites : Oui, c'est ainsi qu'il faut faire, vous ne sauriez vous con-

duire autrement. Ah, mon Dieu, que je suis lasse de parler de moi ! mais vous le voulez; Dieu merci, je m'en vais parler de vous; je reçois votre lettre du jeudi 18. Je vois, ma très-aimable, que vous allez à Versailles : je vois le sujet qui arrête M. de Grignan, et dans quelle conjoncture. Vous croyez bien que je ne suis pas assez ridiculement occupée de moi, pour négliger un instant de songer à vous et à tout ce qui a rapport à vous : c'est une pensée habituelle; en sorte que vous auriez peine à me trouver sans ce fond, qui est dans mon cœur; mais comme il y a beaucoup à penser, je pense beaucoup aussi, et par malheur bien inutilement. Je voudrois bien savoir comme se porte M. de Grignan, et comme vous êtes vous-même : je suis effrayée de ces fièvres que je crains que vous ne preniez à Versailles; on mande ici que tout en est plein. Dieu vous conserve, mon enfant; j'embrasse le Marquis; un souvenir à M. et à Madame de Coulanges : s'ils ont envie de savoir de mes nouvelles, ils n'ignorent pas où il faut en demander. Je sais que Madame de Coulanges va s'établir à Brevanes : quel plaisir d'être à la campagne! j'en aurai grand besoin au sortir d'ici.

Madame de Chaulnes a des soins de moi dont vous seriez surprise : elle vous fait mille

amitiés, et vous nomme à tout moment; la belle Comtesse se trouve naturellement dans ce qu'elle me dit; enfin, ce nom est toujours avec nous. Je vous remercie, ma très-chère, de votre sel végétal, je m'en servirai; vous êtes trop bonne et trop appliquée à votre pauvre maman; elles ne sont point accoutumées les mamans à ces aimables douceurs : je doute que jamais ont ait aimé sa fille de la manière dont je vous aime : quoi qu'il en soit, vous me rendez trop heureuse, et je dois bien souffrir tous les malheurs qui sont attachés à ces sortes de tendresses si sensibles.

LETTRE DXCII.

A LA MÊME.

A Bourbon, jeudi 25 Septembre 1687.

J'AI reçu votre lettre du lundi 22; elle m'a donné un grand soulagement, ma très-chère, en m'apprenant les bonnes et sages résolutions que vous avez prises pour cet hiver. Je comprends aisément que vous n'y manquerez pas d'affaires, vous y aurez un bon solliciteur, et un hôte bien agréable; je crains bien qu'il ne m'efface : c'est justement le contraire de ce que vous aviez l'hiver passé; il seroit difficile d'en soutenir souvent le poids;

si vous pouviez le faire ce seroit un grand plaisir. Mais je ne sais comme on peut inhumainement peser sur les gens qu'on doit aimer; je voudrois bien qu'il dépendît de moi de donner un meilleur exemple; si jamais je le puis, je vous assure que je n'y manquerai pas. Je vois bien les honnêtetés de Sa Majesté, mais je voudrois avoir appris autre chose: Dieu est le maître: vous m'avez fermé la bouche sur la plainte, en me faisant souvenir de qui on se plaint. Le quinquina a fait, à l'égard du Roi, ses miracles ordinaires. Madame la Maréchale de Rochefort mande à Madame de Nangis la maladie de M. le Duc de Bourgogne, dont elle paroît extrêmement inquiète.

Vous voulez savoir de mes nouvelles, elles sont tout à fait bonnes. Il y a deux jours que je prends des eaux, elles sont douces, et gracieuses, et fondantes; elles ne pesent point: j'en fus étonnée et gonflée le premier jour; mais aujourd'hui je suis gaillarde; on les rend de tous les côtés, point d'assoupissement, point de vapeur: si je continue à m'en trouver si bien, je ne me servirai point de celles de Vichi, que l'on fait venir ici en un jour; jamais union ne fut si parfaite entre deux rivales. On les fait réchauffer dans le puits le plus bouillant de ceux qui sont

ici, ont les fait boire comme les autres; celles-ci reçoivent celles-là dans leur sein; c'est cela qui s'appelle précisément le même degré de chaleur; car les bouteilles y sont comme dans leur propre maison. J'étois dégoûtée du réchauffement de Paris avec de méchans fagots froids; mais la chaleur d'ici me plaît infiniment, et l'on y fait la vie des eaux, qui est toute uniforme et toute appliquée à la santé. Nous sommes les plus saines, Madame de Chaulnes et moi; Madame de Nangis fait mourir de pitié de ses coliques d'estomac dont elle tombe en convulsions; Mademoiselle d'Armentières dans une langueur qui paroît à son dernier période; Madame de Fourci, revenant de Vichi, et disant qu'elle vient achever de se guérir à Bourbon; et cette guérison, c'est qu'elle dort, ou veut dormir trois heures après son dîner, et que, pendant ce tems, ses jambes sont de laine; elle ne se soutient que vers les quatre heures, et c'est tous les jours à recommencer, et elle est si contente qu'elle en fait pitié. Le frère de votre Berthelot est dans un état déplorable, un reste affreux d'apoplexie : ce qu'il y a de plus fâcheux ici, c'est de ne voir que de ces sortes de maladies; les bains en remettent quelques-uns, et laissent les autres. Je me trouve si bien,

par comparaison, que je ne devrois point quitter un lieu où je suis la plus heureuse. Madame la Duchesse de Chaulnes est sur la même ligne ; rien n'est pareil aux soins qu'elle a de moi ; elle songe plus à ma santé qu'à la sienne ; et parce qu'elle m'a détournée de Vichi, c'est elle qui fait venir ici les eaux de Vichi, pour en prendre, si on le juge à propos : celles de Bourbon l'emportent de mille lieues, si on en croit les médecins d'ici ; cependant nous verrons. Il est constant que ceux qui en ont pris s'en sont trouvés comme à Vichi. Madame Bel.... est ici : demandez aux Colberts ce que c'est que cette femme ; ses aventures et ses malheurs sont pitoyables ; c'est elle qui s'est trouvée parfaitement bien de Vichi à Bourbon. Ne soyez point en peine de moi, ma chère Comtesse ; Amiot se fait un grand honneur de nous gouverner, et seroit bien fâché d'en recevoir des reproches cet hiver. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur ; tous ses intérêts sont les miens, je tiens à vous et à lui par mille chaînes. Je plains le Chevalier de son état triste et accablant. Mon Marquis, je vous aime. Je reviens à vous, ma très-aimable, vous vous doutez bien à peu près de quelle manière je suis occupée de ce qui vous touche.

LETTRE DXCIII.

A LA MÊME.

A Bourbon, samedi 27 Septembre 1687.

Il y a des heures où l'on peut écrire, celle-ci en est une. J'ai reçu votre lettre avec cette joie et cette émotion que vous connoissez; car il est certain que vous m'aimez : il y a ici une fille qui veut se mêler d'aimer sa maman (1); mais quoiqu'elle fasse et dise fort joliment, elle est cent pas derrière vous; c'est Madame de Nangis (2). On voit ici des gens estropiés et à demi-morts, qui cherchent du secours dans la chaleur bouillante de ce puits; les uns sont contens, les autres non; une infinité de restes ou de menaces d'apoplexie : c'est ce qui tue. J'ai envoyé prendre des eaux à Vichi, comme fit M. Fagon pour sa femme, et bien d'autres tous les jours : elles sont réchauffées d'une manière qui me plaît : elles ont le même goût, et quasi la même force qu'à Vichi; elles font leur effet, et je l'ai senti ce matin

(1) Magdelaine de Laval Bois-Dauphin, Maréchale de Rochefort.

(2) Marie-Henriette d'Aloigny de Rochefort, femme de Louis-Fauste de Brichanteau, Marquis de Nangis.

avec plaisir. J'en prendrai huit jours, comme le veut Alliot (3), et ne serai point douchée, selon l'avis d'Amiot (4), qui vous en dit les raisons. Quand vous aurez lu tout son grimoire, vous n'en saurez pas davantage ; envoyez-le, si vous voulez, à Alliot : cependant j'irai mon train, je retomberai samedi dans les eaux de Bourbon, je prendrai des bains délicieux ; et un peu avant que l'heure finisse, Amiot prétend y mettre un peu d'eau chaude, qui fera sans violence la sueur que nous voulons. Je crois qu'il est difficile de contester sur son pallier un homme qui a tous les jours des expériences : répondez seulement un mot de confiance et d'honnêteté pour lui, et ne vous mettez en peine de rien du tout ; vous me reverrez dans peu de jours en parfaite santé. Je prie Dieu de vous conserver, et M. de Grignan, qu'il donne une dose de patience plus forte qu'à l'ordinaire à ce pauvre Chevalier. Il est bien nécessaire que vous en trouviez aussi pour soutenir tout ce qui vous arrive : si on osoit penser à Bourbon, on seroit accablé de cette pensée ; mais on est précisément comme un automate : notre charrette mal graissée reçoit et fait des

(3) Le Médecin que Madame de Sévigné avoit consulté à Paris.

(4) Le Médecin qui la conduisoit à Bourbon.

visites ; nous allons par les rues ; mais nous nous gardons bien d'avoir une ame, cela nous importuneroit trop pendant nos remèdes ; nous retrouverons nos ames à Paris. Vous entendez si bien tous les commerces de mes amies, que je n'ai qu'à vous prier de continuer, et d'aimer aussi le bon Corbinelli que vous savez que j'aime : je lui souhaite ce bonheur comme ce que j'imagine de meilleur pour lui. Voilà Madame de Chaulnes qui entre, qui me gronde, sans savoir bonnement pourquoi, et qui embrasse la belle Comtesse. Tout Bourbon écrit présentement, demain matin tout Bourbon fait autre chose, c'est un couvent. Vous me parlez du serein, où pourrions-nous le prendre ? Il faudroit qu'il y eût de l'air : point de sauces, point de ragoûts ; j'espère bien cet hiver jeter un peu le froc aux orties dans notre jolie auberge.

LETTRE DXCIV.

A LA MÊME.

A Bourbon, mardi 7 Octobre 1687.

Vous vous avisez de me gronder, au lieu d'entrer dans le plaisir de savoir que je me porte mieux que je n'ai jamais fait, et que j'ai été trop heureuse de m'épargner la peine d'aller à Vichi, puisque j'en ai fait venir les eaux qui m'ont purgée autant que je puis l'être; car il s'en faut bien que je n'aie le même besoin que j'avois il y a dix ans de cette lessive, il y a tout à dire. M. Mansard est ici; il ne respire que de se restaurer des extrêmes évacuations de Vichi; tous ceux qui en sont revenus tiennent le même langage. Il est vrai que pendant huit jours que j'ai pris ici les eaux de Vichi, elles m'ont très-bien fait, mais j'ai pris ensuite celles de Bourbon pour m'adoucir et me consoler. C'est une opinion toute commune, que celles-ci, quand on n'a point beaucoup d'humeurs, sont douces, et fondantes, et consolantes, et qu'elles se distribuent dans toutes les parties avec une onction admirable. Quant au pays, je ne comparerai jamais le plus beau et le plus charmant du monde avec

avec le plus vilain et le plus étouffé. J'ai donc pris huit jours de Vichi et huit jours de Bourbon; j'ai pris dans l'intervalle de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je n'ai point eu la moindre vapeur, j'ai un très-beau visage: j'ai pris en arrivant une médecine ordinaire, j'en prendrai encore une en partant: les eaux me purgent tous les jours sans violence, et les bains que je prends sont doux et tempérés. Si la douche m'étoit nécessaire, Amiot ne me l'épargneroit pas. Vous grondez encore de ce que j'écris; hélas! ce m'est un plaisir, et j'aurois mille fois plus de peine à m'en passer: tout ce qui est ici écrit autant que moi. J'écris quatre lignes à Madame de la Fayette; appelez-vous cela écrire?

Nous avons ici un tems parfait. Je suis transportée de joie que la santé de M. le Chevalier lui permette d'aller achever nos tristes adieux à Livry: voilà tout ce que je souhaitois, ou de vous y trouver établie, ou en état de pouvoir y aller. Nous arriverons à Paris le 19, selon notre arrangement; j'y veux embrasser Madame de la Fayette et Madame de Lavardin, et puis aller avec ma chère fille à Livry respirer, me promener en long, faire un peu d'exercice: c'est là

ce qui me fera valoir et profiter tous mes remèdes; toute autre vie me feroit beaucoup de mal. Si vous revenez à Paris, ma très-chère, pour me recevoir, vous pouvez penser que j'en serai ravie; mais évitez la fatigue de venir loin au-devant de nous; il s'agit seulement de se retrouver pour passer ensemble tout le tems qu'il plaira à Dieu. Je n'ose appuyer sur les arrangemens qui me plaisent, de peur que la Providence ne soit pas de même avis. Il semble cependant qu'il y a des choses qui tout naturellement doivent aller leur chemin. J'espère que mon ami Corbinelli viendra nous voir à Livry, nous jouirons de ces derniers momens, jusqu'à ce qu'on nous en chasse par les épaules (1). Croyez-vous que je sois fatiguée de vous avoir écrit? Au contraire, j'en suis soulagée, j'en suis charmée. Je vous demande bien des amitiés pour M. le Chevalier; plût à Dieu qu'il se portât aussi bien que moi! Madame de Chaulnes prend ses mesures dès ici pour s'en aller à Chaulnes trois jours après son arrivée; c'est un besoin qu'inspire la vie qu'on fait ici, chacun veut

(1) L'Abbaye de Livry étoit vacante depuis le 23 Août 1687, par la mort de l'Abbé de Coulanges, oncle de Madame de Sévigné.

s'en reposer à la campagne. Madame de Nangis est allée à un château de son mari, à neuf lieues d'ici.

Vous parlez des bains de Vichi; ce n'est rien, il n'y en a point : ceux-ci sont admirables, et pour les néphrétiques, et pour mille autres maux. Je suis parfaitement contente de mon voyage, il m'a fait connoître le fond de mon sac : on trouve ici que mes craintes ont surpassé de beaucoup les petits maux que j'ai eus. Si vous m'aimez, et que les soins qu'on a de moi vous fassent plaisir, que ne devez-vous point à cette bonne Duchesse de Chaulnes !

LETTRE DXCV.

A LA MÊME.

A Bourbon, jeudi 9 Octobre 1687.

Vous étiez de bien mauvaise humeur contre moi, ma fille, quand vous m'avez écrit; je sais de quel fonds cela vient, et vous pouvez penser si je l'aime : mais l'injustice de votre improbation me donne du chagrin à mon tour. Vous ne cessez point, ni Madame de la Fayette, de me blâmer de n'avoir pas quitté Madame de Chaulnes à Nevers : premièrement, il n'a pas tenu à elle : mais je

ne fis jamais mieux de ne point le vouloir; les eaux de Vichi ne sont plus pour moi aussi nécessaires qu'elles m'ont été : j'en ai fait tout l'usage que je pouvois désirer, en les faisant venir, et en les tempérant par celles-ci : elles m'ont purgée autant qu'il le falloit, et celles de Bourbon, douces et fondantes, ont achevé un véritable état de perfection. J'ai pris du *crocus*, parce que je sais que quand il ne trouve guère d'humeur, il ne fait point de mal à son hôte; c'est le bon pain, comme disoit de Lorme; il ne m'a point fait vomir, et m'a purgée doucement; c'est à cause que je ne suis point accablée d'humeurs qu'on ne m'a point donné d'émétique. Je suis dans les bains balsamiques et charmans; je bois le matin, je n'ai aucune sorte d'incommodité; j'ai fait tous ces remèdes avec une règle et une mesure dont j'eusse été incapable sans Madame de Chaulnes. Elle ne songe point à rien précipiter : nous partons lundi, après trois semaines et un jour de séjour, seize jours de boisson, neuf bains, trois médecines, deux jours de repos; rien ne peut être mieux compassé que tout cela : elle a une attention pour moi pareille à la vôtre; elle ne mérite que des remercîmens, et vous la regardez comme ayant troublé et dérangé tous mes remèdes : au nom de Dieu, ma fille, changez de sen-

timens, si vous êtes juste et si vous m'aimez; et faites qu'à Essonne, si vous voulez y venir, ce ne soit que joie de nous voir en parfaite santé, et que reconnoissance en particulier pour cette bonne Duchesse. Nous n'allons même qu'en deux jours d'ici à Nevers, pour ne pas nous fatiguer; mercredi nous partons de Nevers, et le cinquième jour, qui sera le dimanche 19, nous dînerons à Essonne, et coucherons à Paris. La fatigue et l'embarras me font peine pour vous; mais sans cela vous pouvez juger si nous vous donnerons de bon cœur à dîner à Essonne. Amiot vous écrit : outre qu'il est fort bon médecin, il y a ici un petit apothicaire qui est la capacité, la sagesse et l'expérience même; ils disent tous deux, point de douche; ils croiroient faire un attentat d'attaquer et de mettre en alarme une santé comme la mienne; ils croiroient aviser les nerfs d'un désordre à quoi ils ne pensent pas; en un mot, ils sont d'une prudence et d'une conduite qui attire la confiance, par être les premiers à improuver leurs remèdes quand ils ne conviennent pas. Vous dites que j'écris à tout le monde, je n'écris qu'à vous, ma chère bonne; car je n'appellerai point écrire, deux billets à Madame de la Fayette, et quatre lignes en réponse à Madame de Coulanges.

Il faut à cette heure parler du beau tems; il est enchanté; c'est encore vous qui l'avez fait de vos propres mains; il fait un chaud qui fait croire que nous sommes au cœur de l'été; ces beaux jours vous feront aimer notre pauvre Livry; j'espère que vous y êtes; cette pensée me fait plaisir. Si vous vouliez m'y attendre, et m'envoyer seulement votre carrosse, j'irois dans un moment vous y trouver. Si vous vouliez venir me prendre à Paris, voilà encore un autre parti; vous pourriez aussi ne venir qu'entre Paris et Essonne; enfin, songez que tout ce qui vous fatigue le moins me consoleroit de ne pas vous embrasser sitôt : mais, si absolument vous voulez pousser jusqu'à Essonne, épargnez-vous au moins de faire quatorze lieues en un jour; allez coucher le samedi à Savigny, et le dimanche, sans vous presser, venez dîner avec nous à Essonne. Madame de Chaulnes me prie de vous faire mille complimens; ce sont de véritables amitiés, puisqu'elle ne songe qu'à vous rendre un bon compte de ma pauvre personne. Nous avons eu mille relations de Bretagne, qui nous ont diverties : mais notre vrai plaisir, c'est de penser que nous partons lundi, après avoir observé toutes les longues et les brèves du cerémonial de Bourbon.

LETTRE DXCVI.

A LA MÊME.

A Milly, samedi au soir 18 Octobre 1687.

Je reçois votre lettre, je trouve partout des marques de votre souvenir et de votre amitié. Je vous ai écrit de la Maison-rouge, à six lieues d'ici; vous aurez vu que je ne vous oublions pas non plus, et que nous vous conseillons de ne point vous presser et d'achever toutes vos affaires. Vous auriez eu peine d'engager Madame de Chaulnes à passer par Fontainebleau; outre que c'est le plus long de deux lieues, c'est qu'elle y a tant de famille, qu'elle n'auroit pu s'y cacher. Pour moi, j'y aurois vu tout ce que je souhaite (1). Je me porte si bien, et les esprits sont tellement réconciliés avec la nature, que je ne vois pas pourquoi vous ne m'aimeriez point. Notre voyage n'a été qu'une vraie promenade, nous n'avons eu aucune sorte d'incommodité: mais vous ne me parlez point de Livry, cruelle? me refuserez vous ce repos si nécessaire? Je vous attendrai lundi, puisque vous le voulez: je vous ferois de bien plus grands

(1) Madame de Grignan étoit alors à Fontainebleau, où étoit la Cour.

sacrifices; sans cela, je me serois contentée de voir mes deux amies, et je serois partie sur le champ pour Livry; mais je n'y penserai pas, et je vous attendrai avec l'impatience de vous embrasser: si vous étiez aussi diligente que nous, je n'attendrois pas longtems. J'espère que vous me renverrez demain *la Brie* à Essonne. Adieu, ma très-chère: je suis ravie que vous finissez toutes vos affaires; vous pourrez même y ajouter des plaisirs, et faire votre cour pendant que vous y êtes. Madame de Chaulnes vous embrasse et triomphe du bon état où elle vous rendra votre maman. Embrassez pour moi Madame de Vins, et qu'elle ne vous enchante point, quoique ce fût une chose bien raisonnable d'y réussir.

La mère et la fille ne se quittent plus ensuite jusqu'aux premiers jours d'Octobre de l'année 1688.

LETTRE

LETTRE DXCVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Octobre 1688.

VOILA une pluie qui nous désole. Ma chère enfant, vous allez passer justement cette vilaine descente, ou montagne de Rochepot : que de chagrins on a, quand on aime avec attention ! nous ne saurions vous aimer héroïquement, quoiqu'il y ait là-bas de l'héroïque (1) : on ne peut vous connoître, et s'attacher à vous sans une extrême tendresse. Ce pauvre héros a toujours la goutte ; cela fait une véritable peine. Il y a des gens de bon esprit, comme Saint-Romain (2), l'Abbé Bigorre, Croisilles (3), qui tâchent de l'amuser par les nouvelles publiques. Notre petit Marquis n'aura point été à l'ouverture de la tranchée ; car M. de Vauban n'a pas voulu attendre MONSEIGNEUR, à cause des pluies : nous sommes toujours persuadés que dans peu de jours vous aurez l'esprit en repos. Le

(1) C'est-à-dire, dans l'appartement de M. le Chevalier de Grignan.

(2) Il avoit été Ambassadeur en Suisse.

(3) Frère du Maréchal de Catinat, et homme de grand mérite. Il avoit été Capitaine aux Gardes Françoises, et avoit quitté le service pour sa mauvaise santé.

Prince d'Orange s'est déclaré protecteur de la Religion d'Angleterre, et demande le petit Prince (4) pour l'y élever : voilà une grande affaire; plusieurs Mylords se sont rendus auprès de lui. Vous savez que la Trousse a pris Avignon (5). Madame de Coulanges, qui crève d'argent, a prêté mille francs à Mademoiselle de Méri, que nous attendons incessamment ici ; M. de la Trousse (6) voudra bien les lui rendre. Je vous remercie, ma très-chère, de trouver bon que l'Abbé Bigorre vienne aussi ; sans ce soulagement, j'aurois été embarrassée, et me voilà fort bien. Nous causons bonnement de nos affaires là-bas; j'y trouve toute la consolation qu'on peut attendre d'un esprit bien fait et d'un cœur admirable; plus on connoît le Chevalier, plus on l'estime, et plus on l'aime. Je n'ai pas besoin de lui demander si vous m'aimez : j'en suis persuadée par mille raisons; mais sans le questionner, il me rend mille témoignages charmans : nous mangeons ensemble, et mangeons fort bien. La

(4) Jacques, Prince de Galles, né le 20 Juin 1688, connu depuis sous le nom *du Prétendant*.

(5) Des brouilleries survenues entre la Cour de France et la Cour de Rome, obligèrent le Roi à s'emparer du Comtat Venaissin.

(6) M. de la Trousse étoit frère de Mademoiselle de Méri.

philosophie de Corbinelli viendra ce soir: il est écrit sur tous les appartemens, *Fais ce que tu voudras ; vive la sainte liberté.*

J'ai vu Madame de Fontenilles, qui a perdu sa mère : c'étoient des torrens de larmes ; elle est abîmée dans sa douleur : vous jugez bien que je la suivois de loin. Sa pauvre mère est morte dans l'horreur de la surprise, criant : Quoi ! il faut donc crever ici ; et fremissant de la propostion des Sacremens, elle les a reçus, mais plongée dans un horrible et profond silence : son fils et Alliot arrivèrent deux heures après qu'elle fut morte. Adieu, mon aimable enfant, nous ne saurions nous consoler de vous, chacun disant :

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus.

Nous sommes entourés de vos portraits. La Princesse est fort belle : mais nous voulons l'autre, qui est présentement dans le coton des boues de la Rochepot.

LETTRE DXCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 Octobre 1688.

J'ai reçu vos deux lettres de Joigny et d'Auxerre : le chemin de Joigny est insupportable aux yeux. Je vous vois partout, ma chère Comtesse, dans un déchirement de cœur si terrible, que j'en sens vivement le contre-coup. Vous auriez été assurément moins à plaindre ici ; vous auriez eu plutôt les nouvelles et les lettres de M. de Saint-Pouanges, qui promet à M. le Chevalier d'avoir un soin extrême de votre fils : vous sauriez qu'un certain petit fort, qui pouvoit donner de la peine, a été pris avant l'arrivée de M. le Dauphin (1). Vous apprendriez que ce Prince devant aller à la tranchée, M. de Vauban a augmenté toutes les précautions et toutes les sûretés qu'il a accoutumé de prendre pour la conservation des assiégeans. Vous sauriez que c'est le régiment de Picardie, et point du tout celui de Champagne, qui a ouvert la tran-

(1) Monseigneur devoit faire le siége de Philisbourg, ayant le Maréchal de Duras pour commander sous ses ordres, et M. de Vauban pour la direction du siége.

chée, où personne n'a été blessé ; et vous verriez enfin que toutes les femmes qui sont ici, ayant dans cette barque leurs maris, leurs fils, leurs frères, leurs cousins, ou tout ce qu'il vous plaira, ne laissent pas de vivre, de manger, de dormir, d'aller, de venir, de parler, de raisonner, et d'espérer de revoir bientôt l'objet de leur inquiétude. Je me désespère de ce qu'au lieu de faire comme les autres, vous vous êtes séparée toute seule, tête à tête avec un dragon qui vous mange le cœur, sans nulle distraction, frémissant de tout, ne pouvant soutenir vos propres pensées, et croyant enfin que tout ce qui est possible arrivera : voilà le plus cruel et le plus insupportable état où l'on puisse être. Ma chère enfant, si c'est chose possible, ayez pitié de vous et de nous ; vous êtes plus exposée que votre enfant ; suivez sur cela les conseils de M. de Grignan, de M. de Carcassonne et de M. le Chevalier qui vous écrit. Je n'ai point voulu vous parler de l'endroit de la lettre que votre fils vous écrivoit ; il n'étoit pas possible de le lire sans sentir un trait qui perçoit le cœur : mais il faut que cela passe, et ne pas toujours se creuser là-dessus. Ne soyez point en peine de ce que j'ai écrit à M. de la Garde ; tout ira comme vous le souhai-

tez : il en augmentera seulement l'estime qu'il a pour vous, en voyant à quel prix vous mettez le plaisir de bien vivre avec votre famille ; ôtez cet endroit de votre esprit. Mademoiselle de Méri est dans votre chambre : ce n'est pas sans émotion qu'on y entre, et qu'on trouve tout fermé : *Une migraine, une plainte*. Hélas ! cette chère Comtesse, comme elle remplissoit tout, comme elle brilloit partout. La philosophie de Corbinelli est dans cette chambre que vous savez ; nous le voyons moins qu'à la place (*Royale*). Les nouvelles publiques occupent tout le monde ; le bon Abbé Bigorre y triomphe : il sera ici dans quatre jours. Je vous ai mandé que je mangeois avec M. le Chevalier, et que la liberté régnoit partout : mais l'usage que nous en faisons, c'est de vouloir être souvent ensemble. Nous pensons si fort les mêmes choses, nos peines, nos intérêts sont si pareils, que ce seroit une violence de ne pas se voir.

Le frère de Madame de Coulanges est mort : on dit que c'est le Cordelier qui l'a tué ; et moi je dis que c'est la mort. Je vis hier mes veuves, qui vous aiment et vous estiment tellement, que vous pouvez les compter pour être vos véritables amies :

Madame de la Fayette est tout de même. Son fils lui a mandé qu'il avoit été long-tems avec le vôtre, et qu'il avoit été contraint à Metz de le quitter : voilà tout

Vous êtes toujours trop tendrement regrettée et souhaitée dans cette petite chambre : le café y marche tous les matins ; et c'est si bien ma destinée d'être servie la dernière, que je ne puis pas obtenir de l'être avant le Chevalier. Mais vous n'entrez point, ma très-belle, cela nous fait mourir. *La voyez-vous ? non, hélas ! ni moi non plus* (2). On joue trop au naturel ce triste petit conte. Adieu, ma trop aimable, je ne puis être heureuse sans vous.

(2) C'est le refrain de plusieurs couplets de chansons de M. de Coulanges. *Voyez ses Lettres à Mesdames de Sévigné et de Grignan, du* 10 *et* 22 *Juin* 1675, *Recueil de Lettres choisies.*

LETTRE DCXIX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Octobre 1688.

Nous attendons de vos nouvelles, nous vous suivons pas à pas ; vous devez nous avoir écrit de Châlons, et vous serez demain à Lyon : si vous ne le savez, je vous

l'apprends. Je me repose, en vous écrivant; mes lettres de Bretagne sont si fatigantes, que je n'y veux plus penser; je me tourne du côté de ma chère fille, et j'y trouve ma joie et ma tranquillité. Nous avons tout sujet de croire que Philisbourg ne nous tiendra pas encore long-tems dans l'inquiétude où nous sommes. Vous verrez par les lettres que le Chevalier vous envoie, comme notre Marquis est arrivé en bonne santé, point fatigué; vous verrez les soins qu'on aura de lui, et vous apprendrez que MONSEIGNEUR a fait le tour de la place; on n'a point tiré : les tranchées sont si bien faites et si sûres, qu'il y a toute sorte d'apparence que tout ira selon nos désirs. Mon Dieu, que vous dites vrai! voici un étrange mois d'Octobre : je n'en ai jamais passé un tel; notre Marquis ne couroit de risque dans les autres que de manquer un levraut, ou un perdreau, toujours par quelque accident; mais nous ne vivons pas dans celui-ci; j'ai mes peines, j'ai les vôtres bien vivement. Je connois votre esprit et votre imagination impitoyable; ma fille, il n'est pas possible de résister à une si longue souffrance.

On espère que le Prince d'Orange a pris de fausse mesures, et que le Roi d'Angleterre le recevra et le battra fort bien : il

a parlé à ses Mylords, donné liberté aux moins affectionnés, et renouvellé l'attachement des plus fidèles; a déclaré une parfaite liberté de conscience, et fait commander sa cavalerie à M. le Comte de Roye : comme c'est un bon Calviniste, cela contente ses sujets; enfin, ma très-chère, que vous dirai-je? Vous ne m'écoutez pas, j'en suis assurée; vous ne pensez qu'à votre enfant, vous avez raison; et nous espérons de vous donner dans peu de jours une parfaite joie, en vous apprenant la prise de Philisbourg, et la parfaite santé du Marquis; cependant, ma très-chère, conservez la vôtre, si c'est chose possible; ne vous amaigrissez point, ne vous creusez point les yeux et l'esprit : ayez du courage, je vous en conjure mille fois.

LETTRE DC.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 Octobre 1688.

Il y a huit jours que nous n'avons reçu de vos nouvelles : vous ne sauriez croire combien ce tems est long à passer. Je viens de chez Madame de la Fayette, qui a reçu une lettre de son fils du onze de ce mois :

il mande que notre enfant se porte bien; M. le Chevalier vous dit tout ce qu'il sait; il est au désespoir de ne pouvoir encore aller à Fontainebleau, vous en auriez plutôt les nouvelles : mais il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu. Madame de Lavardin étoit affligée de Jarzé, qui, en passant de la tranchée dans le quartier de MONSEIGNEUR, a eu le poignet emporté d'un coup de canon : on lui a coupé le bras à l'instant au-dessous du coude : voilà qui est assez triste pour un homme de son âge. Cependant rien n'est pareil aux précautions de Vauban (1) pour conserver tout le monde. M. le Dauphin va le premier à la tranchée. M. le Duc et M. le Prince de Conti font aussi fort bien et trop bien; mais on défend, sur peine de prison, aux volontaires de les suivre, et de quitter les régimens où ils son attachés (2). Ma fille, tout ira bien; au nom de Dieu, conservez-vous, et donnez-vous la même patience que l'on prend ici : l'excès de l'inquiétude est inutile et dangereux. Nous fûmes hier nous promener à Vincennes,

(1) Sébastien le Prestre de Vauban, depuis Maréchal de France.

(2) Le Marquis de Grignan, qui faisoit sa première campagne en qualité de volontaire, fut attaché pendant le siége au régiment de Champagne, dont M. le Comte de Grignan son père avoit été Colonel.

M. le Chevalier et moi ; vous pouvez deviner aisément le cours de nos pensées et de nos discours : je vous écris dans sa chambre, il veut envoyer son paquet. Adieu donc, ma chère Comtesse : je ne m'accoutume point à votre absence, et je vous aime toujours à ce degré où je ne crois point que personne puisse atteindre.

LETTRE DCI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 18 Octobre 1688.

Nous avons reçu vos lettres de Châlons, ma chère fille, le lendemain des plaintes que nous avions faites d'avoir été huit jours entiers sans en recevoir : ce tems et long, et le cœur souffre dans cette ignorance ; c'est ce qui fait que nous sentons nos peines dans l'éloignement des nouvelles de Philisbourg. Jusqu'ici votre enfant se porte fort bien ; il y fait des merveilles ; il voit et entend les coups de canon autour de lui sans émotion : il a monté la tranchée, il rend compte du siége à son oncle comme un vieux Officier ; il est aimé de tout le monde : il a souvent l'honneur de manger avec MONSEIGNEUR, qui lui parle et lui fait donner le bougeoir. M. de

Beauvilliers en fait son enfant, et Saint-Pouanges.... Enfin, vous verrez tout cela en détail, dans les lettres que M. le Chevalier vous envoie; je ne vous dis tout ceci que pour donner du prix à ce que je mande, en vous entretenant de la chose principale, et qui doit vous tenir le plus au cœur : après cela, je reviens à votre voyage. Ah, la vilaine route! Mon pauvre Comte, vous devez en être bien honteux. Je savois bien que cette montagne de la Rochepot étoit un précipice caché derrière une petite haie de rien, et le chemin tout plein de cailloux; mais enfin, ce chemin qui est maudit, le voilà passé : nous reviendrons par l'autre, si Dieu le veut bien, comme je l'espère. Il nous paroît que vous vous embarquez aujourd'hui sur le Rhône, après avoir fait votre détour à Thésé (1). Le tems est bien horrible ici : le Chevalier est toujours très-incommodé de la foiblesse de ses jambes : il n'a plus de douleurs, et c'est ce qui fait sa tristesse; il a grand besoin de la force de son esprit pour soutenir un état si contraire à ce qu'il appelle son devoir; il ne peut aller à Fontainebleau, où il a mille affaires : je suis touchée de le voir comme il est; cependant, il n'y paroît pas, son esprit agit et donne ses ordres partout. J'admire

(1) Terre de la Maison de Châteauneuf de Rochebonne.

que votre santé puisse se conserver au milieu de vos inquiétudes, il y a du miracle; tâchez de le continuer, ne vous échauffez point à l'excès par de cruelles nuits, par ne point manger : mais est-on maîtresse de son imagination? Je suis affligée que vous soyez amaigrie, je crains sur cela l'air de Grignan; j'aime tout en vous, jusqu'à votre beauté, qui n'est que le moindre de mes attachemens: vous avez un cœur qu'on ne sauroit trop aimer, trop adorer; cependant, ayez pitié de votre portrait, ne le rendez point celui d'une autre : ne nous trompez point, soyez toujours comme nous le voyons; rafraîchissez-vous à la Garde; pour moi, je m'en vais vous dire hardiment ce que je pense; c'est que si l'état du château de Grignan, dont j'ai entendu parler, est tel que vous y soyez incommodée, et que les coups de pic sur le rocher y fassent l'air mortel de Maintenon (1), voici le parti que je prendrois, sans me fâcher, sans gronder personne, sans me plaindre; je prierois M. de la Garde de vouloir bien que je demeurasse chez lui avec Pauline, vos femmes et deux laquais, jusqu'à ce que la place fût nette et habitable : c'est ainsi

(2) On sait que les terres remuées au camp de Maintenon firent beaucoup de maladies. *Voyez la note de la page* 230.

que j'en userois tout bonnement sans bruit; cela empêcheroit d'ailleurs mille visites importunes, qui comprendroient qu'un château où l'on bâtit n'est guère propre à les recevoir. Vous voulez que je vous parle de ma santé et de ma vie : j'ai été un peu échauffée; de mauvaises nuits, beaucoup de douleurs et de larmes, ne sont pas saines, et c'est ce qui m'effraie pour vous : cela s'est passé entièrement avec des bouillons de veau, n'y pensez plus. Ma vie, vous la savez : souvent, souvent, dans cette petite chambre de là-bas, où je suis comme destinée; je tâche pourtant de ne point abuser ni incommoder : il me semble qu'on est bien aise de m'y voir. Nous parlons sans cesse de vous, de votre fils, de vos affaires. Je vais chez Mesdames de la Fayette et de Lavardin; tout cela me parle encore de vous, et vous aime, et vous estime; un autre jour chez Madame de Mouchi; hier chez la Marquise d'Huxelles. Il n'y a personne à Paris, on revient le soir, on se couche, on se lève; ainsi la vie se passe vite, parce que le tems se passe de même. Mademoiselle de Méri se trouve bien de nous, et nous d'elle. Nous avons l'Abbé Bigorre; c'est le plus commode et le plus aimable de tous les hôtes. Corbinelli est en Normandie avec le Lieutenant-civil jusqu'à la Saint-Mar-

tin. Vous ai-je dit que nous allâmes nous promener l'autre jour au bois de Vincennes, le Chevalier et moi ? Nous causâmes fort; je me promenai long-tems; mais tout cela tristement, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

Du même jour.

Ma lettre est cachetée, et je reçois la vôtre *du bateau au-delà de Mâcon ;* tout ce que vous dites de votre amitié est un charme pour moi : si je ne sentois bien de quelle manière je vous aime, je serois honteuse, et quasi persuadée que vous en savez plus que moi sur ce chapitre. Vous pouvez vous assurer que je ne quitterai Paris ni pendant le siége de Philisbourg, ni pendant que le Chevalier sera ici ; je me trouve fort naturellement attachée à ces deux choses. Ne craignez point, au reste, que je sois assez sotte pour me laisser mourir de faim : on mange son avoine tristement, mais enfin on la mange. Pour votre idée, elle brille encore et règne partout ; jamais une personne n'a si bien rempli les lieux où elle est, et jamais on n'a si bien profité du bonheur de loger avec vous que j'en ai profité, ce me semble ; nos matinées n'étoient-elles pas trop aimables? Nous avions été deux heures ensemble, avant que les

autres femmes soient éveillées ; je n'ai rien à me reprocher là-dessus, ni d'avoir perdu le tems et l'occasion d'être avec vous ; j'en étois avare, et jamais je ne suis sortie qu'avec l'envie de revenir, ni jamais revenue sans avoir d'avance une joie sensible de vous retrouver et de passer la soirée avec vous. Je demande pardon à Dieu de tant de foiblesses ; c'est pour lui qu'il faudroit être ainsi. Vos moralités sont très-bonnes et trop vraies.

Madame de Vins a été en peine de son mari ; elle en a reçu une lettre ; il est en sûreté présentement, *il est au siége de Philisbourg* : il avoit passé par des bois très-périlleux, et l'on n'avoit point de ses nouvelles. Si l'air et le bruit de Grignan vous incommodent, allez à la Garde ; je ne changerai point d'avis. Mille amitiés à tous vos Grignans ; je suis assurée que M. de la Garde sera du nombre. Comment trouvez-vous Pauline ? Qu'elle est heureuse de vous voir, et d'être obligée de vous aimer !

Je comprends mieux que personne du monde les sortes d'attachemens qu'on a pour des choses insensibles, et par conséquent ingrates ; mes folies pour Livry en sont de belles marques ; vous avez pris ce mal-là de moi.

LETTRE DCII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 Octobre 1688.

Nous avons reçu vos lettres de Thésé; vous nous en faites une aimable peinture; on ne croiroit pas trouver tant de politesse et d'ajustement sur le haut d'une montagne : la maîtresse du château (1), toujours noble, jolie, et digne d'être aimée; vous avez bien fait de répondre pour Corbinelli, on ne sort point de ses chaînes. Je soupçonne qu'avec tous ces beaux dehors, la pauvre femme n'est pas heureuse; je la plains, et je hais ce qui en est cause. Mais parlons de vous, ma chère belle: vous avez passé ce diantre de Rhône si fier, si orgueilleux, si turbulent; il faut le marier à la Durance quand elle est en furie; ah, le bon ménage! Nous sommes impatiens d'avoir de vos nouvelles de la Garde; votre jeunesse et votre santé résistent-elles toujours à vos dragons, à vos pensées, à vos cruelles nuits? C'est cela qui m'inquiète; car je sais que rien n'est plus mortel; et tout cela pour vous être éloignée des nouvelles, pour

(1) Thérèse Adhémar de Monteil, Comtesse de Rochebonne, sœur de M. de Grignan.

avoir donné trop d'espace à votre imagination. Si vous étiez ici, vous auriez tous les jours des nouvelles comme nous, vous verriez que ce petit compère est tout accoutumé; le voilà reçu dans la profession qu'il doit faire; il écrit gaîment avec un esprit libre; il a monté deux fois à la tranchée, il a porté des fascines, il se porte très-bien. Le Chevalier en est ravi, et lui a mandé : » Vous n'êtes plus un petit garçon, vous » n'êtes plus mon neveu, vous êtes mon ca-» marade «. Cela le paie de tout ce qu'il fait : voilà le plus fort passé; on ne croit pas que ce régiment (2) monte la tranchée une troisième fois. Quelle joie vous aurez, ma chère Comtesse, quand nous vous manderons, *Philisbourg est pris, votre fils se porte bien!* Alors, s'il plaît à Dieu, vous respirerez, et nous aussi, car il ne faut pas croire qu'on puisse soutenir en repos l'état où vous êtes. Ce petit Marquis m'adresse ses lettres et m'écrit joliment, en me faisant des excuses de *la liberté.* Enfin, tout va parfaitement bien : nous attendons de vos nouvelles avec tous les sentimens que donne la très-parfaite amitié. J'embrasse M. de Grignan et les Prélats qui sont auprès de vous, et M. de la Garde que voilà, et Pauline que voici : eh, mon Dieu, vous êtes

(2) Le régiment de Champagne. *Voyez la page* 368.

donc tous dans ce château! comment vous y trouvez-vous? comment va la truelle? On entend d'ici Mansard (3) qui appelle le Coadjuteur.

Nous tenons ici le Prince d'Orange démâté; son eau douce s'est gâtée dans ses vaisseaux, des vaisseaux qu'il envoyoit pour débaucher une partie de la flotte Angloise, auroient été bien battus s'ils se fussent approchés; le vent en a égaré et séparé cinq ou six en revenant. Le Roi (4) a tout réuni à lui, en lâchant un peu la bride pour la liberté de conscience; Dieu le protège jusqu'ici. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne sais que vous dire de mon amitié, les paroles me manquent, je les trouve trop petites.

(3) Premier Architecte du Roi.
(4) Jacques II, Roi de la Grande-Bretagne.

LETTRE DCIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Octobre 1688.

Je commence par votre cher enfant; il n'y a rien de si aisé à comprendre que tous vos sentimens; et pensez-vous que nous ne les ayons pas? Mais nous avons un bonheur

qu'il n'a pas tenu à nous que vous n'eussiez aussi; c'est que nous avons des nouvelles à tout moment, et vous languissez huit jours pendant que nous respirons. Nous savons aussi que M. le Dauphin va souvent à la tranchée; on mande qu'il fut l'autre jour tout couvert de terre d'un coup de canon. Vous jugeriez comme nous que ces tranchées sont faites comme pour le fils du Roi; on porte des fascines, mais c'est la nuit. Le régiment de Champagne ne se trouvera point à toutes les occasions. Voilà une lettre de M. du Plessis; vous voyez que le Marquis a bien des Gouverneurs autour de lui. Nous le trouverons tout autre, s'il plaît à Dieu : je me rassure avec le Chevalier, qui est persuadé que ce siége finira bientôt, et que Vauban étant le maître, et n'étant point pressé, il conservera les hommes encore plus qu'il n'a accoutumé de faire; vous savez comme il est admirable dans le soin continuel qu'il en prend. MONSEIGNEUR est adoré, il est libéral, il donne à tous les blessés; il a envoyé trois cents louis au Marquis de Nesle (1); il donne à ceux qui n'ont point d'équipage; il donne aux soldats; mande au

(1) Louis de Mailly, Marquis de Nesle, mort à Spire de la blessure qu'il avoit reçue au siége de Philisbourg.

Roi du bien de tous les Officiers, et le prie de les récompenser; il donne beaucoup, dit-il, parce qu'il trouve la misère grande. Le Roi fait lire ses lettres publiquement. M. le Chevalier triomphe, et dit : *Hé bien! ne vous l'avois-je pas bien dit? je n'en suis pas surpris.* Enfin, ma fille, cette première campagne avec MONSEIGNEUR est d'une date bien considérable et d'une grande importance. Ah! je suis assurée que, malgré toutes vos peines, vous ne voudriez pas que votre enfant fût auprès de vous. La circonstance d'avoir autour de lui tous les Officiers du régiment de son oncle, doit vous être d'une grande consolation : je parlerois d'ici à demain. Disons deux mots de votre amitié : vous m'aimez trop, j'en suis honteuse, non pas que je ne me sente quelque petit mérite d'un certain côté à votre égard; mais c'est que pendant le siége de Philisbourg, il ne faut songer qu'à notre enfant; laissez-moi donc là, vous êtes trop vive, vous êtes trop bonne et trop aimable, j'en suis comblée; et s'il y avoit un degré au-delà de ce que je sens, je ne pourrois pas vous le refuser; mais, ma chère enfant, *quanto ti posso dar, tutto ti dato.* Écrivez à votre frère, il a fort bien fait, j'ai sa procuration : on l'admireroit, si vous ne gâtiez point le métier; mais

vos sentimens sont d'une perfection qui efface tout; il n'y a point un autre cœur comme le vôtre; ne vous réglez donc pas sur vous, et écrivez-lui joliment après la prise de Philisbourg, sans aucune apparence de n'être pas contente de lui, car je le suis, et je dois l'être. Nous sommes toujours dans une grande amitié, le Chevalier et moi; ne soyez point jalouse, nous nous aimons en vous, et pour vous, et par vous. Je ne sais ce que vous voulez dire de votre humeur, vous n'en avez plus qui ne nous fasse plaisir, et nous ne pouvons finir sur le solide et vrai mérite que Dieu vous a donné; c'est un grand chapitre pour nos conversations. Il croit toujours aller à Fontainebleau; mais il n'est pas encore trop bien assuré sur ses jambes; il a pris une médecine dont il est content : je prends des bouillons de veau qui commencent à m'ennuyer : je suis dans une très-parfaite santé, Dieu conserve la vôtre, ma chère bonne; quoi que vous en disiez, je ne vous croirai que quand vous serez hors de toute inquiétude. Je pense que vous avez trouvé ce pauvre Cardinal de Bouillon bien triste, malgré sa belle solitude; il doit avoir été fort aise de vous voir; je lui rends mille graces de son souvenir : je ferai demain toutes mes veuves contentes du vôtre. Nous allons dire adieu

à Madame de Mouci, qui va faire son voyage ordinaire; elle me pria l'autre jour de vous embrasser pour elle. Madame de Lavardin sera ravie de la complaisance de Madame de Rochebonne: cette affaire lui tenoit au cœur; rien n'est plus raisonnable que de lui laisser le soin de ses petits neveux qu'elle aime. M. de la Garde m'a écrit comme un homme qui vous honore, et qui est dans tous nos sentimens; vous devez faire un grand usage de son bon esprit et de son amitié. Nous vivons fort bien avec Mademoiselle de Méri; fort bien aussi avec l'Abbé Bigorre, que nous ne voyons pas assez. Corbinelli est avec le Lieutenant-civil en Normandie.

Hier un cerf tua le cheval d'un écuyer du Roi, dont j'ai oublié le nom, et le blessa considérablement. Le petit-fils de Saint-Hérem, qui couroit comme un démon à cheval avec le Comte de Toulouse, tomba, et fut trois heures sans connoissance: il est mieux.

LETTRE DCIV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 25 Octobre 1688.

L'IMPATIENCE que nous avons de recevoir vos lettres, l'attention qui nous les fait envoyer chercher jusques dans le sein de la poste, notre joie d'apprendre que vous vous portez bien, malgré toutes vos peines, tout cela est digne des soins que vous avez de nous donner de vos nouvelles ; vous pouvez juger par le besoin que nous en avons, combien nous vous sommes obligés de votre exactitude ; je dis toujours *nous*, car les sentimens du Chevalier et les miens sont si pareils, que je ne saurois les séparer. Mais parlons de Philisbourg : voilà une lettre de votre enfant, du 18 ; il se portoit fort bien ; vous verrez par tout ce que vous dit M. du Plessis, qu'il ne fera pas de honte à ses parens : mais admirez les arrangemens de la Providence ; la pluie l'a empêché d'être le lendemain, avec le régiment de Champagne, de l'action la plus brillante et la plus dangereuse qu'il y ait encore eue, c'est la prise d'un ouvrage à corne, qui fut enlevé le 19, où le Marquis d'Harcourt, Maréchal-de-

de-camp, le Comte de Guiche, le cadet du Prince de Tingri, le Comte d'Estrées, Courtin et quelques autres se sont distingués; le fils de M. Courtin est mortellement blessé, le Marquis d'Huxelles légèrement: le pauvre Bordage a payé pour tous, deux jours devant. Le Roi a donné son régiment à M. du Maine, et en a promis un autre au fils du Bordage, avec mille écus de pension. Les Princes et les jeunes gens sont au désespoir de n'avoir point été de cette fête, mais ce n'étoit pas leur jour. Il fallut tenir MONSEIGNEUR (1) à quatre; il vouloit être à la tranchée; Vauban le prit par le corps et le repoussa avec M. de Beauvilliers. Ce Prince est adoré; il dit du bien de ceux qui le méritent, il demande pour eux des régimens, des récompenses; il jette l'argent aux blessés et à ceux qui en ont besoin. On ne croit pas que la place dure long-tems après ce logement. Le Gouverneur malade, celui qui commandoit à sa place étant pris et mort, on espère que personne ne voudra soutenir une si mauvaise gageure. Le Chevalier me fait rire, il est ravi que le Marquis n'ait

(1) MONSEIGNEUR fut nommé par les soldats, *Louis-le-Hardi*, pendant le siége de Philisbourg. Voyez *la ballade* de La Fontaine, *Tome I de ses Œuvres mêlées, page* 131, *Paris*, 1729.

point été à cette occasion, et il est au désespoir qu'il ne se soit point distingué; en un mot, il voudroit qu'il fût tout à l'heure comme lui, et que sa réputation fût déjà toute parfaite comme la sienne; il faut avoir un peu de patience. Espérons, ma chère fille, que tout se passera désormais selon nos désirs pour revoir notre enfant en bonne santé.

Vous avez été très-bien reçue à la Garde; et enfin, à force de marcher et de vous éloigner, vous êtes à Grignan. Vous nous direz comment vous vous y trouvez, et comment cette pauvre substance qui pense, et qui pense si vivement, aura pu conserver sa machine si belle et si délicate, dans un bon état, pendant qu'elle étoit si agitée: vous en faites une différence que votre père (*Descartes*) n'a point faite. Mais, ma fille, on meurt ici plus qu'à Philisbourg: le pauvre la Chaise (2) qui vous aimoit tant, qui avoit tant d'esprit, qui en avoit tant mis dans *la vie de Saint Louis*, est mort à la campagne d'une petite fièvre; M. du Bois en est très-affligé. Madame de Longueval, ou le *Chanoine* (3), est morte ou mort d'un étran-

(2) Jean Fileau de la Chaise, Auteur d'une Vie de Saint-Louis fort estimée, et frère de M. de Saint-Martin, Auteur de la traduction de Dom Quichotte.

(3) On connoissoit dans le monde Madame de Longue-

glement à la gorge : elle haïssoit bien parfaitement notre Montataire (4) ; je suis toujours fâchée qu'on emporte de tels paquets en l'autre monde ; voyez comme la mort va, prenant partout ceux qu'il plaît à Dieu d'enlever de celui ci.

Madame de Lavardin me fit hier cent amitiés pour vous, ainsi que Madame d'Huxelles, et Madame de Mouci, et Mademoiselle de la Rochefoucauld, que nous avons reçue dans le corps des veuves : j'y mets aussi Madame de la Fayette ; mais comme elle n'étoit pas hier chez Madame de Mouci, je la sépare : rien ne peut se comparer à l'estime parfaite de toutes ces personnes pour vous. Adieu, aimable et chère enfant ; je parle souvent de vous avec plaisir, parce que c'est quasi toujours votre éloge. Nous sommes suspendus dans l'attention de Philisbourg et de vos nouvelles : voilà les deux points de nos discours.

val, Chanoinesse de Remiremont, sous le nom du *Chanoine* : elle étoit sœur de la Maréchale d'Estrées.

(4) Marie de Rabutin, Marquise de Montataire, avoit eu de grands procès avec Madame de Longueval.

LETTRE DCV.

A LA MÊME.

A Paris, mardi 26 Octobre 1688.

Oh! quelle lettre, mon enfant, elle mérite bien que je sois revenue tout exprès pour la recevoir. Vous voilà donc à Grignan en bonne santé; et quoique ce soit à cent mille lieues de moi, il faut que je m'en réjouisse; telle est notre destinée, peut-être que Dieu permettra que je vous retrouve bientôt; laissez-moi vivre dans cette espérance. Vous me faites un joli portrait de Pauline, je la reconnois, elle n'est point changée, comme disoit M. de Grignan; voilà une fort aimable petite personne, qu'il est fort aisé d'aimer. Elle vous adore; et au milieu de la joie de vous voir, sa soumission à vos volontés, si vous décidez qu'elle vous quitte, me fait une pitié et une peine extrême: j'admire le pouvoir qu'elle a sur elle. Pour moi, je jouirois de cette jolie petite société, qui doit vous faire un amusement et une occupation; je la ferois travailler, lire de bonnes choses, et point trop simples; je raisonnerois avec elle, je verrois de quoi elle est capable, et lui parlerois avec

amitié, avec confiance; jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant, au contraire, elle pourra vous être utile : enfin, j'en jouirois, et ne me ferois point le martyre de m'ôter cette consolation.

J'aime fort que le Chevalier vous dise du bien de moi; mon amour-propre est flatté de ne pas lui déplaire; s'il aime ma société, je ne cesse de me louer de la sienne : c'est un goût bien juste et bien naturel que de souhaiter son estime. Je ne sais comment vous pouvez dire que votre humeur est un nuage qui cache l'amitié que vous avez pour moi; si cela étoit dans les tems passés, vous avez bien levé ce voile depuis plusieurs années, et vous ne me cachez rien de la plus tendre et de la plus parfaite amitié qui fut jamais. Dieu vous en récompensera par celle de vos enfans qui vous aimeront, non pas de la même manière, ils n'en seront peut-être pas capables, mais au moins de tout leur pouvoir, et il faut s'en contenter. Vous me représentez le bâtiment de M. de Carcassonne comme un vrai corps sans ame, manquant d'esprit, et sur-tout du nerf de la guerre. Je pense que le Coadjuteur n'en manque pas moins; eh, mon Dieu! que veulent-ils faire? mais je ne veux pas en dire davantage; il seroit à propos seulement que cela

finît, et qu'on vous ôtât le bruit et l'embarras dont vous êtes incommodée.

Le pauvre Jarzé et mort de sa blessure, à ce qu'on dit. Le siége de Philisbourg sera bientôt fini, et vous serez ravie que votre fils y ait été; c'est comme ce voyage de Candie. La Marquise d'Huxelles est assez insensible à la joie d'une légère blessure que son fils (1) a reçue; ils ne sont ni parens, ni amis; nous ne sommes pas assez heureuses ou assez malheureuses pour être de même. Cette Marquise (2) a des soins de M. de la Garde, dont vous vous sentirez; elle a les lettres qu'on a écrit à l'Ambassadeur de Venise, et qui sont admirables. Il a fait un tems horrible ces jours passés; mais comme il dérangeoit un peu les desseins du Prince d'Orange, tout le monde en étoit ravi. Je ne crois pas que le Chevalier fasse le voyage de Fontainebleau. Pour moi, si je fais un tour à Bревagnes, afin de marcher un peu, ce ne sera qu'après le siége de Philisbourg, qui est plus long qu'on n'avoit pensé, et qui m'occupe fort. Nous fûmes encore nous prome-

(1) Nicolas du Blé, Marquis d'Huxelles, depuis Maréchal de France en 1703.

(2) On a déjà observé que Madame d'Huxelles étoit dans un commerce réglé de nouvelles avec M. de la Garde.

ner l'autre jour à Vincennes; cette solitude est aimable, car il n'y a qui que ce soit au monde. Jetez mes amitiés, mes complimens, mes embrassades, comme vous le jugerez à propos; je ne sais qui est avec vous, mais n'oubliez pas ma chère Pauline, préparez-la à m'aimer; je vous conjure tout à l'heure de la baiser pour l'amour de moi, je veux qu'elle m'ait cette obligation. Je ne saurois du tout m'accoutumer à ne plus trouver là-bas ma très-aimable Comtesse.

LETTRE DCVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 Octobre 1688.

Nous attendons ce soir de vos nouvelles, et nous trouvons que nous sommes, vous et nous, tous les jours de la semaine occupés à nous écrire; nous nous reposons seulement le jour du Seigneur: toutes nos conversations sont de vous, et vous ne pouvez jamais être mieux louée que par ceux qui vous ont vue d'aussi près que nous dans toutes les choses importantes que vous avez faites pour votre famille; sur-tout le procès nous enchante; mais votre modestie arrête ma plume; pour nous dédommager, il faut

dire, comme Voiture à M. le Prince : » Si » vous saviez avec combien peu de respect » et de crainte de vous déplaire nous vous » admirons ici à bride abattue, vous verriez » que nous ne vous aimons pas en aveu- » gles « : en sorte que vous ne perdez rien avec nous de toutes les bonnes qualités que Dieu vous a données. Nous vous prions de les inspirer à votre fille, vous ne sauriez rien faire de plus utile pour elle : parlez-lui de ce qui lui convient, comme je vous ai souvent ouï parler à votre fils. Il est certain qu'elle en profitera à vue d'œil : on juge par ses réponses qu'elle a beaucoup d'esprit et de vivacité ; joignez à cela beaucoup d'envie de vous plaire, et vous ferez une merveille de cette petite cire molle ; vous la tournerez comme vous voudrez, et cela vous fera un grand amusement et une occupation digne de vous, et selon Dieu, et selon le monde.

Il nous semble que si M. de Grignan doit faire quelque séjour à Avignon, vous ne feriez pas mal d'y aller avec lui, pour éviter les visites de votre arrivée, et pour ne point faire une double dépense : mais vous savez comme les conseils de loin sont téméraires : ainsi, ma très-chère, tout ce que vous ferez sera assurément le mieux. M. le Chevalier a un peu mal à la main droite, il ne vous-

écrira pas long-tems, je m'offre d'être son secrétaire.

Voilà des lettres de votre enfant, du 22 Octobre; vous devez beaucoup espérer du soin qu'on a de vous le conserver. Vous voyez comme la fanfaronnade de ces deux volontaires a été punie : il vaut mieux être sage. Écrivez à M. Courtin; son fils est mort, et par les nôtres, qui lui ont donné les coups mortels, le croyant, la nuit, un des ennemis. Adieu, ma très-chère et trop aimable : j'étois hier chez Madame de la Fayette; Madame la Princesse y vint : on avoit conté auparavant qu'un Courtisan avoit dit au Roi : » Sire, vous prenez des loups comme » MONSEIGNEUR, et il prend des villes » comme Votre Majesté «. Quand nous n'aurons plus Philisbourg sur les épaules, nous vous dirons des bagatelles; mais jamais je ne pourrai vous dire à quel point vous m'êtes chère. J'embrasse tous mes chers Grignans. Je trouve Pauline bien avancée d'avoir lu les Métamorphoses; on ne revient point de là à *la Guide des pécheurs* : donnez, donnez-lui hardiment *les Essais de morale*.

LETTRE DCVII.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de la Toussaint 1688.

Il y a long-tems que je n'ai passé cette fète à Paris, j'y suis toute étonnée. Nous aurons ce soir une agréable musique de cloches : Corbinelli en seroit ravi, moi, je les souffrirai, parce que je ne suis pas dans ma gaîté ordinaire. Nous sommes si empêchés à prendre Philisbourg, que je ne voudrois pas m'éloigner un moment des nouvelles ; c'est ce qui fait, ma chère enfant, que je vous plains à l'excès d'être si long-tems à la merci de votre imagination, qui est la plus cruelle et la plus dévorante compagnie que vous puissiez avoir. M. de Vauban a mandé au Roi de songer à un Gouverneur pour cette belle conquête. On vouloit croire que la place (1) seroit à nous aujourd'hui, et pour surprendre, et pour faire honneur au jour de la naissance de M. le Dauphin (2). Voilà des lettres de votre enfant, il revient de descendre la tranchée : MONSEIGNEUR y

(1) Philisbourg s'étoit rendu dès le 29 Octobre ; la garnison en sortit le premier Novembre.

(2) Né le premier Novembre 1661.

est tous les jours : le Marquis est gaillard, il écrit joliment à *Martillac*, j'ai envie qu'elle soit auprès de vous. Je plains infiniment le Chevalier, la goutte le chicane, tantôt à une main, tantôt à l'autre, et souvent des douleurs et d'assez méchantes nuits : je voudrois bien pouvoir adoucir ses maux ; mais il est accoutumé à vos soins, qui sont si consolans et si précieux, qu'on ne fait, en vérité, qu'une pauvre représentation. Nous mangeons ensemble dans cette petite chambre : je suis destinée pour cette pauvre cellule : le café est tout à fait disgracié ; le Chevalier croit qu'il l'échauffe, et qu'il met son sang en mouvement ; et moi en même tems, bête de compagnie, comme vous me connoissez, je n'en prends plus, le riz prend la place : je me garde le café pour cet hiver. Vous ne me parlez point de votre santé ; ah ! que je crains vos nuits, et la surprise de l'air de Grignan ! que cette bise qui vous a tant fait avaler de poudre a été désobligeante et incivile ! ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit vous recevoir. Je vous avoue que je tremble pour votre santé ; la mienne est tout à fait remise, je dors mieux, ma langue n'est plus une méchante langue, elle est toute rendue à son naturel. Il y a des tems, et des jours, et des nuits difficiles à

passer ; et puis sans pouvoir jamais être consolée, ni récompensée de ce qu'on a perdu, on se retrouve enfin dans son premier état par la bonté du tempérament : c'est ce que je sens présentement, comme si j'étois une jeune personne. J'ai en perspective de vous aller voir, et cette pensée me fait subsister. Je comprends que vous êtes tout en l'air par le dérangement de votre assemblée ; vous serez donc, comme je le souhaitois, hors de l'air de Grignan : je vous proposois sans chagrin d'aller à la Garde pour éviter cette respiration de pierre de taille en l'air, qui fait mourir tout le monde à Maintenon (3). Je suis persuadée que vous êtes aimée dans votre famille ! hé, bon Dieu ! comment pourroient-ils ne pas vous aimer ? Quand ils feront réflexion à ce que vous êtes pour leur maison, à la manière dont vous vous y êtes transmise, et livrée, et abîmée, et à tout ce que vous y avez fait de considérable ; je prends à témoin M. de la Garde ; joignez à cela qu'ils sont fort honnêtes gens, et que si l'on a quelquefois des humeurs et des chagrins, il faut que le moment d'après ils avouent que, par votre conduite et vos actions, vous avez acquis un droit sur tout ce nom. Je vois que le

(3) Voyez la note de la page 230.

bâtiment du Coadjuteur ira bien, il a du courage ; mais celui du Carcassonne vous tourmentera tout l'été, c'est une chose cruelle. Voici un abord un peu violent, c'est un bon jour et des complimens sur Avignon ; il faut que cela se passe. C'est un bonheur au moins de ne point voir de visages nouveaux.

L'Abbé Bigorre est vraiment le meilleur ami et le plus aimable hôte qu'on puisse souhaiter ; le Chevalier s'en accommode fort bien. Mademoiselle de Méri trouve ici de la société ; mais sa chambre (4) nous fait mourir. Que faites-vous de Pauline ? pourquoi ne la meneriez-vous pas avec vous ? Je l'ai dépeinte à Madame de la Fayette, elle ne croit pas que vous puissiez ne point vous y attacher : elle vous conseille d'observer la pente de son esprit, et de la conduire selon vos lumières : elle approuve extrêmement que vous causiez souvent avec elle ; qu'elle travaille, qu'elle lise, qu'elle vous écoute, et qu'elle exerce son esprit et sa mémoire.

Madame de Lavardin est bien aise que ce pauvre Jarzé soit hors de danger ; sa mère et sa femme sont ici, à demi-consolées de ce qu'il ne vivra plus que dans son château avec elles, et avec ses amis en Province et

(4) Mademoiselle de Méri étoit venue occuper la chambre de Madame de Grignan.

à Paris. Je ne crois pas qu'on fasse aucun siége après Philisbourg : en vérité, c'est assez, comme vous dites, avant dix-sept ans (5). Sanzei est à la guerre tout comme les autres. Adieu, ma très-aimable, ah ! ne croyez pas que nous puissions cesser de vous regretter, ni jamais nous accoutumer à ne vous voir plus briller dans cette maison.

(5) Le Marquis de Grignan étoit né en Novembre 1671.

LETTRE DCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, jour de la Toussaint 1788, à neuf heures du soir.

PHILISBOURG est pris, votre fils se porte bien. Je n'ai qu'à tourner cette phrase des tous côtés, car je ne veux point changer de discours. Vous apprendrez donc par ce billet que *votre enfant se porte bien, et que Philisbourg est pris.* Un courier vient d'arriver chez M. de Villacerf, qui dit que celui de MONSEIGNEUR est arrivé à Fontainebleau pendant que le Père Gaillard prèchoit; on l'a interrompu, et on a remercié Dieu dans le moment d'un si heureux succès et d'une si belle conquête. On ne sait point de détail, sinon qu'il n'y a point d'as-

saut, et que M. du Plessis disoit vrai quand il assuroit que le Gouverneur faisoit faire des chariots pour porter son équipage. Respirez donc, ma chère enfant, remerciez Dieu premièrement : il n'est point question d'un autre siége, jouissez du plaisir que votre fils ait vu celui de Philisbourg ; c'est une date admirable, c'est la première campagne de M. le Dauhpin : ne seriez-vous pas au désespoir qu'il fût seul de son âge qui n'eût point été à cette occasion, et que tous les autres fissent les entendus ? Ah ! ne parlons point de cela, tout est à souhait. C'est vous, mon cher Comte, qu'il en faut remercier : je me réjouis de la joie que vous devez avoir ; j'en fait mon compliment à notre Coadjuteur : voilà une grande peine dont vous êtes tous soulagés. Dormez donc, ma très-belle ; mais dormez sur notre parole : si vous êtes avide de désespoirs, comme nous le disions autrefois, cherchez-en d'autres, car Dieu vous a conservé votre cher enfant : nous en sommes transportés, et je vous embrasse dans cette joie avec une tendresse dont je crois que vous ne doutez pas.

LETTRE DCIX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 3 Novembre 1688.

VOTRE cœur doit être bien à son aise; vous ne recevrez plus de lettres qui ne vous assurent de la santé de votre cher enfant. Laissez-vous aller un peu à la douceur de n'être plus dans les transes et les justes frayeurs d'un péril qui est passé : songez au plaisir qu'aura votre fils de bien faire sa cour, et d'avoir été à la première occasion où MONSEIGNEUR a commencé le personnage de conquérant : vous voyez mieux que moi tous les agrémens de cette date. Il faut espérer que M. le Chevalier sera en état d'aller à la Cour; c'est un de vos malheurs que le dérangement de sa santé. Cette souris de douleur qui lui court à une main, puis à l'autre, est aujourd'hui sur le genou, et l'a empêché d'aller dîner chez Dangeau, comme il le croyoit hier; cela est pitoyable : mais comme il n'y a rien de violent, s'il peut enfin aller à Versailles, c'est de lui, ma très-chère, que vous recevrez de bons et véritables services, soutenu de la présence du Marquis, qui est un petit homme considérable, et qui a fait

son

son devoir aussi bien que pas un dans cette campagne. Il est froid, il est hardi, il est appliqué; il s'amusa l'autre jour à pointer deux pièces de canon, comme s'il eût tiré au blanc à Livry. A propos de Livry, pour vous faire voir qu'on est blessé partout, M. de Méli tira il y a quelques jours, comme il a accoutumé, dans notre forêt; son fusil lui creva dans la main, et la lui maltraita de manière qu'il a fallu lui couper le bras fort près du coude, tout comme à Jarzé : il est ici près chez Madame Sanguin; j'ai cru qu'en faveur de Livry il falloit vous conter cette histoire. Celle du Père Gaillard est plus agréable : il prêchoit le jour de la Toussaint; M. de Louvois vint apprendre que Philisbourg étoit pris; le Roi fit signe, le Père Gaillard se tut; et après avoir dit tout haut la nouvelle, le Roi se jeta à genoux pour remercier Dieu; et puis le Prédicateur reprit son discours avec tant de prospérité, que mêlant sur la fin Philisbourg, MONSEIGNEUR, le bonheur du Roi, et les graces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce que tout le monde pleuroit : le Roi et la Cour l'ont loué et admiré; il a reçu mille complimens; enfin, l'humilité d'un Jésuite a dû être pleinement contente. Je goûte fort la réponse de M. de

Vendôme pour M. d'Aix (1) ; puisque ce Gouverneur le veut bien, celui qui tient sa place doit le vouloir aussi. Madame de la Fayette me disoit encore avant-hier qu'elle fut charmée de la manière noble et indifférente dont M. de Grignan traita ce chapitre chez elle : vous voyez qu'il prenoit le bon parti, et que même il donna l'affaire à démêler à M. d'Aix lui-même ; cette manière fort adroite fait qu'il ne doit pas présentement avoir l'ombre d'un chagrin. Vous me direz un peu des nouvelles de votre assemblée. Vos Suzes me verront ici ; ils aiment comme vous Madame de Lavardin. Le Comte de Gramont veut à toute force M. de Gordes ; M. de Langres (2) fait sur cela un fort bon personnage ; il leur a livré son neveu : » Tenez, Monsieur, le voilà ; faites-le assez » sage pour comprendre qu'il sera trop heu» reux d'épouser Mademoiselle votre fille ; » je ne demande pas mieux, j'aime mon nom » et ma maison, travaillez «. Sur cela, le Comte et sa femme vont causer avec ce garçon qui est à Chaillot dans une petite maison de M. de Vivonne ; ils causent avec lui ; mais ce garçon a souverainement deux cho-

(1) Daniel de Cosnac, Archevêque d'Aix.

(2) Louis M.... de Simiane de Gordes, Évêque de Langres.

ses, une grande *défiance*, et une grande *incertitude*; de sorte qu'il se jette à l'écart à tout moment : ils continuent pourtant leur entreprise; mais ils n'en viendront à bout que le jour qu'ils auront trouvé l'invention de lier le vent et de fixer le mercure. Il n'est pas si difficile d'arrêter la pauvre Madame de S.... ah ! que je la plains à l'âge qu'elle a, avec dix enfans, d'être encore tourmentée des passions ! c'est sa destinée. Adieu, ma très-chère bonne; voilà bien de la conversation, car c'est ainsi qu'on peut appeler nos lettres; car si celle-ci vous ennuie, j'en suis fâchée, car je l'ai écrite de bon cœur, et *currente calamo*.

LETTRE DCX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 5 Novembre 1688.

Je pris hier une petite médecine à la mode de mes Capucins; c'étoit pour purger ma santé : elle ne fit aussi que balayer grossièrement, c'est leur fantaisie : je m'en porte en perfection. J'ai été un peu fâchée de ne pas vous voir prendre possession de cette chambre dès le matin; me questionner, m'épiloguer, m'examiner, me gouverner et me

secourir à la moindre apparence de vapeur. Ah, ma chère enfant, que tout cela est doux et aimable ! que j'ai soupiré tristement de ne plus recevoir ces marques si naturelles de votre amitié ! et ce café que vous prenez ; et cette toilette qui arrive, et votre compagnie du matin, qui vous cherche et qui vous suit, et contre laquelle mon rideau me sert de cloison. En vérité, ma fille, on perd infiniment quand on vous perd : jamais personne n'a jeté des charmes dans l'amitié comme vous faites ; je vous le dis toujours, vous gâtez le métier, tout est plat, tout est insipide, quand on en a goûté. M. de la Garde m'en avoit parlé autrefois de cette manière, et j'avois cru, dans quelques occasions, que vous me cachiez cruellement tous ces trésors : mais vous me les avez découverts ; je connois votre cœur tout parfait, tout plein de tendresse et d'amitié pour moi ; c'est un bonheur dont vous voulez me consoler dans la fin de ma vie, et qui n'est traversé que par votre absence ; mais, ma belle, ce fonds ne se dissipe point, et l'absence finira.

M. le Chevalier m'étoit venu voir : il s'en retourna avec cette douleur qui trotte justement sur le pied ; c'est un grand chagrin pour lui, et un grand malheur pour vous : à quoi ne vous seroit-il point bon à Ver-

sailles, et pour votre fils, et pour vos affaires ? Il ne faut point s'arrêter sur cet endroit, Dieu le veut; sans cette pensée, que feroit-on ? Mademoiselle de Méri voulut venir me garder; il lui prit une vapeur si terrible, qu'elle fut contrainte de s'enfuir. Voilà comme notre pauvre hôtel est quelquefois un hôpital. L'Abbé Bigorre est, en vérité, la consolation de tous les appartemens : j'ai voulu vous dire tout ceci, en attendant vos lettres.

A cinq heures du soir.

Il fait un tems épouvantable. Vos lettres ne sont pas venues. Je suis dans la chambre du Chevalier, je le garde, moi indigne; il est au lit; il vous écrira pourtant, car son mal est au genou : il croit à tout moment en être quitte. Nous causions tantôt de votre fils, nous l'attendrons ici. Il ne lui paroît pas que le Marquis doive aller en Provence, ce seroit une dépense assez inutile : il vaut mieux qu'il profite cet hiver de sa belle campagne. Nous trouvions aussi que M. du Plessis, avec mille bonnes qualités, va être un peu pesant sur vos coffres, et inutile au Marquis; car il n'est guère question de Gouverneur à la Cour, et encore moins à l'armée. C'est demain, ma chère enfant, que votre

cœur sera épanoui, que vous apprendrez que *Philisbourg est pris, et que votre fils se porte bien.* On ne doute point ici que Manheim ne se soit rendu sans se faire prier. Dormez donc en repos, et commencez, le plutôt que vous pourrez, à mettre en usage toutes vos bonnes intentions.

On dit que le Prince d'Orange est embarqué, et qu'on a entendu tirer plusieurs coups de canon : mais il y a si long-tems qu'on dit la même chose, que je ne vous le donne pas encore pour assuré. Adieu, ma très-chère et très-aimable : plus on voit les sentimens de certaines gens, plus on est charmé des vôtres : je ne parle pas de Bretagne; j'en suis contente : mais je vous conterai quelque jour une bagatelle d'ingratitude, que j'ai contée au Chevalier, et à laquelle je ne serai plus sensible, puisque je l'ai dite. Madame de Castries sort d'ici, elle vous fait cent mille complimens sur l'heureux succès de Philisbourg.

LETTRE DCXI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 8 Novembre 1688.

C'EST aujourd'hui que vous partez, ma chère Comtesse, nous vous suivons pas à pas. Voilà un fort beau tems, la Durance ne doit pas être si terrible qu'elle l'est quelquefois. Il est vrai que c'est comme par dépit que vous vous éloignez toujours de nous; à la fin vous vous trouverez sur le bord de la mer: Dieu veut qu'il y ait dans la vie des tems difficiles à passer; il faut tâcher de réparer, par la soumission à ses volontés, la sensibilité trop grande que l'on a pour ce qui n'est point lui. On ne sauroit être plus coupable que je le suis à cet égard.

M. le Chevalier est bien mieux : ce qui est cruel, c'est que le tems qui lui est bon, est justement celui qui peut détrôner le Roi d'Angleterre, et ces jours passés il crioit et souffroit beaucoup, quand le vent et la tempête dissipoient la flotte du Prince d'Orange : il se trouve malheureux de ne pouvoir accorder l'intérêt de sa santé avec le bien de l'Europe; car la joie est universelle de la

la déroute de ce Prince, dont la femme (1) est une Tullie (2): ah, qu'elle passeroit bravement sur le corps de son père! Elle a donné procuration à son mari, pour prendre possession du Royaume d'Angleterre, dont elle dit qu'elle est héritière; et si son mari est tué, car son imagination n'est point délicate, c'est M. de Schomberg (3) qu'elle charge d'en prendre possession pour elle. Que dites-vous de ce héros qui gâte si cruellement la fin d'une si belle vie? Il a vu couler à fond devant lui l'Amiral qu'il devoit monter; et comme le Prince et lui alloient les derniers, suivant la flotte qui étoit à la voile par un tems admirable, quand ils virent tout d'un coup la tempête effroyable, ils retournèrent au port, le Prince avec son

(1) Marie Stuart, fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, et femme de Guillaume-Henri de Nassau, Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III.

(2) Tullie, fille de Servius Tullius, Roi des Romains, et femme de Tarquin, fit passer son chariot sur le corps tout sanglant de son père qui venoit d'être assassiné.

(3) Frédéric-Armand, Comte de Schomberg, Maréchal de France, eut permission de se retirer du service du Roi en 1685. Ce fut à cause de la Religion Protestante dont il faisoit profession: il fut Ministre d'État, et Généralissime des armées de l'Électeur de Brandebourg, et passa en Angleterre, en 1688, avec le Prince d'Orange.

asthme

asthme est fort incommodé, et M. de Schomberg avec bien du chagrin. Il n'est rentré avec eux que 26 vaisseaux ; tout le reste est dissipé vers la Norwège, vers Boulogne : M. d'Aumont a envoyé un courrier au Roi, lui dire qu'on avoit vu des vaisseaux à la merci des vents, et quelques marques de débris et de naufrages. Il y a eu une flûte périe devant les yeux du Prince d'Orange, sur laquelle étoient neuf cents hommes. Enfin, la main de Dieu s'est visiblement appesantie sur cette flotte : il pourra en revenir beaucoup, mais de long-tems ils ne seront en état de faire du mal, et il est certain que la déroute a été grande, et dans le moment qu'on l'espéroit le moins; cela a toujours l'air d'un miracle et d'un coup de la Providence. Je ne devrois point vous parler de cette grande nouvelle, les gazettes en sont pleines : mais comme nous le sommes aussi, et qu'on ne parle d'autre chose, cela se trouve naturellement au bout de la plume. Voulez-vous encore un petit mot des blessures qui arrivent ailleurs qu'au siége de Philisbourg ? c'est du Chevalier de Longueville : la ville étoit prise, MONSEIGNEUR venoit voir passer la garnison, ce petit Chevalier monta sur le revers de la tranchée, pour regarder je ne sais quoi ; un soldat, croyant tirer une bécassine, tire ce

petit garçon, qui en meurt le lendemain : voilà une mort aussi bizarre que sa naissance (4). Je vous ai mandé que Méli, Capitaine de Livry, ayant voulu tirer un fusil chargé depuis long-tems, le fusil lui creva dans la main, et qu'on a été obligé de lui couper le bras, comme à Jarzé : il en est mort enfin ici-près chez Madame Sanguin. Voilà une nouvelle pour le Marquis, malgré le peu d'intérêt qu'il prend aujourd'hui à notre pauvre Livry : j'avoue que tous les souvenirs que vous en conservez, flattent l'attachement que j'ai eu pour cet aimable séjour, et le regret que j'ai de ne plus l'avoir. M. de la Bazinière est mort de la gangrène à la jambe, mais comme un Mars ; il a bientôt suivi sa fille (5), dont il se plaignoit encore depuis qu'elle fut morte.

Je souhaite fort d'apprendre comment vous vous trouvez de vous être encore éloignée de moi. Vous ne devez pas regretter Grignan dans l'état où vous l'avez laissé : j'ai foi à l'envie qu'a le Coadjuteur d'achever son bâtiment ; mais j'en ai encore plus à la longueur

(4) Charles-Louis d'Orléans, fils naturel de Charles-Pâris d'Orléans, Duc de Longueville, tué au passage du Rhin en 1672.

(5) Femme de Jean-Jacques de Mesme, Président à mortier au Parlement de Paris.

infinie de celui de M. de Carcassonne : vous souffrez tout cela avec une patience admirable ; on parleroit un an sur ce chapitre. J'ai écrit à M. de la Garde pour le bien remercier de la tendre et solide amitié qu'il a pour vous ; je ne crains pas qu'il change : on ne sort point de vos mains, ni de celles de Pauline, pour laquelle il me paroît avoir une véritable inclination. Ne soyez point en peine de ma santé, elle est très-bonne ; ne me plaignez que de n'avoir point ma chère fille, qui me fait une si aimable et si charmante occupation, et sans laquelle ma vie est toute creuse. Faites un compliment pour moi à M. d'Aix, afin de voir comme il se souviendra de moi. Je crois que M. de Vendôme ayant réglé l'affaire, vous ne devez plus rien disputer ; il faut vivre en paix, et jouir de sa bonne et vive conversation : toute autre conduite est pour le divertissement des Provençaux, et ne vous est bonne, ni à la Cour, ni dans la Province. Madame de la Fayette trouve que M. de Grignan faisoit fort bien de traiter cette affaire avec la noble indifférence, qui lui parut chez elle (6) ; cela fait qu'il n'a rien perdu. Elle le conjure, et M. d'Aix, et vous ma belle, de vivre en ce pays-là, en gens de la Cour, qui se sont vus, et qui se rever-

(6) Voyez la Lettre du 3 Novembre, *page* 402.

ront à Versailles. Bien des amitiés à ce cher Comte et à notre Coadjuteur, et si vous voulez embrasser Pauline pour moi, vous lui ferez un grand plaisir : car je suis assurée qu'elle vous adore, c'est la manière de vous aimer.

LETTRE DCXII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 Novembre 1688.

Les souvenirs que vous avez de notre petite Abbaye (*de Livry*) me vont droit au cœur : il me semble que la tendresse que vous avez pour ce lieu, est une branche de l'amitié que vous avez pour moi. Il est vrai que le Chevalier nous fit un grand affront pour la derniere fois : malgré tout ce qu'il avoit signé sur ce joli séjour, il n'y avoit entr'eux qu'une apparence d'honnêteté ; car dans le fond, il ne l'aimoit point; et le serein de son côté ne le ménageoit guère : ainsi nous avions toujours ce sujet de le quereller; mais, hélas, ma très-chère ! cela n'est que trop fini pour jamais.

Je crois que la santé du Chevalier lui permettra d'aller à Versailles; ce sera un grand bonheur pour vous, et pour votre enfant qui

doit bientôt y revenir. Dormez donc, ma fille, et ne vous inquiétez plus : tout est à souhait, et pour la sûreté, et pour la réputation naissante du Marquis. Le Chevalier vous aura fait part de tout le bien que M. de Montégut (1) lui en mande. Voilà ce que vous désiriez : il est, avant dix-sept ans, un vieux Mousquetaire, un volontaire qui a vu un fort beau siége, et un Capitaine de chevaux-légers : mais je trouve plaisant que c'est vous qui avez fait cette compagnie ; sans vous elle eût été épouvantable : vous êtes donc bonne à toutes sortes de choses, vous ne vous renfermez pas dans la parfaite capacité d'un procès.

Le pauvre Saint-Aubin est dans un desséchement qui le menace d'une fin prochaine ; je fus hier chez lui, une partie du jour, avec Mademoiselle de Grignan ; et je m'en vais, après-dîner, à Brévanes, faire la Saint-Martin ; il fait le plus beau tems du monde : Madame de Coulanges m'y souhaite il y a six semaines ; mais j'avois Philisbourg à prendre ; j'y serai présentement quelques jours ; j'y recevrai vos lettres, et vous écrirai : je marcherai un peu, c'est en faisant de l'exercice que je reposerai mon corps et

(1) Capitaine de cavalerie dans le Régiment de M. le Chevalier de Grignan.

mon esprit de tout ce que j'ai souffert, et pour vous, et pour votre enfant. Je me porte parfaitement bien ; et je me suis purgée, et le lendemain je donnai encore une dernière façon pour vous plaire; je voudrois être assurée que vous fussiez aussi bien que moi, et que l'air de Provence ne vous dévorât point: mandez-moi sincèrement votre état, et si, avec tant d'inquiétudes et de mauvaises nuits, vous n'êtes pas fort emmaigrie. Madame de la Fayette vous prie d'aimer Pauline; elle voit fort bien, dit-elle, que cette enfant est jolie, et veut, comme Madame de Lavardin, que vous ne refusiez point un bon parti: elles vous embrassent toutes deux. Le Marquis de Jarzé se porte bien, je le condamne à quitter la guerre, et à vivre doucement chez lui : qu'est-ce qu'un homme avec un bras gauche, qui tient la bride du cheval, sans rien de l'autre côté pour se défendre? Je ne réponds point à tout ce que vous dites sur l'écriture ; pensez-vous que je prenne moins de plaisir que vous à notre conversation? je me repose des autres lettres, quand je vous écris. Je conjure M. de Grignan d'être toujours dans les bons sentimens où il est; et M. le Coadjuteur d'achever son bâtiment: il me disoit ici que rien n'étoit d'un meilleur air pour la maison, que de bâtir pendant le

procès : je n'en convenois pas ; mais ce qui seroit sans difficulté d'un mauvais air, c'est la honte qu'il y auroit à ne pas achever ce qui est commencé.

LETTRE DCXIII.

A LA MÊME.

A Brévanes, jeudi au soir 11 Novembre 1688.

J'ARRIVAI hier au soir ici, ma chère belle ; voilà le vrai tems de commencer la campagne ; mais il vaut mieux profiter de ce petit moment, où j'ai le plaisir de faire de l'exercice, après un an de résidence, que point du tout. Je ne me repens pas d'être demeurée si long-tems à Paris, j'avois Philisbourg à prendre, et à tirer notre enfant de ce siége, c'étoient assez d'affaires. Comme je n'ai plus aujourd'hui qu'à remercier Dieu, et de sa santé, et de votre repos, je viens faire mes actions de graces dans ce joli pays, j'y passerai quelques jours. Je crois que je portois malheur au Chevalier, à force de lui souhaiter une bonne santé ; car dès que j'ai eu le dos tourné, il a été en état d'aller dîner chez l'Abbé Têtu ; j'en ai une véritable joie : je sais combien il souhaite d'aller à Versailles,

et en voilà le chemin. Madame de Coulanges est encore plus aimable ici qu'à Paris; c'est une vraie femme de campagne : je ne sais où elle a pris ce goût, il paroît naturel en elle : *fais ce que tu voudras*, est la devise d'ici; et il arrive qu'on veut se promener beaucoup; car il fait fort beau : on lit, on est seule, on prie Dieu, on se retrouve, on fait bonne chère; je n'y suis que depuis vingt-quatre heures, mais on juge sur un échantillon.

J'attends demain une de vos lettres; ce n'est pas encore celle que je désire pardessus les autres, qui est la réponse à la prise de Philisbourg; je souhaite de voir votre cœur dilaté, et dans une paix dont il a été éloigné depuis deux mois. Vous êtes aujourd'hui à Lambese, ma chère Comtesse; que tout cet extrême éloignement renouvelle la séparation! Si vous aviez été tantôt romanesquement derrière une palissade, votre modestie auroit été bien embarrassée de tout ce que Madame de Coulanges et moi nous disions de vous; car je n'en saurois faire les honneurs. Adieu, ma très-chère et très-aimable : c'est une chose bien douloureuse que d'être si loin de sa chère fille. Je m'en vais acheter *les règles de la vie chrétienne*,

par M. le Tourneux (1) : ce livre fait grand bruit ; j'y trouverai peut-être la grace d'être plus soumise que je ne suis aux ordres de la Providence.

MADAME DE COULANGES.

Madame de Sévigné est une marâtre, Madame ; elle n'a point été jusqu'à Philisbourg avec M. votre fils : elle s'est contentée de coucher à la poste pour se trouver à l'arrivée des courriers. Je suis ravie de la véritable distinction qu'a eu ce joli *maillot* (2), que j'ai vu à Grignan : il s'en porte à merveille, et j'en ai une joie qui n'est pas tout à fait sur votre compte ; car j'aime et estime les bonnes et solides qualités. M. de Montgivraut m'a mandé qu'il vous avoit trouvée belle comme le jour ; j'ai peur que vous ne soyez pas si sensible à ce que je vous dis là, qu'à la gloire de M. votre fils ; cela est quelquefois bien joli d'être mère, mais ce n'est qu'à la fin des siéges. N'oubliez point que je vous honore beaucoup, Madame, je vous en supplie.

(1) Ouvrage posthume de M. le Tourneux, qui parut en 1688, et qui a été depuis réimprimé plusieurs fois.

(2) Madame de Coulanges, qui n'avoit vu le Marquis de Grignan qu'enfant, l'appelle encore *le maillot*.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà une jolie femme qui ne peut se taire de ce *maillot*, ni de sa mère : mais c'est une mode que de vous louer. Adieu, ma très-chère.

MADAME DE COULANGES,

A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

Ne prendriez-vous point aussi, Monsieur, quelqu'intérêt à M. le Marquis de Grignan ? En cas que cela soit ainsi, permettez-moi de vous dire la joie que j'ai de son bonheur et de sa gloire : il n'y auroit pas moyen de se réjouir de l'un sans l'autre.

LETTRE DCXIV.

A LA MÊME.

A Brévanes, lundi 15 Novembre 1688.

Je commence cette lettre à Brévanes, et je la finirai à Paris, où je vais dîner avec Madame de Coulanges. Elle va voir Madame de Bagnols; et moi, ma chère bonne, le pauvre Saint-Aubin, qui est dans un dessèchement dont il ne reviendra pas. Nous retournerons ce soir encore pour trois ou quatre jours : et cela s'appellera, enterrer la synagogue

avec le premier Président de la Cour des Aides (1), qui a une belle maison ici près, comme nous faisions autrefois à Livry. Je verrai M. le Chevalier de Grignan, j'apprendrai de lui toutes sortes de nouvelles; il me donnera de vos lettres, nous n'en eûmes point jeudi; et après avoir su comme il se porte, je reviendrai finir cette petite campagne. Je compte que vous êtes à Lambesc (2) depuis jeudi, jour de Saint-Martin: vendredi M. de Grignan aura fait sa harangue, je vous la demande; M. d'Aix (3) aura pris son fauteuil. Je me trouve toujours avec vous, en quelque lieu que je sois; mais parce que je ne suis pas Philosophe, comme Descartes, je ne laisse pas de sentir que tout se passe dans mon imagination, et que vous êtes absente. Ne seriez-vous point de cet avis, quoique disciple de ce grand homme?

(1) M. le Camus.

(2) A cause de l'Assemblée des États qui s'y tenoit.

(3) Les Archevêques d'Aix sont premiers Procureurs-nés du pays de Provence, et en cette qualité ils président à l'Assemblée des États, à moins que l'Archevêque d'Aix ne soit en même tems Cardinal, comme l'étoit M. de Grimaldi avant M. de Cosnac. Il est aisé de sentir qu'alors c'est à cause du cérémonial; et que ce fut pour cela que M. de Marseille et M. le Coadjuteur présidèrent successivement à cette assemblée.

A Paris, à cinq heures du soir.

Je ne suis point retournée à Brévanes avec Madame de Coulanges, ma chère Comtesse; j'ai trouvé mon pauvre Saint-Aubin trop près du grand voyage de l'éternité, et je finis tous les miens, pour vaquer à ce que je dois à quelqu'un que j'ai toujours aimé : il a été touché de me voir, tout autant qu'on peut l'être, au faubourg Saint-Jacques; il m'a tenu long-tems la main, en me disant des choses saintes et tendres; j'étois toute en larmes. C'est une occasion à ne pas perdre, que de voir mourir un homme avec une paix et une tranquillité toute chrétienne, un détachement, une charité, un désir d'être dans le Ciel, pour n'être plus séparé de Dieu, un saint tremblement de ses jugemens; mais une confiance toute fondée sur les mérites infinis de Jésus-Christ, tout cela est divin. C'est avec de telles gens qu'il faut apprendre à mourir, tout au moins, quand on n'a pas été assez heureux pour y vivre.

Je suis revenue ici, j'ai fait mes excuses à Madame de Coulanges, qui ne pouvoit les avaler. M. le Chevalier partit hier pour Versailles : il m'a envoyé ce matin deux de vos lettres à Brévanes; je suis assurée qu'il

y en a une où vous me parlez de la joie que vous donne la prise de Philisbourg : mais, ma très-chère, ne soyez pas moins contente de la prise de Manheim, puisque notre enfant y a couru plus de risque qu'à Philisbourg, et que vous devez être parfaitement aise qu'il aît eu une légère contusion à la cuisse, après laquelle il m'écrit la lettre que voilà : vous y verrez qu'il est fort heureux d'en être quitte à si bon marché. MONSEIGNEUR a fait mention au Roi de cette contusion ; et Dangeau l'a mandé au Chevalier, pour s'en réjouir avec lui. Le Chevalier alla dans le moment à Versailles : je suis persuadée qu'il reviendra ce soir pour vous écrire, et vous mander comme il aura fait sa cour ; et, après tout, s'il ne revenoit pas ce soir, ne soyez point inquiète de votre enfant ; car vous voyez clairement qu'il se porte très-bien, et qu'il a été fort heureux : il faut encore mettre cette contusion au rang de tout ce qui lui arrive de bon et d'avantageux pour sa fortune avant dix-sept ans, car il ne les aura qu'après-demain. Ainsi, ma très-chère, remerciez Dieu sur ma parole, et vous aussi, mon cher Comte : vous en avez sujet l'un et l'autre. Madame de Montchevreuil qui a perdu son fils (4), et

(4) Le Comte de Morné, tué à l'attaque de Manheim.

Madame de Nesle, qui perdra son mari, doivent bien vous porter envie. Voilà l'Abbé Bigorre qui dit que le Marquis de Nesle est mort : il vous fait ses complimens, aussi-bien que Corbinelli, sur la contusion de votre enfant : la circonstance d'être à la cuisse est bien considérable. Adieu, mon aimable bonne, me voilà toute replantée à Paris, après quatre jours de campagne, où le beau tems et l'exercice me faisoient beaucoup de bien, mais Dieu n'a pas voulu que j'aie eu plus long-tems ce léger plaisir.

LETTRE DCXV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 17 Novembre 1688.

C'EST donc aujourd'hui que notre Marquis a dix-sept ans. Il faut ajouter à tout ce qui compose le commencement de sa vie, une fort bonne petite contusion, qui lui fait, je vous assure, bien de l'honneur, par la manière toute froide et toute reposée dont il l'a reçue. M. le Chevalier vous mandera comme M. de Saint-Maur le conta au Roi : il est accablé de complimens à Versailles, et moi ici. Madame de Lavardin me pria d'aller hier la trouver chez Madame de la

Fayette : elles vouloient toutes deux s'en réjouir avec moi ; cette dernière me dit d'abord gaîment : « Hé bien, qu'est-ce que » Madame de Grignan trouvera à épiloguer » là-dessus ? Dites-lui qu'elle doit être ravie : » que ce seroit une chose à acheter, si elle » étoit à prix ; et qu'en un mot, elle est » trop heureuse ». Je promis de vous mander tout cela, et je vous le mande avec plaisir. Recevez donc aussi toutes les amitiés sincères de Madame de Lavardin, et tous les complimens de Madame de Coulanges, de la Duchesse du Lude, des *Divines* (1), de la Duchesse de Villeroi, et du Père Moret (2), que je vis ensuite, parce que j'allai chez le pauvre Saint-Aubin. Ma chère enfant, les saints désirs de la mort le pressent tellement, qu'il en a précipité tous les sacremens : le Curé de Saint-Jacques ne voulut pas hier lui donner l'Extrême-Onction, et ce fut une douleur pour lui ; car il ne souhaite que l'éternité, il ne respire plus que d'être uni à Dieu : sa paix, sa résignation, sa douceur, son détachement, sont au-delà de tout ce que l'on voit : aussi ne sont-ce pas des sentimens humains. Le se-

(1) Madame de Frontenac et Mademoiselle d'Outrelaise.

(2) Célèbre Directeur de l'Oratoire.

cours qu'il trouve dans le Père Moret et dans son Curé, qui sont ses directeurs, ses amis, ses gardes et ses médecins, n'est pas une chose ordinaire, c'est un avant-goût de la félicité. Duchêne est son médecin : c'est un homme admirable ; point de tourment, point de remède : *Monsieur, tâchez de vous humecter ; et prenez patience.* Une chambre sans bruit, sans trouble, sans aucune mauvaise odeur ; point de fièvre, qu'intérieure et imperceptible ; une tête libre, un grand silence, à cause de la fluxion qui est sur la poitrine, de bons et solides discours, point de bagatelles : cela est divin, c'est ce qu'on n'a jamais vu. Ce pauvre malade se trouve indigne de mourir à la même place (3) où est morte Madame de Longueville. Je contai tout cela à Tréville, qui étoit chez Madame de la Fayette : il me répondit : *Voilà comme l'on meurt en ce quartier-là.* Duchêne ne croit point que cela finisse sitôt. Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle ! Je ne dis pas d'affliction, je dis

(3) Dans une grande maison attenante les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, qu'occupoit Madame de Longueville, et où tout le monde sait qu'elle fit une mort très-chrétienne le 15 Avril 1679, après une pénitence de vingt-sept ans. *Voyez la Lettre du* 12 *Avril* 1680, *Tome V, page* 306 *et suiv.*, *et le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs, page* 156 *et suiv.*

de

de consolation et d'envie. Saint-Aubin m'a marqué beaucoup d'amitié, et à vous, sur notre enfant : mais tout cela n'est qu'un moment, et l'on revient toujours à Jesus-Christ et à sa miséricorde, car il n'est question de nulle autre chose; encore ne faut-il pas vous accabler de ce triste récit. Je veux vous remercier, et bien sérieusement, d'avoir pris le plus long pour éviter ces petits ruisseaux qui étoient devenus rivières; faites toujours ainsi, et ne vous fiez point à l'incertitude d'une entreprise où il n'y a plus de remède, dès qu'on a fait le premier pas dans l'eau. Songez à M. de la Vergne (4), et à moi, si vous voulez; mais enfin, promettez-moi de prendre toujours le plus long et le plus sûr : il n'y a nulle comparaison entre s'ennuyer et se noyer. N'étoit-ce pas Pauline qui étoit avec vous dans cette litière? hé bien! son petit nez vous déplaisoit-il? Vous me coupez bien court quelquefois sur des détails que j'aimerois à savoir : vous croyez que je vous en écrirai moins; point du tout, ma très-chère, je

(4) M. l'Abbé de la Vergne-Tressan, aussi distingué par ses vertus et par sa piété que par sa naissance et par les talens de son esprit, fut entraîné dans sa litière comme il passoit le Gardon, petite rivière profonde, et fut noyé par l'imprudence et par l'obstination de son muletier, en 1684.

ne me règle point sur vous. Votre frère est à la noce de Mademoiselle de la Coste à Saint-Brieux : M. de Chaulnes y étoit ; sans ce Gouverneur, le marié s'en seroit enfui. Il me semble que j'ai bien des excuses à vous faire du siége de Manheim : on m'assuroit si fort que ce ne seroit rien, que j'espérois de vous le faire passer insensiblement : mais c'en est fait, et si vous aviez souhaité, pouviez-vous désirer autre chose ? tâchez donc de dormir tout de bon, je vous réponds du reste. La fable du Lièvre (5) me paroît juste pour votre état : *Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers, etc.* Vous pourriez y ajouter encore : *Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle ; hé, la peur se corrige-t-elle ?* Mais vous ne pourriez pas dire,

> Je crois même qu'en bonne foi
> Les hommes ont peur comme moi;

car je trouve que les hommes n'ont point de peur. C'est une heureuse vieillesse que celle de M. l'Archevêque : je suis bien honorée de son souvenir. J'attaquerai un de ces jours le Coadjuteur, je lui parlerai du bon ménage que nous faisions à Paris ; je suis ravie qu'il vous aime, et plus pour lui

(5) Voyez la Fable de La Fontaine, qui a pour titre : *le Lièvre et les Grenouilles.*

que pour vous : car ce seroit mauvais signe pour son esprit et pour sa raison, que de vous être contraire. J'aime Pauline : vous me la représentez avec une jolie jeunesse et un bon naturel : je la vois courir partout, et apprendre à tout le monde la prise de Philisbourg ; je la vois et je l'embrasse : aimez, aimez votre fille, c'est la plus raisonnable et la plus jolie chose du monde : mais aimez toujours aussi votre chère maman, qui est plus à vous qu'à elle-même.

M. de Bailli vient de sortir : il vous fait cent mille bredouillemens, mais de si bon cœur, que vous devez lui en être obligée. Mon cher Comte, encore faut-il vous dire un mot de ce petit garçon, c'est votre ouvrage que cette campagne, vous avez grand sujet d'être content : tout contribue à vous persuader que vous avez fort bien fait. Je sens votre joie et la mienne : ce n'est point pour vous flatter, mais tout le monde dit du bien de votre fils : on vante son application, son sang-froid, sa hardiesse, et quasi sa témérité.

LETTRE DCXVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 Novembre 1688.

Je veux suivre l'histoire sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin. On vint me dire mercredi dernier, d'abord après ma lettre écrite, qu'il avoit reçu l'Extrême-Onction; j'y courus avec M. de Coulanges; je le trouvai fort mal, mais si plein de bon esprit et de raison, et si peu de fièvre extérieure, que je ne pouvois comprendre qu'il allât mourir: il avoit même une facilité à cracher qui donnoit de l'espérance à ceux qui ne savent pas que c'est une marque de la corruption entière de la masse du sang, qui fait une génération perpétuelle, et qui fait enfin mourir. Je retrouvai cette douceur, cette amitié, cette reconnoissance en ce pauvre malade; et par-dessus tout, ce regard continuel à Dieu, et cette unique et adorable prière à Jesus-Christ, de lui demander miséricorde par son sang précieux, sans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittoient plus: on dit le *Miserere*; ce fut une attention marquée par ses gestes et par ses yeux; il avoit ré-

pondu à l'Extrême-Onction, et en avoit demandé la paraphrase à M. de Saint-Jacques : enfin, à neuf heures du soir, il me chassa, et me dit en propres paroles le dernier adieu. Le Père Moret y demeura, et j'ai su qu'à minuit le malade eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontoit ; il vomit ensuite, comme si c'eût été encore un soulagement : il eut une grande sueur, comme une crise, ensuite un doux sommeil, qui ne fut interrompu que par le Père Moret, qui le tenant embrassé, et le mourant répondant toujours avec connoissance et dans l'amour de Dieu, reçut enfin son dernier soupir, et passa le reste de la nuit à le pleurer saintement, et à prier Dieu pour lui : les cris de cette petite femme suffoqués et applatis par le Père Moret, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette sainte maison. J'y fus le lendemain, qui étoit hier, il n'étoit point du tout changé, il ne me fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent : c'est un prédestiné : on respecte la grace de Dieu, dont il a été comblé. On lut son testament ; rien de plus sage, rien de mieux écrit : il fait excuse d'avoir mis son bien à fonds perdu, fondé sur le besoin de sa subsistance ; il dit qu'il a succombé à la tentation de donner onze mille

francs pour achever de vivre, et pour mourir dans la céleste société des Carmélites; il dit du bien de sa femme, dont il loue les soins et l'assiduité; il prie M. de Coulanges d'avoir soin d'elle; il veut qu'on vende ses meubles pour payer quelques petites dettes. Il me loue fort, et par mon cœur, et par notre ancienne amitié; il me prie aussi d'avoir soin de sa femme; il parle de lui et de sa sépulture avec une humilité vraiment chrétienne, qui plaît et qui touche infiniment. Nous avons été ce matin à son service, qui s'est fait à Saint-Jacques, sans aucune cérémonie. Il y avoit beaucoup de gens touchés de son mérite et de sa vertu : la Maréchale Foucault, Madame Fouquet, M. et Madame d'Aguesseau, Madame de la Houssaie, Madame le Bossu, Mademoiselle de Grignan, Bréauté et plusieurs autres: de là nous avons été aux Carmélites, où il est enterré. Le Clergé l'a reçu du Clergé de Saint-Jacques : cette cérémonie est bien triste. Toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges, elles chantent le *Libera*; et puis on le jette dans cette fosse profonde, où le voilà pour jamais. Il n'est pas sur terre, il n'y a plus de tems pour lui, il jouit de l'éternité: de vous dire que tout cela se passe sans larmes, il n'est pas possible; mais ce sont des larmes

douces, dont la source n'est point amère, ce sont des larmes de consolation et d'envie. Nous avons vu la Mère du Saint-Sacrement : après avoir été la nièce du bon Saint-Aubin, je suis devenue la mère de Madame de Grignan ; cette dernière qualité nous a tellement porté bonheur, que Coulanges, qui nous écoutoit, disoit : *Ah, que voilà qui va bien ! que la balle est bien en l'air !* Cette personne est d'une conversation charmante : que n'a-t-elle point dit sur la parfaite estime qu'elle a pour vous, sur votre procès, sur votre capacité, sur votre cœur, sur l'amitié que vous avez pour moi, sur le soin qu'elle croit devoir prendre de ma santé en votre absence, sur votre courage d'avoir quitté votre fils au milieu des périls où il alloit s'exposer, sur sa contusion, sur la bonne réputation naissante de cet enfant, sur les remercîmens qu'elles ont faits à Dieu de l'avoir conservé ? Elle m'a mêlée encore dans tout cela ; enfin, que vous dirai-je, ma chère enfant ? Je ne finirois point ; il n'y a que les habitans du ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes.

Je trouvai hier au soir M. le Chevalier revenu de Versailles en bonne santé, j'en fus ravie : quand il est ici j'en profite par la douceur de sa société : quand il est là, j'en

suis ravie encore, parce qu'il y est parfaitement bon pour toute sa famille. Il m'a dit que la contusion du Marquis avoit fait une nouvelle de Versailles, et le plus agréablement du monde. Il a reçu les complimens de Madame de Maintenon, à qui MONSEIGNEUR mandoit la contusion : toute la Cour a pris part à ce bonheur : j'en ai eu ici tous mes billets remplis ; et ce qui achève tout, c'est que M. le Dauphin est en chemin, et le Marquis aussi : si, après cela, ma fille, vous ne dormez, je ne sais, en vérité, ce qu'il vous faut. Le Chevalier ne me dit tout le soir que de bonnes nouvelles ; mais il m'est défendu de vous en rien écrire ; sinon que je prends part aux bontés de la Providence, qui vient précisément à votre secours dans le tems que vous étiez sur le point de vous pendre, et que j'y consentois quasi. Adieu, ma très-chère. Madame de Brancas vient de me quitter ; elle vous fait toutes sortes de complimens. Il y aura bientôt une grande nouvelle d'Angleterre, mais elle n'est pas venue.

LETTRE

LETTRE DCXVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 22 Novembre 1688.

Je ne vous dis rien de ma santé, elle est parfaite; nous avons fait des visites tout le jour, M. le Chevalier et moi, chez Madame Ollier, Madame Cornuel, Madame de Fontenac, Madame de Maisons, M. du Bois, qui a un petit bobo à la jambe; et je disois chez les *Divines*, que si j'approchois autant de la jeunesse que je m'en éloigne, j'attribuerois à cette agréable route la cessation de mille petites incommodités que j'avois autrefois, et dont je ne me sens plus du tout: tenez-vous-en là, mon enfant; et puisque vous m'aimez, ne soyez point ingrate envers Dieu qui vous conserve votre pauvre maman d'une manière qui semble n'être faite que pour moi. Je ne songe plus à cette médecine; elle m'a fait du bien, puisqu'elle ne m'a point fait de mal. Je mangerai du riz, par reconnoissance du plaisir qu'il me fait de conserver vos belles joues, et votre santé qui m'est si précieuse. Ah, qu'il faut

qu'après tant de maux passés, vous soyez d'un admirable tempérament! peines d'esprit, peines de corps, inquiétudes cruelles, troubles dans le sang, transes, émotions, enfin tout y entre, sans compter les fondrières que vous rencontrez sans doute en votre chemin au-delà de ce que vous pensiez : vous résistez à tout cela, ma chère fille, je vous admire, et crois qu'il y a du prodige au courage que Dieu vous a donné. Cependant, vous avez un petit garçon qui n'est plus *ce maillot* de Madame de Coulanges (1), c'est un joli garçon, qui a de la valeur, qui est distingué entre ceux de son âge. M. de Beauvilliers en mande des merveilles au Chevalier; et sur ce qu'il dit, il n'y a rien à rabattre : ce petit homme n'est que trop plein de bonne volonté : nous sommes surpris comment ce silence et cette timidité ont fait place à d'autres qualités. Un si heureux commencement mérite qu'on le soutienne : mais je pense que ce n'est pas à vous que ce discours doit s'adresser, et qu'on ne peut rien ajouter à vos sentimens sur ce sujet. On ne parle ici que de la rupture entière de la table de M. de la Rochefoucauld; c'est un grand évènement à Ver-

(1) Voyez la page 417.

sailles. Il a dit au Roi qu'il en étoit ruiné, et qu'il ne vouloit point tomber dans des injustices; et non-seulement la table a disparu, mais une certaine chambre où les Courtisans s'assembloient, parce qu'il ne veut pas les faire souvenir, ni lui non plus, de cet aimable Corbillart qui s'en alloit tous les jours faire si bonne chère. Il a retranché quarante-deux de ses domestiques. Voilà une grande nouvelle et un bel exemple.

Vous avez vu que je n'ai pas été longtems à Brévanes; je vous ai dit la triste scène qui m'en a fait revenir. Le tems est affreux et pluvieux; jamais il n'y eut une si vilaine automne. Vraiment nous ne craignons point les cousins, nous craignons de nous noyer. Votre soleil est bien différent de celui-ci. J'aime Pauline, je la trouve jolie, je crois qu'elle vous plaît fort; il me paroît qu'elle vous adore. Ah, quelle aimable maman elle est obligée d'aimer! je dis d'elle comme vous disiez de la Princesse de Conti, c'est une jolie chose que d'être obligée à ce devoir. Faites-lui apprendre l'Italien; vous avez à Aix M. le Prieur, qui sera ravi d'être son maître. Je vois que la harangue de M. le Comte a été fort bien tournée. Faites bien mes amitiés à vos Gri-

gnans, et un compliment, si vous voulez, à M. d'Aix. Que vous êtes heureuse de n'être point sur tout cela comme autrefois ! vous avez vu en ce pays le prix qu'il faut y donner. Si vous n'ètes pas mal avec M. d'Aix, sa conversation est vive et agréable ; et comme il est content, j'espère que vous serez en paix.

Voici une petite nouvelle qui ne vaut point la peine d'en parler, c'est que Franckendal s'est rendu le 18 de ce mois : il n'a fallu que lui montrer du canon, il n'y a eu personne de tué, ni de blessé. MONSEIGNEUR est parti, et sera à Versailles d'aujourd'hui en huit jours, 29 du mois, et votre enfant aussi. Vous avez de ses lettres : oh ! soyez donc tout à fait contente pour cette fois, et remerciez Dieu de tant d'agrémens dans ce commencement. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je veux vous dire que je fis deviner l'autre jour à la mère Prieure (2) (*des Carmélites*) votre occupation présente après celle du procès ; vous croyez bien qu'elle se rendit ; c'est, lui dis-je, ma mère, puisqu'il ne faut rien vous cacher, qu'elle fait une compagnie de chevaux-légers : je ne sais quel ton elle trouva à cette con-

(2) Voyez la page 431.

fiance, mais elle fit un éclat de rire si naturel et si spirituel, que toute notre tristesse en fut embarrassée : je n'oubliai point de conter votre parfaite estime pour tout le saint Couvent. Cette mère sait bien mener la parole.

Fin du Tome sixième.

